

Extraordinaire du Mercure galant

I . Extraordinaire du Mercure galant. 1681-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

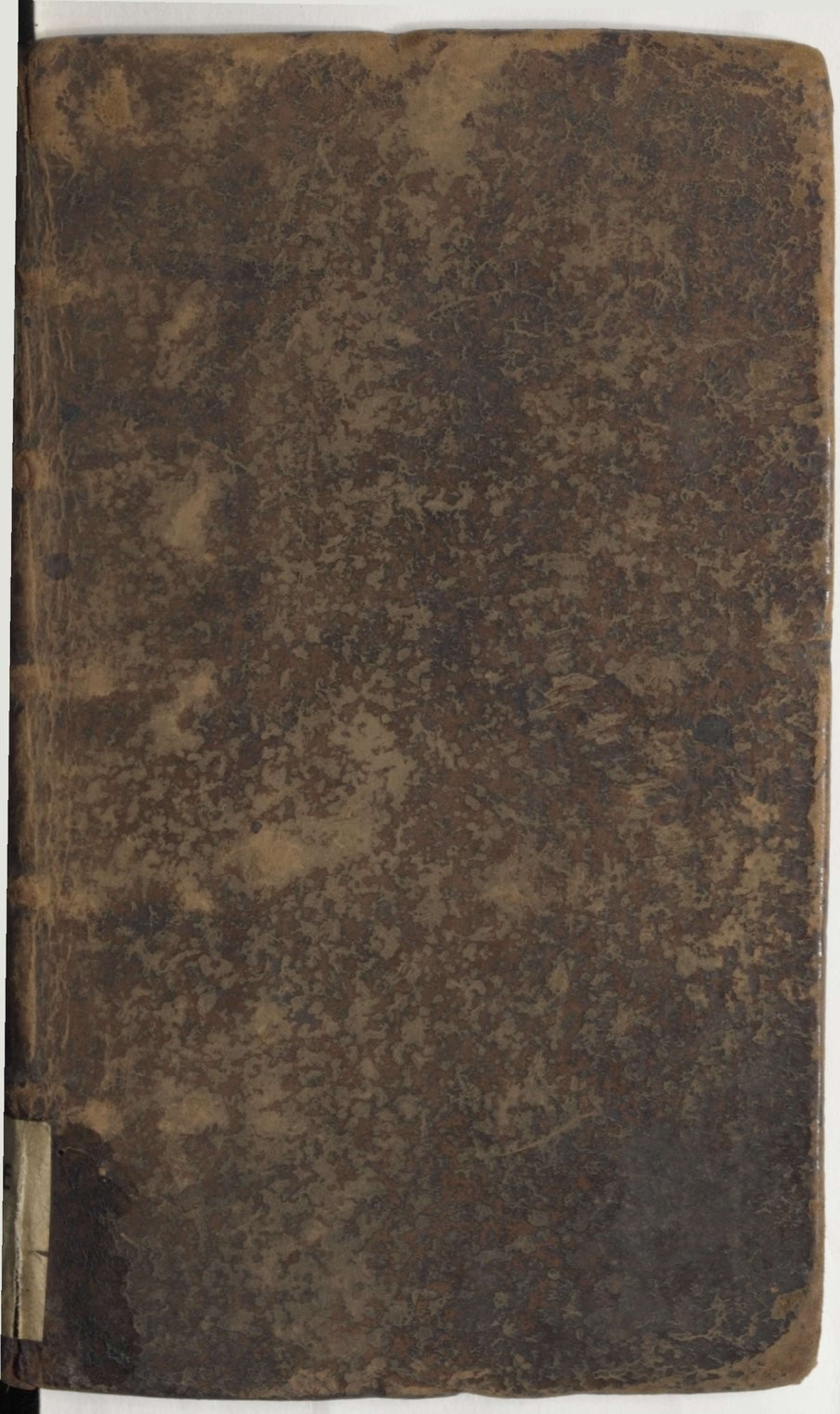
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

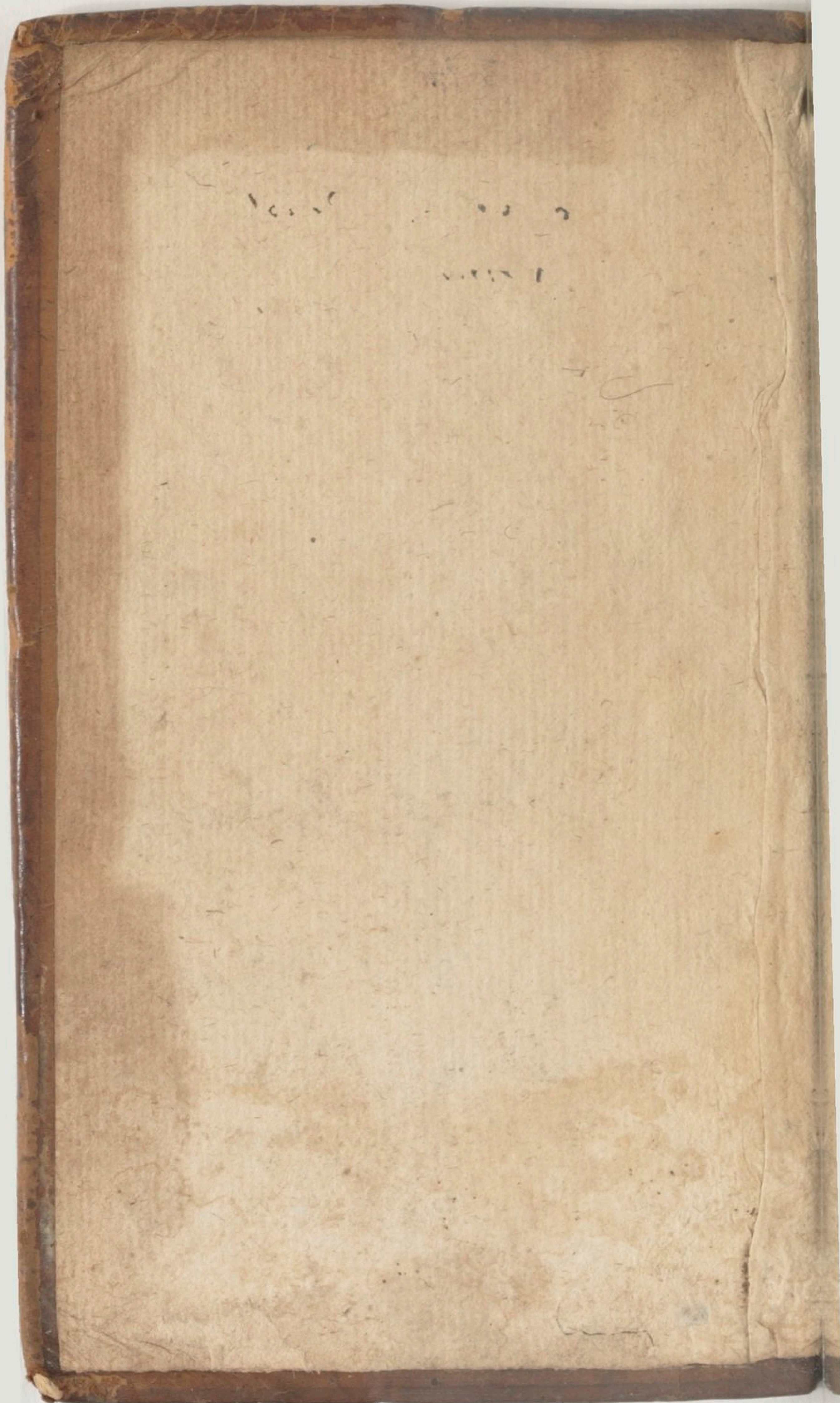
4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.





Depouille en Aoust

1760

(ing. les Planch.)

Lc2

34

(508)

C

L. 2400

M

Gauthier 1/2 3

2

EXTRAORDINAIRE
DV MERCURE

GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1681.

TOME XV.



A PARIS.
AU PALAIS.

ON donnera toujours un Volume
nouveau du Mercure Galant le
premier jour de chaque Mois, & on
le vendra, aussi-bien que l'Extraor-
dinaire, Trente sols relié en Veau,
& Vingt-cinq sols en Parchemin.

A P A R I S,

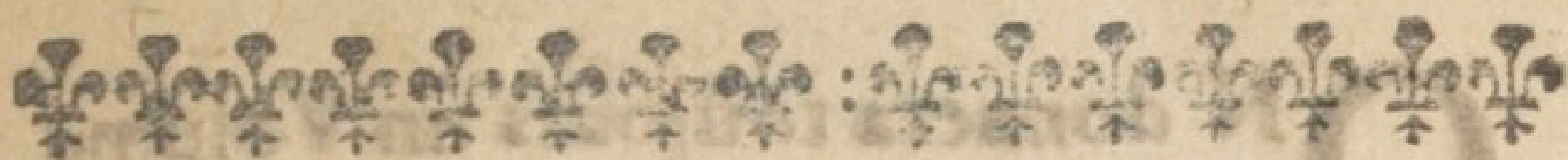
**Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la
Salle des Merciers, à la Justice,**

**Chez C. BLAGEART, Rue S. Jacques,
à l'entrée de la Rue du Plâtre,
Et en la Boutique Court-Neuve du Palais,
A U D A U P H I N.**

**Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grande
Salle, à l'Envie.**

M. DC. LXXXI.

AVEC PRIVILEGE DU ROI,



Extrait du Privilege du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, Donné à
S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677.
Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES.
Il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé,
de faire imprimer par Mois un Livre intitulé
MERCURE GALANT, présenté à Monsei-
gneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne
ledit Mercure, pendant le temps & espace de
six années, à compter du jour que chacun desd.
Volumes sera achevé d'imprimer pour la pre-
miere fois: Comme aussi defenses sont faites
à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & au-
tres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre
sans le consentement de l'Exposant, ny d'en
extraire aucune Piece, ny Planches servant à
l'ornement dudit Livre, mesme d'en vendre se-
parément, & de donner à lire ledit Livre, le
tout à peine de six mille livres d'amende, &
confiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi
que plus au long il est porté audit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté le 5.
Janvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé,
a cédé & transporté son droit de Privilege à
C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en
jouir suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer pour la premiere fois
le 15. Octobre 1681.*

Avis pour placer les Figures.

LA Figure des Fontaines de Bacchus
& de Neptune , doit regarder la
page 214.

La Figure de l'Entrée de l'Eſcurial,
doit regarder la page 356.

SSSSSS:SSSSSSSSSS

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

L <i>Ettré de la Solitaria del Monte Pinceno, sur quatre des Questions du treizième Extraordinaire,</i>	3
<i>Madrigal de la mesme, sur la Libéralité du Roy,</i>	10
<i>Vers de M. Bouchet, ancien Curé de Nogent le Roy, à une Veuve irrésolue,</i>	11
<i>Si les plaisirs de l'Esprit sont plus sensibles que ceux du sens, par M. Allard du Vexin,</i>	15
<i>Déclaration d'Amour, en Prose & en Vers, du mesme M. Allard,</i>	34
<i>Sentimens en Vers de M. Gardien Secrétaire du Roy, sur toutes les Questions du dernier Extraordinaire,</i>	37
<i>En quoy consiste l'air du Monde, & la véritable Politesse, par M. de la Féverie,</i>	47
<i>Madrigaux sur les deux Enigmes du</i>	

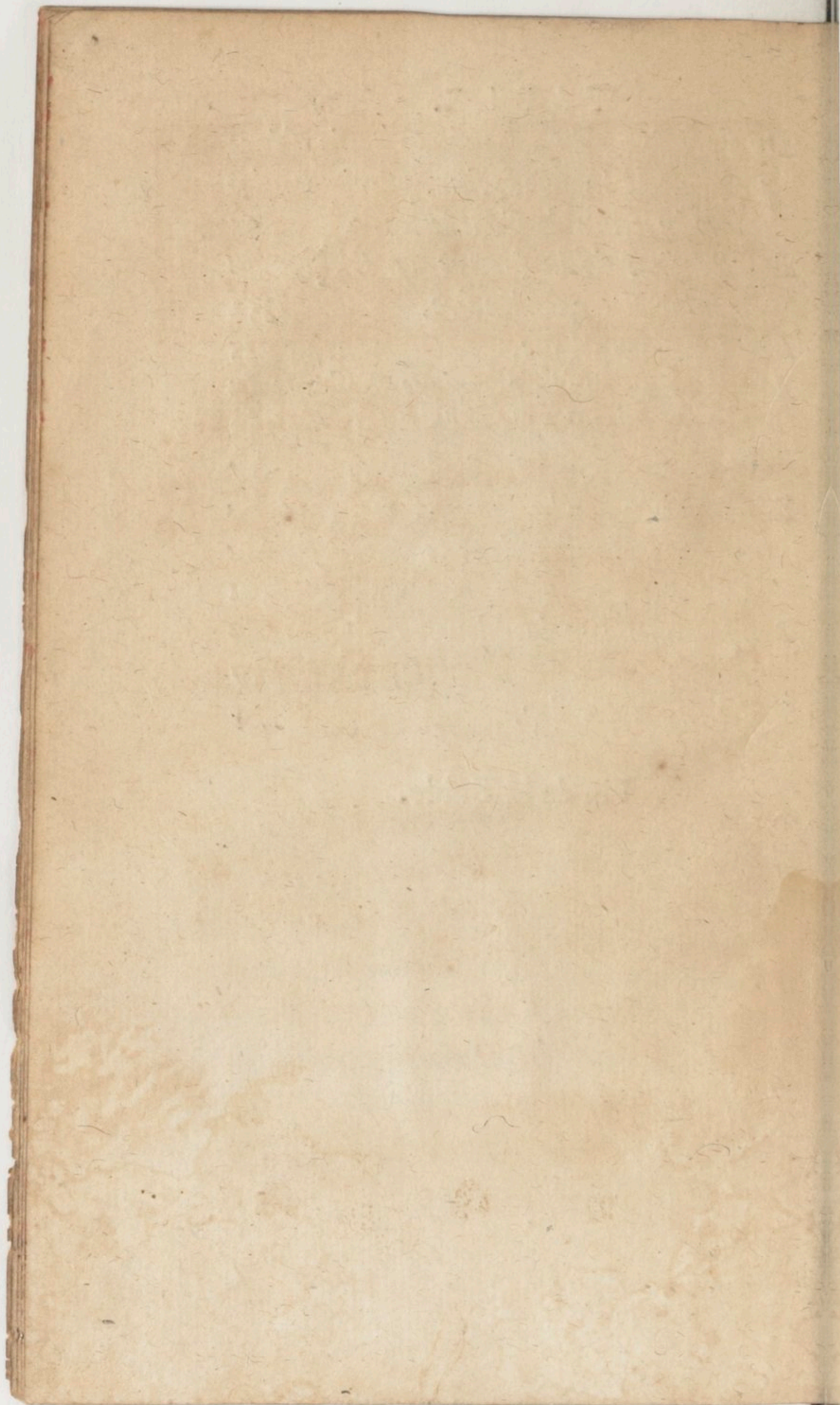
TABLE.

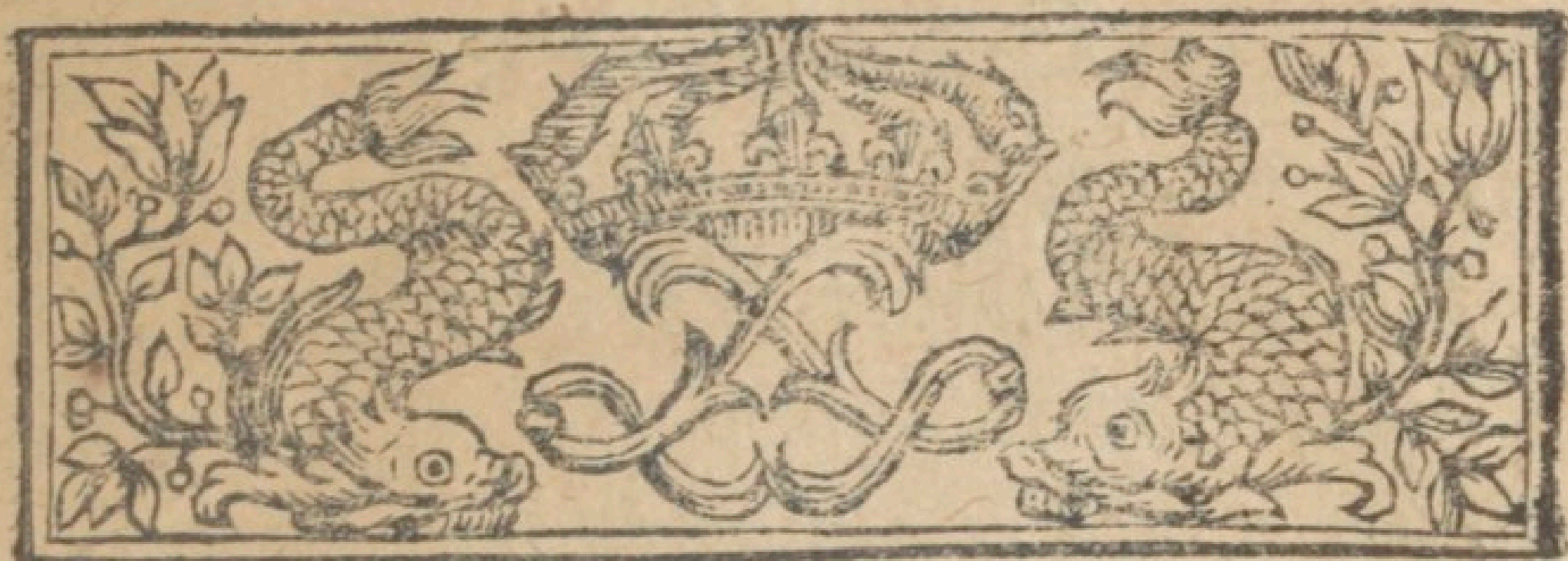
<i>Mois de Juin, dont les Mots estoient le Feu,</i>	104
<i>Si le Mary doit estre aussi grand Maître que la Femme, par M. Perrin d'Aix en Provence, Fils du Secrétaire du Roy de ce nom,</i>	114
<i>Traité de l'Origine de la Medecine, par M. de la Selve de Nismes,</i>	117
<i>Les Larmes de Daphnis, par M. de Templery, Gentilhomme d'Aix en Provence,</i>	140
<i>Des Peintres anciens, & de leurs ma- nieres, par M. Germain de Caën,</i>	156
<i>Sentimens en Vers sur trois Questions du dernier Extraordinaire,</i>	215
<i>Billet pour la charmante Caliste,</i>	220
<i>Autre Billet pour Iris,</i>	221
<i>Le Singe & le Renard d'Esopo, par M. Allard du Vèxin,</i>	223
<i>Si la Santé peut estre alterée par les Passions, par M. Gaultier de Niort,</i>	229
<i>Madrigaux sur les deux Enigmes du Mois de Juillet, dont les Mots estoient le Lys & la Rose, & l'Eventail,</i>	275

TABLE.

De l'origine, du progrès, & de l'état présent de la Médecine, par le Philo- sophe inconnu de Coutances, 2	95
Explication de la Lettre en Chiffres du dernier Extraordinaire,	352
Billet Enigmatique,	355
Madrigaux sur la première Enigme du Mois d'Aoust. dont le Mot estoit la Piece de trois sols & demy,	357
Madrigaux sur la seconde Enigme du Mois d'Aoust, dont le Mot estoit le Tabac,	361
Madrigaux sur les deux Enigmes du mesme Mois,	369
Questions à décider,	374

Fin de la Table.





EXTRAORDINAIRE
DV MERCVRE
GALANT.

QUARTIER DE JUILLET 1681.

TOME XV.



*Oicy, Madame, un
Nouveau Recueil de
Pieces, dont la plûpart
des Autheurs vous
sont connus. Vous avez déjà veu
leurs noms en d'autres Ouvrages
qui vous ont plû, & j'espere que
vous ne serez pas moins satisfaite
Q. de Juillet 1681. A*

de ceux-ey, que vous l'avez esté des premiers. Diverses matieres en font le sujet, & cette diversité ne scauroit estre que fort agreable pour les Curieux. Vous allez trouver d'abord ce qui m'a esté envoyé de Rome par une des plus spirituelles Personnes de vostre Sexe. Ce qu'elle écrit sur une partie des Questions proposées dans le treizième Extraordinaire, auroit paru dans celui du Quartier d'Avril, si l'éloignement des Lieux ne me l'avoit fait recevoir trop tard, pour l'y employer.





A Rome ce 11. Juin 1681.

*S'il est plus avantageux à une
Femme, d'estre aimée dès la
premiere fois qu'on la voit, ou
de ne l'estre qu'apres qu'on a
eu le temps d'examiner son
mérite.*

IL est certain que la Beauté
peut faire en un moment de
fortes impressions sur un cœur.
Tout Homme est sensible à l'a-
mour, & rien n'est capable de
le faire succomber plus facile-
ment à cette passion, que deux
beaux yeux, une belle bouche,
& de certains agrémens qui se

4 *Extraordinaire*

rencontrent sur un beau visage. Une œillade jettée bien à propos, defarme le courage le plus fier; un sourire agreable, penetre le cœur le moins sensible; & ce je-ne-sçay-quoy qu'on ne peut decrire, & que les plus grandes Beutez n'ont pas toujours, enleve sans peine la plus pretieuse liberte. Mais quoy qu'un beau visage produise des effets surprenans, & qui semblent contribuer d'autant plus à la gloire du beau Sexe, qu'on voit peu de Personnes y resister, il n'est pas toutefois avantageux à une Femme, que son Amant se laisse blesser aux premiers traits qui partent de ses yeux. Elle ne doit point trop s'applaudir de cette conquete. Un

du Mercure Galant. §

Homme qui se laisse enflâmer à la premiere veuë, pourra malaisément défendre son cœur, lors qu'il rencontrera les mesmes charmes dans une autre Personne. Cette inclination naturelle qui nous porte à desirer la possession des belles choses, luy faisant concevoir de l'amour généralement pour tous les Objets qui luy paroîtront aimables, son cœur sensible à tous les traits dont les Belles le voudront blesser, se rendra plustost aux faveurs qu'au mérite, & croira ne faire aucun tort à celles dont la vertu luy paroîtra severe, en cherchant par son inconstance à se vanger d'une défaite trop facile, pour souffrir qu'elles en puissent longtemps triompher. Mais quand

un Homme prévenu des belles qualitez d'une Femme se laisse vaincre à ce qu'elles ont de touchant, la connoissance qu'il a de sa vertu, rend sa passion ferme & inébranlable; & comme il ne s'est pas laissé prendre aux seules beautez extérieures, & que son amour est fondé sur un mérite dont il connoist parfaitement tout le prix, il s'étudie à le rendre immortel & pour son propre interest, & par un motif d'ambition, qui luy fait croire que les Personnes d'esprit jugeront du sien par celuy de la Personne qu'il aime, & dont il est réciproquement aimé.

Si une Femme qui aime toujours un Amant dont elle a esté trahie, doit écouter sa passion, ou sa gloire, quand cet Amant tâche à obtenir le pardon de son infidélité.

UN Ne Femme d'esprit peut facilement accorder sa passion avec sa gloire. Lors qu'elle a esté trahie par un Amant, qu'elle aime toujours malgré son infidélité, elle n'a qu'à consulter son cœur pour les mettre bien ensemble. S'il est glorieux d'oublier les injures qu'on nous a faites, il est bien doux de pardonner à ce qu'on aime.

Comment l'Ame estant purement spirituelle, est touchée par la Musique, qui est une chose sensible.

Cette Question seroit facile à décider, suivant les sentimens de ces Anciens, qui vouloient que l'Ame ne fust autre chose qu'une harmonie, & que la vie ne durast qu'autant que les accords en estoient justes; mais pour moy qui ne suis point Philosophe, & qui ne possède que ce peu de lumiere que la Nature donne en naissant, je tiens que la Musique estant une chose spirituelle, quoy qu'elle nous paroisse purement sensible, puis que Dieu mesme s'y plaist, comme on peut voir par les

du Mercure Galant. 9

Saintes Ecritures, qui nous ordonnent de le louer par des Chants & par des Instrumens harmonieux, à l'exemple des Anges, qui sont continuellement occupez à faire retentir ses loüanges dans le Ciel, nostre ame s'y laisse facilement transporter, & s'accoustume par avance icy-bas à ces doux ravissemens que luy cause la Musique, & dont elle doit jouir un jour avec ces Esprits bienheureux.

Si la Santé peut estre alterée par les Passions.

SI l'on doit juger des causes par les effets; la colere, le desespoir, les maladies, & la

IO *Extraordinaire*

mort mesme, provenantes assez
souvent des passions, on ne peut
disconvenir qu'elles ne soient
capables d'altérer la Santé,
quand elles sont trop violentes.

SUR LA LIBERALITE'
du Roy, qui donne au Public
les cent mille Francs qu'il a
gagnez à la Loterie.

POur ne te rien devoir, inconstante
Fortune,

LOUIS refuse tes bienfaits.

Comme ta faveur est commune,

*Il destine au Public les biens que tu luy
fais.*

LA SOLITARIA DEL MONTE
PINCENO.

*Cette spirituelle Solitaire avoit
demandé dans une Lettre que vous*

*avez vue, Lequel est le plus
avantageux pour une Veuve de
25 à 26 ans, ou de se remarier,
ou de demeurer dans le Veuvage,
ou d'abandonner entièrement le
monde en se retirant dans un
Convent. Voicy des Vers de M^r
Bouchet, ancien Curé de Nogent le
Roy, pour servir de Réponse à cette
Demande.*

A UNE VEUVE
IRRESOLUE.

Vous dont l'esprit flotant, & rempli
de foiblesses,
Par tout cherchez conseil, de grace, écou-
tez-nous.
N'allez pas soupirer pour un second
Epoux,
Le premier doit avoir épuisé vos ten-
dresses.



Que faire, dites-vous ? Je suis jeune, &
bien faite,
Foule d'Adorateurs m'assiege tous les
jours.

N'avez-vous point d'Enfans ? mettez-
vous en retraite,
Et faites du Grand Dieu l'objet de vos
amours.



Luy seul peut vous remplir de joye &
d'abondance;
Luy seul a plus d'appas que tous les
Souverains;
Luy seul peut adoucir vos plus cuisans
chagrins,
Et jamais le dégoût ne suit la jouis-
sance.



Si vous avez Lignée, en Mere bonne
& sage,
Voulez-vous conserver vostre Famille
en paix ?

du Mercure Galant. 13

Gardez le Célibat, restez dans le Veu-
vage,
Des Enfans de deux Lits ne s'accordent
jamais.



Mais quoy? l'esprit est prompt, & la
chair est fragile;

L'Hymen est un état dont les charmes
sont doux.

Bien donc, mariez-vous, & selon l'E-
vangile,

Mais ne vous jetez pas dans les bras
d'un Jaloux.



Ce genre d'Animaux toute liberté
brave.

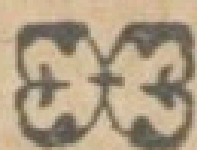
De cette passion si l'Epoux n'est guéry,
L'Hymen n'empesche pas que l'on ne
soit Esclave,

Et l'on trouve un Tyran sous le nom
d'un Mary.



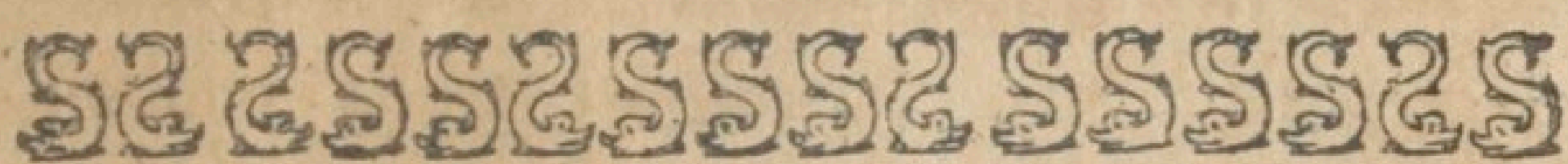
Mais un Mary pourra me vanger des
outrages

Qu'on fait impunément à la Viduité.
Ah, c'est trop cherement briguer des
avantages,
Quand l'ombre d'un Chapeau couste la
liberté.



Ainsi celle qu'anime une prudence ex-
quise,
Et qui d'un nouveau joug craint le poids
renaissant,
Doit, selon mon avis, conserver sa
franchise,
On ne s'assujétir qu'aux Loix du Tout-
puissant.





Si les plaisirs de l'Esprit sont
plus sensibles que ceux des
Sens.

L'Homme est un composé d'ame & de corps , & ce que les sens font au corps , l'esprit l'est à l'ame. Ces parties sont si bien unies , qu'elles ne font qu'un tout , dont il est fort malaisé de séparer les actions, toutes actions de l'Homme étant des actions humaines, à la production desquelles l'ame & le corps contribuent également, comme ne pouvant estre séparés pendant que l'Homme agit & qu'il est vivant ; & parce que les

plaisirs de l'Homme font partie de ses actions, ou qu'ils en sont les effets, il semble qu'il n'y a point de plaisirs dans l'Homme qui ne doivent estre également & de l'esprit & des sens tout ensemble, ou du moins est-il fort difficile de trouver de la différence entre les plaisirs de l'esprit & ceux des sens. Il n'en faut point d'autre preuve que le terme de *sensibles* employé dans la présente Question, dans laquelle il est aussi bien appliqué aux plaisirs de l'esprit, qu'à ceux des sens; car dire que les plaisirs de l'esprit sont *sensibles*, n'est-ce pas en quelque façon demeurer d'accord dans la proposition mesme que l'on fait, qu'il n'y a point de plaisirs dans l'esprit aus-

quels les sens ne participent, & que les sens n'en peuvent jouir d'aucun, si l'esprit ne contribuë à les leur faire goûter?

Ce n'est pas pour censurer la Proposition qui est faite, que l'on parle de la sorte, puis qu'assurément elle est des plus belles, des plus curieuses & des plus vastes qui se puissent faire. Elle ouvre un si beau champ pour discourir, que si l'on vouloit expliquer toutes les pensées qu'elle fait naître, on en feroit un gros Livre, & non pas un petit Discours, auquel on ne peut se renfermer sans beaucoup de peine.

Contre la difficulté qui est faite cy-dessus, on fera voir la différence des plaisirs des sens d'avec ceux de l'esprit. L'on dis-

Q. de Juillet 1681.

B

cutera ceux des sens, & puis on parlera de ceux de l'esprit, & l'on finira par le sentiment qui paroistra le plus juste sur l'alternative de la Proposition.

Il ne faut point douter que les plaisirs de l'Homme ne fassent partie de ses actions, ou qu'ils n'en soient des effets. Il faut donc demeurer d'accord qu'ils sont de mesme qualité, & que la mesme différence qui se rencontre entre ses actions se trouve entre ses plaisirs. M^r Descartes dans son Livre des Passions, a parfaitement bien établi la différence des actions de l'Homme, en disant que les unes sont purement *spirituelles*, comme *penser, se ressouvenir de quelque chose*, qui sont des actions pro-

duites par l'esprit seul sans la participation du corps ; les autres purement *corporelles* , comme le mouvement & la chaleur qui se rencontrent dans les corps qui sont privez d'ame & d'esprit. Ainsi le feu produit ce mouvement & cette chaleur , & les autres *mixtes* qui sont produites & par l'esprit & par le corps conjointement , comme *écrire, chanter, se promener.*

Il faut raisonner de mesme des plaisirs de l'Homme. Tous les plaisirs qu'il possede qui luy sont communs avec tous les autres Animaux pourvus des sens aussi bien que luy , ce sont *les plaisirs des sens*, comme *entendre les voix, manger.* Les plaisirs dont il jouït qui ne peuvent estre possedez

par les Brutes, ce sont *les plaisirs de l'esprit*, comme *la satisfaction de posséder l'honneur & la gloire*, dont l'ame d'aucun Animal autre que celle de l'Homme, ne peut estre chatouillée. Il y a de plus une troisiéme sorte de plaisirs qui se peut appeller *mixte*, dont la jouissance en mesme temps est partagée & par l'esprit & par les sens, comme les plaisirs *de peindre & de sçavoir peindre, & de dancier*, parce qu'on sçait fort bien dancier; & c'est de ce Genre de plaisirs dont le nombre est le plus grand.

Cette mesme division, suivant l'Apostre des Gentils, ne se trouve-t-elle pas dans les desirs de l'Homme? Il dit, que tout ce qui le fait agir en ce monde

est, *Aut concupiscentia carnis*, voila les plaisirs des sens; *Aut concupiscentia oculorum*, voila pour les plaisirs mixtes, auxquels l'esprit & les sens participent ensemble; *Aut superbia vite*, qui se rapporte aux plaisirs de l'esprit seul. Il est donc tres-constant que l'esprit a ses plaisirs particuliers; que les sens en ont tout de mesme qui leur sont propres; & qu'ainsi tous les plaisirs de l'Homme ne sont pas goûtez par les sens, puis qu'il y a des plaisirs de l'esprit où les sens ne prennent aucune part.

Les plaisirs des sens sont plus anciens dans l'Homme que ceux de l'esprit, & l'on peut dire aussi qu'ils en font la meilleure & la plus grande partie. L'Homme

aussitost qu'il est né, a l'usage de ses sens. Il voit, il entend, il goûte, longtemps avant que de raisonner, & l'on peut mesme ajouter avec certitude qu'il raisonne longtemps avant que de jouir des plaisirs de son raisonnement. L'Homme, dans l'âge mesme qu'il est capable de goûter les plaisirs de son esprit, en trouve rarement les occasions; mais les douceurs des sens tout au contraire le flattent dès qu'il voit le jour, & ne l'abandonnent point qu'il ne soit mort. Si l'un de ses sens cesse de luy donner du plaisir, l'autre prend la place, & souvent il arrive que plusieurs d'entr'eux, & quelquefois tous ensemble, luy font ressentir mille charmes inexprimables; de sorte

qu'il semble que les plaisirs des sens par leur ancienneté, par leur nombre, & par la facilité qu'il y a de les posséder, l'emportent beaucoup sur ceux de l'esprit, & qu'ainsi les plaisirs des sens sont plus sensibles que ceux de l'esprit.

C'est pourquoy l'on voit souvent des Hommes qui parmy les accens mélodieux des Concerts & de la Symphonie, ou parmy les delices de l'Amour & de la Table, perdent entierement le souvenir des plaisirs de l'esprit dont ils estoient auparavant remplis, la joye de l'esprit se trouvant abîmée & confondue parmy ces doux transports des sens, ainsi que les petits Ruisseaux se perdent dans les grandes Ri-

24 *Extraordinaire*

vieres , & que la lumiere des Etoiles est effacée par la présence du Soleil.

S'il estoit necessaire de quelque autorité pour prouver ce fait, dont nostre propre expérience nous rend convaincus, on ne peut en rapporter une qui ait plus de force & plus de poids que le témoignage de Salomon, qui non seulement mérite d'être crû pour sa sagesse & sa science admirable, mais mesme à cause de sa propre expérience. Il assure dans le second Chapitre de l'Ecclesiaste, apres avoir dit qu'il a goûté tous les plaisirs dont l'Homme est capable, que les plaisirs des sens sont les plus doux, *Nonne melius est comedere & bibere & ostendere anima sua bona*

bona de laboribus suis ; par lesquels termes il avouë franchement que la bonne chere & les autres voluptez des sens sont les plus sensibles & les plus doux de tous les plaisirs.

Cependant si l'on considere l'origine , la qualité , la durée des plaisirs de l'esprit , & la faculté dans laquelle ils résident , on sera contraint de confesser que les delices des sens ne sont ny plus grandes , ny plus capables de faire impression dans l'Homme , que les plaisirs de l'esprit. Un Ragoust , & le bon Vin , qui chatouillent la langue & le gozier , & qui souvent offencent la teste & l'estomach ; les tons roulans d'une charmante Voix , qui flatant l'oreille , finissent en

Q. de Juillet 1681. C

naissant ; les vapeurs suaves des odeurs dont l'odorat est charmé , & qui souvent en s'exhalant offensent le cerveau , & autres choses semblables, sont les sources où se puisent les plaisirs des sens , qui ne durent qu'un moment pour marquer leur foiblesse & leur legereté ; mais ceux de l'esprit tirent leur origine de la Science & de la Sagesse , de l'invention & de la subtilité des Arts, de l'Honneur, de la Gloire, & de la pratique des Vertus. Toutes ces choses & d'autres de pareille espece, sont d'une nature si pure & si éloignée de la corruption , que cette matiere des plaisirs de l'esprit subsiste toujours. C'est pour cette raison que les plaisirs de l'esprit durent

aussi longtemps que l'Homme,
& mesme au dela de l'Homme.
Homere & Virgile , & tant
d'autres celebres Autheurs , ne
sont plus il y a plusieurs Siècles ;
mais leurs Ouvrages qui ont
fait la matiere de leur esprit, sub-
sistent encore apres eux , & don-
nent du plaisir aux Esprits qui
les lisent & qui les entendent.
Heliodore qui aima mieux per-
dre son Evesché , que desa-
vouier son Histoire de Theagene
& Cariclée , eust-il jugé en fa-
veur des plaisirs des sens , ou de
ceux de l'esprit ?

Les facultez où résident les
plaisirs des sens sont d'une ma-
tiere grossiere , sujette au chan-
gement , & à la corruption ;
mais la faculté qui reçoit les

plaisirs de l'esprit est d'une matiere incorruptible & permanente, & dont la durée doit égaler celle de l'Eternité. Ainsi de quelque costé que l'on envisage les plaisirs des sens, ils n'ont rien en soy qui puisse charmer davantage & plus fortement que ceux de l'esprit.

Les delices des sens sont à la verité fort communs & fort faciles à posseder ; mais ils n'en sont pas plus estimables. La rareté & la difficulté de jouir des plaisirs de l'esprit les font desirer plus fortement, & posseder avec plus de douceur. Si les charmes, dont les sens sont quelquefois comblez, font tout oublier, & laissent l'Homme comme dans une létargie bienheureuse, &

dans un abîme de volupté, les delices de l'esprit n'en font-ils pas de mesme, & d'une maniere plus noble & plus surprenante, ainsi que l'on voit quelquefois dans les ravissements & les extases de certaines Personnes, pendant lesquels elles ne perdent pas seulement le souvenir des plaisirs des sens, mais l'usage mesme des sens ? Cet illustre Mathématicien de Syracuse n'estoit-il pas, pour ainsi dire, perdu & abîmé dans les plaisirs, que son esprit goûtoit en ses Recherches curieuses, puis que les Ennemis entrèrent plutost dans son Cabinet, qu'il ne se fut apperceu du bruit, des cris, & des desordres horribles qui se font à l'assaut & à la

prise d'une Ville? Combien voit-on de Gens (& ce sont les plus sages des Hommes) quitter le bruit & la confusion qui naissent parmi la volupté & les plaisirs des sens, pour se retirer dans la solitude, afin d'y jouir plus paisiblement des charmes de la sagesse & de l'étude, qui font les delices de leur esprit?

Il ne sert de rien de dire que Salomon, le plus sage des Roys qui furent jamais, a voulu en quelques endroits donner le prix aux plaisirs des sens; car il ne faut que lire ce qui précède, & ce qui suit les paroles qui composent le Passage que l'on rapporte de luy, pour connoistre clairement que préférant la sagesse & la tranquillité de la vie

à toutes choses , il préfere les plaisirs de l'esprit à ceux des sens.

Après tout , il est aisé de voir que deux différentes sortes de Personnes , dont le monde est composé , décideront différemment la Question proposée. Les Voluptueux, les Débauchez, les Grossiers, & ceux dont l'ame est tellement ensevelie dans la matiere , qu'à peine y peut-on appercevoir quelque étincelle de raison , tiendront assurément que les delices des sens sont préférables à ceux de l'esprit. Les Sages, les Vertueux, & les Gens éclairés , qui aiment la gloire & l'honneur , tiendront au contraire , que les plaisirs de l'esprit touchent beaucoup plus que toutes les douceurs des sens , &

ne croiront point que les Sardanapales, les Heliogabales, & les Nérons, pour avoir esté les plus voluptueux Hommes du monde, en ayent esté les plus heureux.

Mais enfin si les deux opinions que je viens de rapporter trouvent leurs Défenseurs, qui ne manqueront point de part & d'autre de raisons pour appuyer leurs sentimens, il est constant que l'on peut encor prendre un troisiéme party qui semble le plus raisonnable. C'est celuy des plaisirs mixtes, dont la jouissance se partage également entre l'esprit & les sens, qui sont les plus sensibles plaisirs que l'Homme puisse goûter pendant qu'il vit. Cette raison seule,

entre mille qu'il y a, suffit pour prouver que ces sortes de plaisirs où les sens contribuent d'un commun accord, sont les plaisirs de l'Homme entier, & que les deux autres especes ne sont que les plaisirs particuliers d'une partie de l'Homme ; & c'est en effet de ces sortes de plaisirs dont le Sage veut parler, quand il dit ces paroles qui finiront ce Discours : *Et deprehendi nihil esse melius quam letari Hominem in opere suo, & hanc esse partem illius.*

M^r Allard du Vexin, qui est l'Authent de ce Discours, a fait les Vers que vous allez voir sur cette mesme matiere.

CHacun suit les plaisirs où son humeur
l'encline.

Un Buveur aime le bon Vin,
Le Soldat cherche le Butin,
Et l'Homme sçavant la Doctrine.
Soit par les sens, ou par l'esprit,
Que l'Objet meuve l'appétit,
N'est-ce pas toujours tout de mesme?
Pour moy, j'ay toujours estimé
Que le plaisir le plus extrême,
C'est d'estre tendrement aimé
Par l'aimable Philis que j'adore & que
j'aime.

DECLARATION D'AMOUR.

Aimer & craindre de le
découvrir, c'est un erreur
du temps passé, comme c'estoit
un abus dans la conduite d'une
belle Personne, de s'offenser

quand on luy parloit d'amour.
Nous vivons dans un Siecle
mieux instruit, & je ne pense
pas qu'estant aussi spirituelle que
vous estes jeune & belle, vous
vouliez faire revivre cette vieille
mode, & qu'en vous disant que
je vous adore, & que je brûle
pour vous de l'amour le plus
respectueux & le plus ardent qui
fut jamais, je doive craindre de
vous donner le moindre chagrin.
Mon dessein en est fort éloigné.
Vous voyez bien où j'en suis.
C'est à vous, sans vous en allar-
mer, à disposer de mon sort. Me
voudriez-vous rendre malheu-
reux, pour avoir pris la liberté
de vous découvrir mes senti-
mens? J'attens que vous me
fassiez sçavoir, puis que je suis

à vous, ce que vous voulez faire
de moy.

AUTRE DECLARATION D'AMOUR.

DEpuis assez longtems j'ay caché
mes transports,

De peur de vous déplaire.

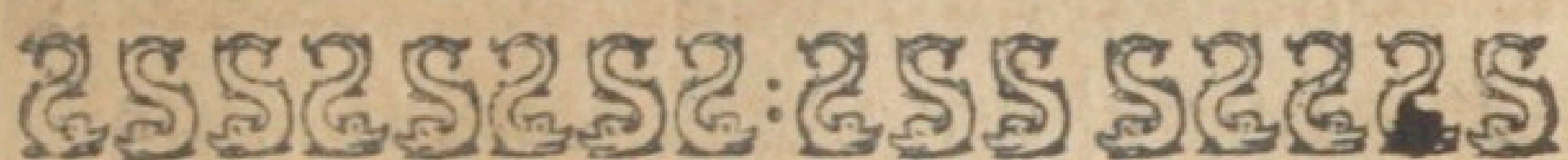
Desormais pour me taire,

Je fais d'inutiles efforts.

L'amour que j'ay pour vous, belle Iris,
me desole,

Je ne puis plus vous le celer. (role,
Les excès de tristesse empeschent la pa-
Mais les excès d'amour nous font plain-
dre & parler.

Ces deux Déclarations sont du
mesme M^r Allard; & M^r Gardien,
Secretaire du Roy, a fait tous les
Vers qui suivent sur six des Ques-
tions proposées dans le dernier Ex-
traordinaire.



Si un Amant aimé, qui a peu de Bien, une extrême ambition, beaucoup de délicatesse, & un violent amour, doit épouser une Maîtresse peu favorisée de la Fortune, & qui a comme luy de l'ambition & de la délicatesse.

A Mans, faites céder à la belle tendresse

Toute frivole ambition.

Un cœur entesté de richesse,

De vains honneurs, & d'élevation,

Dans sa fausse délicatesse,

N'a qu'une fausse passion.

Si quelque chose peut tenir l'Amour en bride,

Je m'en vay vous le dire icy:

Ce doit estre le seul soucy

D'un établissement solide.

*S'il vous manque, gardez-vous bien,
Pauvres Amans, d'aller à l'étourdie
Renouveler la Comédie
Du Mariage de Rien.*

*L'Amour avec l'Hymen, mesmes dans
l'opulence,
Est rarement d'intelligence;
C'est le malheureux sort de ce fâcheux
Lien.*

*Quel desordre dans l'indigence!
Ils se détruisent tour-à-tour;
L'Amour trahit l'Hymen; l'Hymen
chasse l'Amour.*

*Si cet Amant, ne devant point
épouser cette Maîtresse, peut
aimer une autre Personne sans
estre inconstant.*

***J**E vous diray bien plus; Si le seul
Hymenée
Peut, en vous appelant ailleurs,
Vous y donner des jours meilleurs,
Et si c'est un Arrest de vostre destinée;*

Cédez à ce fatal pouvoir,
Sans scrupule passez entre les bras d'un
autre.

La Fortune n'a fait qu'à demy son
devoir,

Vangez-vous, faites tout le vostre.

Aimez-vous toujours constamment;
A l'Epouse, à l'Epoux, gardez une foy
pure;

Vous pourrez sans leur faire injure,
Conserver la tendresse à l'Amante, à
l'Amant.

Cet état n'est point si funeste;
Par luy, de son destin un Héros est vain-
queur,

Et quand on possède le cœur,
On doit se consoler du reste.

Si les plaisirs du Corps sont plus
sensibles que ceux de l'Esprit.

Ouy, les plaisirs du Corps sont les
moindres plaisirs,

L'Esprit en peut donner de beaucoup
plus sensibles.

Mais ce n'est qu'aux nobles desirs
A connoistre, à gouster ces douceurs
indicibles.

Vous le sçavez, Guerriers, & vous,
tendres Amans;

Vous le sçavez aussi, Vertueux, &
Sçavans.

L'éclat d'une belle victoire,
La conquête d'un cœur chastement
amoureux,

Un acte de vertu, quelque secret heu-
reux,

Font vos plus chers plaisirs, & toute
vostre gloire.

Loin de leur préférer les delices des
sens,

Vous les iriez chercher au milieu des
tourmens.

Cœurs mal placez, ames vulgaires,

De qui les sentimens contraires

Sont pour les basses voluptez,

Et qui mesmes nous insultez;

Reconnoissez vostre injustice,

Ou vostre aveuglement fera vostre su-
plice.

Si le Mary doit estre plus grand
Maître que la Femme.

OV tu seras Tullus , je seray
Tullia;

Où tu seras Marcus, je seray Marcia.

Dans nostre Coûtume Romaine,

C'est une Formule ancienne

Du discours que tenoit la Romaine au
Romain,

Le jour qu'ils se donnoient la main.

C'estoit pour faire voir leur égale puis-
sance,

Et que la primauté n'est que de bien-
seance.

Eoux, voulez-vous faire une bonne
Maison?

Sur le commandement point de délica-
tesse,

Point de Maître, ny de Maîtresse,

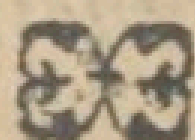
Que le bon sens & la raison.

Q. de Juillet 1681.

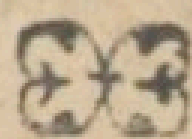
D

DE L'ORIGINE
DE LA MEDECINE.

*S*ans aller chercher l'origine
De la sçavante Medecine
Chez un Payen comme estoit Plinè,
Il est constant qu'elle est divine.



Certain Auteur de grand renom
(L'Ecclesiastique est son nom)
En fait un Chapitre, ou Canon;
Après quoy, dirons-nous que non?



A son dam le pauvre Moliere
De Medecine n'usa guère,
La joua d'étrange maniere,
Chût du Theatre dans la Biere.



S'ils sont du Ciel, les Medecins,
Revérons-les comme des Saints,
Et tenons pour Esprits mal-sains,
Ceux qui les traitent d'Assassins.



*A peine je retiens ma verve,
Car je suis pour eux sans reserve;
Ah, que le Tres-Haut les conserve,
Et que longtemps il m'en préserve.*

DE L'ELOQUENCE.

P*Laire, persuader, & de plus émon-
voir,
De l'habile Orateur c'est le triple
devoir;*

*Mais pour y réüssir, il doit de la Science
Avec la Politesse avoir fait l'alliance;
Sans cet heureux accord, sans ce double
ornement,*

*L'Esprit le plus sublime entreprend
vainement.*

*Pour donner au discours une belle stru-
cture,*

*Proposer, confirmer, réfuter, & con-
clure,*

*T sont presque toujours d'indispensa-
bles Loix;*

L'Exorde & le narré s'épargnent quel-
quefois;
Il faut d'un choix prudent disposer ces
Parties,
Qui forment un beau Tout estant bien
assorties;
Partager sagement, user de termes
purs,
Les choisir élégans, naturels, point
obscur,
Avoir pour le besoin un fonds de sino-
nimes,
Bannir les duretez, les mauvais sons,
les rimes,
Du langage Phébus estre fort épuré,
Avere du fleury, discret au figuré;
Estre sans bigarrure, excellemment fertile,
Ne point trop resserrer, ny trop enfler
le stile,
Faire de temps en temps briller des
traits d'esprit,
Observer chaque genre, & les Loix
qu'il prescrit,
Se servir doctement & des mots, & des
choses,

Ne prouver pas toujours les effets par
leurs causes,
Joindre aux belles couleurs les plus
fortes raisons,
Estre fort réservé sur les comparaisons,
De diverses longueurs faire les périodes,
Et les transitions de liaisons commodes;
Attirer l'Auditeur par l'endroit qui luy
plaist,
Le prendre, s'il se peut, par son propre
intérest;
Par tout de l'équité garder le caractère,
Mais sur le goust du Siecle estre plus
doux qu'austere,
Considérer le lieu, la nation, les mœurs,
L'âge, la qualité, le sexe, & les hu-
meurs;
Eluder finement ce qu'on ne peut dé-
truire,
Et peindre au naturel tout ce qu'on veut
décrire;
Sçavoir des passions remüer les ressorts,
Pour, avec le commun, entraîner les plus
forts;

*N'employer rien de bas, ne laisser rien
de vuide,*

*S'attacher au bon sens, par tout l'avoir
pour guide,*

S'écarter rarement du sujet du discours,

*S'agiter quelquefois, se posséder tou-
jours;*

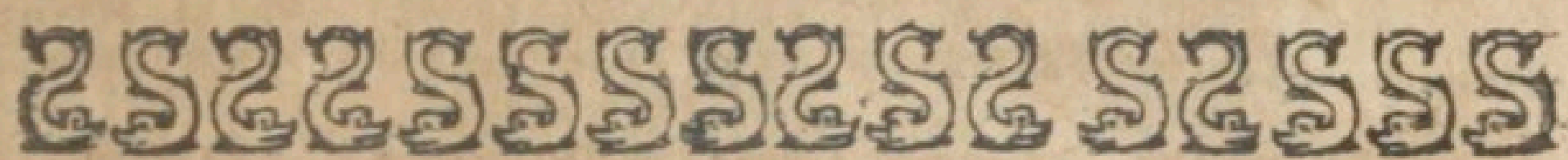
*Enfin mettre avec soin chaque chose en
sa place,*

Et d'un air assuré s'énoncer avec grace,

Voilà, selon que je l'entens,

L'Eloquence de tous les temps.





*En quoy consiste l'Air du Monde,
& la veritable Politesse.*

Cette Question n'est pas facile à résoudre, puis que ceux-mêmes qui se sont polis par l'étude & par la conversation, & qui ont passé toute leur vie à la Cour, ne conviennent pas précisément en quoy consiste l'air du monde, & la veritable politesse. Il en est comme du je-ne-sçay quoy. On le voit, on le remarque, & on ne peut dire ce que c'est. Mais il y a cette différence, que l'air du monde se communique & se peut imiter, & le je-ne-sçay-

quoy est inimitable, & ne se peut prendre. L'un & l'autre sont singuliers, & ne se rencontrent pas en routes sortes de sujets. Toutes les Nations en jugent différemment selon leur goût & leur inclination. Cependant chacune dans ses manieres est touchée du je-ne-sçay-quoy, & se forme une idée d'honnêteté & de galanterie, qu'elle appelle air du monde & véritable politesse. Il n'y a que du plus ou du moins, selon le Climat qu'elle habite, son humeur & ses coutumes, qui pour estre grossieres à l'égard des autres, ne le sont pas chez elle. On est polly jusque dans les Terres Australes, si nous en croyons l'Histoire admirable, pour ne pas dire fabuleuse,

fabuleuse, qu'on a faite des Sc-
varambes; ce qui fait voir que
rien n'est plus naturel à l'Hom-
me. Mais plus on a de commerce
dans la société civile, & plus on
a cet air & cette politesse. D'où
vient qu'on dit, *il sçait vivre, il a
veu le monde*, pour dire, c'est un
habile Homme, un galant Hom-
me. Ainsi par tout où il y a quel-
que police ou quelque espece de
Gouvernement, il y a de l'air du
monde & de la veritable poli-
tesse. Où il y a des Roys & des
Souverains, on y trouve des
Courtisans & des Ministres, qui
ne manquent ny d'adresse ny de
galanterie. Mais je doute si dans
les Républiques, cet air & cette
politesse se rencontrent au mes-
me degré, & si Rome & Athènes

Q. de Juillet 1681.

E

ont esté aussi polies & aussi galantes sous les Consuls & les Aréopages, que sous les Roys & les Empereurs; sous Solom & Brutus, que sous César & Aléxandre.

de Guez

Les Grecs ont esté extrêmement polis. Cependant si nous en croyons M de Balzac, les Romains les surpasserent en politesse, & laisserent leur Atticisme bien loin derriere leur Urbanité. C'est ainsi que parle cet Auteur; & cette politesse passa du Sénat aux Ordres inférieurs, & mesme jusqu'au Peuple. Mais pour ne point faire d'injustice aux Grecs, il dit dans un autre endroit, qu'ils furent plus polis & plus adroits à la Course & à la Lute; & les Romains plus

du Mercure Galant. 51

propres au Commandement, & plus entendus dans la Guerre. Le grand air a plus esté de leur caractère, soit que l'on examine leur esprit & leur personnes. Comme ils estoient grands en tout, leur civilité n'avoit pas moins de grandeur que de politesse. Toutes leurs actions avoient de la majesté. Tous leurs sentimens estoient nobles & relevez. Ils estoient accoutumés à la veüe des grandes choses. Ce n'estoient que triomphes dans Rome, que Peuples soumis, que Roys vaincus & traînez en Esclaves. Tout cela les rendoit fiers, mais d'une fierté modeste & polie, qui faisoit voir leur sagesse aussi grande que leur courage. Qui doute que nos

François avec cette politesse qui leur est si naturelle, ne se fassent pas un caractere de grandeur & d'élevation, sous un Roy si grand, & qui fait de si grandes choses; sous un Regne aussi florissant, & aussi glorieux que le sien?

On confond mal-à-propos, ce me semble, ce grand air avec l'air de qualité. Il y a de grands Seigneurs qui font bien les honneurs de leur naissance & de leur personne, & qui ne peuvent attraper cet air & cette politesse dont nous parlons. On en juge mal à la Ville & dans la Province, mais à la Cour on en sçait faire le discernement; & l'on n'y pourroit souffrir cette Comtesse, qui dans un Bal, voyant

dancer sa Fille de méchante grace , luy crioit sans cesse : *Prenez donc , ma Fille , cet air de qualité.* Cette affectation est ridicule. Il faut que cet air soit tout dans la Personne , c'est à dire qu'il soit naturel. Un Berger bien fait , peut avoir ce grand air , & un grand Prince l'aura souvent fort bas & fort médiocre. On sçait l'Histoire de Philopémen sur ce sujet , & combien son peu de mine luy attira de mépris malgré ses belles qualitez ; & quelque soin qu'il prist , au rapport de Plutarque , d'estre armé & monté à l'avantage.

Aléxandre , pour qui j'ay presque autant de passion que cette Femme de la Comédie des Visionnaires ; cet Aléxandre , dis-je ,

tout grand qu'il estoit du costé de son esprit, de son courage, & de sa fortune, n'avoit point ce grand air; & lors que je le regarde aupres de César, il faut que j'avouë que ce n'estoit qu'un petit Cavalier. Je sçay que Quinte-Curse dit, qu'on ne pouvoit l'envisager sans respect & sans crainte; mais ce n'est pas là ce que j'appelle le grand air. Cette qualité, ou plustost ce je-ne-sçay-quoy, cause seulement de l'admiration & de l'estime. Il n'a rien de terrible, son éclat est doux & moderé, & bien plus propre à se faire aimer, qu'à se faire craindre. Ce grand air qui accompagne par tout la Personne qui en est revestue, paroist avec plus d'éclat en de cer-

taines occasions, à la Guerre, dans les Assemblées. C'est là où il brille avec majesté. C'est là qu'il est nécessaire, & qu'il rehausse avantageusement la personne du Prince. Pour estre un Homme du grand air, il faut estre un grand Homme, un grand Génie. Un petit Homme, un Esprit doux, est incapable de ce caractère. Quand je dis un Esprit doux, j'entens un Auteur, un Blondin de Ruelle. Mais quand je dis un grand Homme, je n'entens pas un Capitan, un Matamore. Tous les Héros ne sont pas de belle taille. Si cela estoit, les Alle-mans l'emporteroient en cette rencontre sur tous les autres Peuples. Le grand air est donc,

selon moy, à l'égard du Corps, une belle & juste disposition de toutes les parties, qui consiste dans le port & le geste de la Personne; & à l'égard de l'Esprit, c'est une maniere noble & relevée de penser & de dire les choses, qui paroist dans les sentimens & dans le discours; & pour ce qui est de la politesse qu'on joint si à propos dans cette Question, c'est l'adoucissement & la perfection de tous les deux; je veux dire d'un Corps & d'un Esprit bien fait, car sans elle il en résulte un éclat difficile à supporter, & qui blesse la veüe. On sçait combien sont incommodés & fatigans ces Gens du grand air qui n'ont point de politesse, & qui cherchent plutost

à ébloüir qu'à plaire.

Les Provinciaux font confister ce grand air dans la pompe & la richesse des Habits, dans la majesté & le grand tour du stile, & par là ils se rendent ridicules dans leurs habillemens & dans leurs conversations. Il est vray que l'art de se bien mettre & de bien dire les choses, donne & inspire ce grand air; mais c'est ce grand air qui fait paroître les Habits & les paroles. Il donne du relief aux plus petites choses, & sans luy avec les plus beaux Habits & les plus grands mots, on fait une fort petite figure, ou tout au plus un personnage outré & ridicule; mais peu de Gens s'y connoissent. On se laisse ébloüir à l'é-

clat & au brillant des objets, fans en examiner la juste valeur; mais on juge encor plus mal de la politesse, car ce n'est pas non plus ce grand ajustement dans la Personne, cette grande exactitude dans le discours, qui en font le veritable caractere. De là vient cette fausse délicatesse de Province, qui pense si mal de tout, qui se tient toujours sur ses gardes, & qui croit qu'il n'y a de veritable politesse que dans la propreté des Habits, dans le stile fleury, d'estre bien mis, & de sçavoir bien dire, d'avoir toujours le Peigne & la Tabatiere à la main. Il y a des negligences qui sont extrêmement polies, & on peut dire que le secret d'estre negligé bien à propos, soit dans

la personne, soit dans ses paroles, est la véritable politesse. Et en effet, les Italiens appellent ces negligences de grands artifices; mais c'est à la Cour, & non pas dans la Province, qu'il faut chercher ce secret. S'il y a icy quelque politesse, & quelque peu de cet air du monde, c'est là qu'on en a le véritable usage.

Ce qu'on nomme aujourd'huy air du monde & politesse, s'appelloit autrefois avoir bon air, faire les choses du bel air. Mais Monsieur de la Rochefoucault en donne une définition plus étendue. Il dit que c'est une symétrie dont on ne sçait point les regles; un rapport secret des traits ensemble, & des traits avec les couleurs, & avec l'air

de la Personne, & ce rapport bon ou mauvais, est ce qui fait que les Personnes plaisent ou déplaisent. Mademoiselle de Scudery dit que c'est un Esprit naturel qui fait que l'on est habile & agreable. Mais n'est ce pas tomber dans une autre Question? car qu'est ce que cet Esprit naturel? Est-ce cette heureuse naissance dont on parle tant? *ce gaudeant bene nati* des Anciens? Est-ce estre né coëffé? Ce seroit tout cela, si avec l'art de plaire, on avoit celuy d'estre heureux. Mais trop de Gens heureux déplaisent, & trop de Gens plaisent qui sont misérables. Qu'on en die ce qu'on voudra, ces choses ne rendent pas plus heureux; au contraire je tiens que plus on

est poly & qu'on a de cet air du monde, plus la misere est dure & insupportable, en ce qu'on paroist moins à plaindre. Quelques autres ont dit que c'est la science de la conversation, & le don de plaire dans les Compagnies; mais je dirois encor de plaire en quelque lieu qu'on se rencontre, car un Homme bien fait doit plaire par tout, & les grandes Assemblées & les occasions d'y paroître, sont rares. L'Autheur des Conversations que je citeray souvent, (car je ne puis prendre un meilleur Guide sur cette matiere;) cet illustre Chevalier dit que le bon air est une agreable expression de l'action, qui consiste à bien dire & à bien faire ce que l'on dit & ce

que l'on fait. Il difere de l'agrément. Celuy-cy est plus flateur & plus infinuant. Il va droit au cœur, mais par une route secreete. Celuy-là est plus de montre, il est plus concerté & plus dans l'ordre. Enfin l'un charme, l'autre se fait aimer. Mais ne seroit-ce point encor une certaine douceur & facilité de mœurs qui s'accommode à tout sans esclavage ? qui n'aprouve rien sans choix, & qui ne desaprouve rien par dégoût ? Ne seroit-ce point enfin une maniere agreable de se communiquer, qui se prend de ceux qui l'ont, & qui la pratiquent ? Car cet air & cette politesse sont moins pour nous que pour les autres, & l'on ne s'en mettroit guère

en peine, s'il n'y avoit ny grand monde, ny Gens polis. Mais Monsieur de Balzac en donne une définition trop belle pour l'oublier icy. Il dit que c'est un certain éclat, & une certaine lumiere qu'une heureuse naissance répand sur le visage des Hommes, & qui corrige les défauts de la Nature avec avantage. Elle rend beaux les plus laids; & si elle n'attire pas dans tous le respect & la vénération, elle leur acquiert du moins la bienveillance & l'estime de ceux qui les voyent. Ce caractère, adjointe-t-il, ne se peut cacher, & il fait toujours reconnoître ceux qui le portent, parce que rien n'est capable de l'effacer ny de l'obscurcir. Tel parut Enée

64 *Extraordinaire*
lors qu'il aborda Didon.

*Enée estoit brillant d'une vive clarté,
D'un Dieu plus que d'un Homme il
avoit la beauté.*

Et cette Reyne voulant exprimer sa bonne mine, dit à sa Sœur.

*O ma Sœur, qu'Enée a de charmes,
Lors qu'il paroist deffous les armes!
Pour moy, je le voy dans ses yeux,
Si ma foy ne me trompe, il est sorty des
Dieux.*

Virgile parle encor de la sorte en faveur du beau Sexe, lors qu'il fait le Portrait d'Iris sous la figure de Beroë.

*L'Eponse de Doricle est modeste &
charmante,*

*Mais remarquez bien sa beauté.
Que ses yeux sont brillans! qu'ils ont
de pureté!*

du Mercure Galant. 65

*Que son haleine est douce, & sa voix
ravissante!*

*Et que lors qu'elle marche, elle a de
majesté!*

Quand Didon entre dans le
Temple, le Poëte ne se con-
tente pas de la comparer à Dia-
ne, il adjouëte qu'elle surpasse
toutes les Déesse.

*Voyez-vous Didon qui s'avance,
Telle Diane avec ses Nymphes dance;
Mais cette Reyne a bien plus de
beautez,
Elle efface en marchant toutes les Déesse.*

Et lors que Vénus quitte Enée,
à qui elle s'estoit apparue sous
une autre figure, il dit que son
air & sa démarche luy firent
connoistre la Déesse.

Q. de Juillet 1681.

F

*Quoy qu'à lefuir Vénus s'empresse,
Au marcher seulement il connut la
Déesse.*

J'ay emprunté tous ces Portraits de Virgile, parce qu'on ne peut tirer que de bonnes Copies d'un si excellent Original.

Il y a des Gens à qui cet air & cette politesse sont si naturels, qu'ils semblent estre nez pour la Cour & le grand monde. Ce sont de ces belles Ames à qui la Nature donne de beaux corps & de nobles inclinations; & lors que la fortune leur est favorable, elles sont capables de toutes choses. Cela se remarque chez de certains Peuples & dans quelques unes de nos Provinces, où le vulgaire mesme est natu-

rellement civil & poly. Les Femmes sont plus susceptibles de cet air du monde que les Hommes. Elles se connoissent mieux en politesse & en galanterie, elles raffinent sur ce sujet, & elles nous en font leçon. La Nature leur a donné cet avantage. Elles s'attachent à plaire dès leur enfance, comme à la seule chose qui peut les rendre recommandables, & leur donne quelque mérite au dessus des Hommes. Quoy qu'il en soit, on ne peut estre ny poly, ny galant, sans le commerce des Femmes. On peut estre juste, sage & docte sans elles, avoir du courage, de l'honneur & de la probité; mais ce sont elles qui inspirent la douceur, la civilité, la complaisan-

ce, la délicatesse, le bon goût, & enfin tout ce qui peut faire un honneste Homme. Et la raison de cela, c'est qu'on agit plus rondement avec les Hommes. On a moins d'égard les uns pour les autres ; mais ce respect que la coutume a introduit pour le beau Sexe, fait qu'on observe bien plus de formalitez avec les Femmes. Les Hommes sont toujours auprès d'elles dans une certaine bienfiance, qui est le véritable caractère de la politesse & de la galanterie. Je sçay bon gré à M. Costard, d'avoir fait une Déesse de cette dernière. Puis que les Femmes nous rendent galands, ne craignons pas de sacrifier à cette Divinité, pour nous la rendre favorable. Le

du Mercure Galant. 69

culte n'en est pas dangereux, & on peut la servir sans idolâtrie. L'Amour que l'on appréhende tant, en est plus éloigné qu'on ne pense. Ce qui se trouve le moins dans la galanterie, c'est de l'amour, dit l'Autheur des Réflexions. Mais à tout hazard un peu d'amour est nécessaire pour faire un galant Homme, & il n'y a personne qui ne le veuille bien estre à ce prix.

*Vous appelez à tort le beau Sexe trom-
peur,*

*On ne perd jamais rien pour aimer une
Belle;*

*Qu'elle soit rigoureuse, inconstante,
infidelle,*

Consolez vous de ce malheur;

Si vous avez appris à plaire,

Ce n'est pas une grande affaire,

*Que pour estre bien fait, il en couste son
cœur.*

des Jardins.

Ce que dans le monde on appelle un honneste Homme, dit Madame de Vildieu, fait gloire d'estre galant, & favorisé des Dames. Elles sçavent l'art de plaire & de se faire aimer, mais elles veulent qu'on plaise, & qu'on se rende aimable. Tout le secret est de bien choisir, & de tomber en bonne main. Je plains un jeune Homme qui s'attache auprès d'une Femme sans esprit & sans mérite; il est toujours mal recompensé de son temps & de sa peine. Mais d'autre costé les Femmes spirituelles & sçavantes sont rarement propres à la belle galanterie. Leur caractère est trop romanesque; ce qui me fait croire que celles qui n'ont qu'un esprit naturel avec

un grand usage du monde, & qui sont également éloignées de la coqueterie & de l'air prétieux, sont plus capables de faire un galant Homme.

Quoy que les belles Personnes ayent plus de disposition que les autres pour l'air du monde & la veritable politesse, il y en a qui n'ont aucun air, & souvent de médiocres Beutez ont en cela de grands avantages. C'est que l'esprit y contribuë, & je ne sçay quel agrément naturel qui ne résulte pas de la beauté, mais de la symetrie du corps, & du tempérament de la personne. J'ay connu une Femme qui estoit en tout d'un mérite fort mediocre; neantmoins par habitude ou autrement, elle

avoit un certain air qui la fit regarder dans le monde, & insensiblement elle s'acquit la réputation d'estre une Femme bien faite; & tout cela consistoit à placer ses bras, & à avancer sa gorge d'une certaine maniere, & à dire les choses d'un ton mignon & radoucy. Elle sçavoit cinq ou six Complimens avec autant de petites raisons, qu'elle appliquoit à tout, & qu'elle ne craignoit point d'user à force de s'en servir. Ceux qui ne la voyoient qu'en passant, en estoient charmez; mais ceux qui la voyoient souvent, ne pouvoient comprendre où estoit le charme, car cet air du monde n'est souvent qu'une certaine routine où l'on ne trouve aucun fond

fond d'esprit & de mérite. Il y a mesme tant de foiblesse & de badinerie, que je ne m'étonne pas si les Gens bien sensez se récrient si fortement là-dessus. Une fausse politesse & un air contraint, dégoutent plus qu'un air simple & des façons grossieres. Icy on pardonne à la Nature sans art, & là on ne peut pardonner à l'art sans la Nature, car il choque du moment qu'il est visible. Cet air affecté est le mesme que l'air prétieux, dont il y a de si bonnes Copies dans les Prétieuses Ridicules, & dans le Misanthrope de Moliere. Ce sont des Marquis dont tout le mérite est dans leurs Perruques & dans leurs Canons. Ils sçavent le bel air

Q. de Juillet 1681. G

des choses, & comme Gens de qualité ils sçavent tout sans avoir rien appris, dit Mascarille.

Cette affectation gaste fort les jeunes Gens qui sont peu de temps à la Cour. Ils y prennent de faux airs, & des façons de parler par où on les connoist toute leur vie. Il n'y a rien qu'on doive plus éviter que les mots nouveaux, & même quelques uns qui sont en usage, mais qui ont quelque chose de trop singulier. Cela sent l'Enseigne, & fait reconnoistre les Gens. Mais il y en a qui croient qu'on ne paroist dans la conversation que par ce moyen. Cōbien ce mot, à l'heure qu'il est, a-t-il fait de bruit dans la Province? On le fouroit par tout, & on en revenoit toujours

à l'heure qu'il est. Il vint il y a quelque temps en Normandie, une Dame que son mérite & toute sa vie qu'elle passe à la Cour, rendent fort recommandable. Un jour on luy proposa une Partie d'Hombre, & elle répondit pour s'en défendre, qu'elle n'aimoit point ce Jeu, parce qu'elle estoit déjà trop *Colet monté*, voulant dire qu'elle estoit trop vieille. Ce mot fut recueilly soigneusement du petit nombre choisy qui avoit l'honneur de l'approcher; & depuis ce temps-là, on n'entendit plus que *Colet monté*. On l'appliquoit à tout sans raison, & sans sçavoir ce qu'il vouloit dire. Enfin lors qu'il vient quelque grand Seigneur en Province,

c'est à qui prendra les manieres; mais ceux qui ont du bon sens, & l'esprit solide, se prennent garde de pareilles affectations, & ne s'entestent pas d'un air qui est dangereux pour les Provinciaux. On peut estre un honneste Homme, un Homme bien fait, sans estre un Homme de Cour; & ce seroit grand pitié, si tous les Provinciaux devenoient Courtisans. Qu'ils lisent *l'Honneste Homme* de Faret, ou *le Parfait Courtisan* du Coulet Castiliogue, pour y apprendre à estre civils & honnestes, mais non pas je-ne-sçay-quelle maniere, & quelle fausse galanterie, qui n'est bonne qu'à les rendre ridicules. Parce qu'on leur a dit que les Gens de Cour

& du grand monde ne sont point faconniers, ils sont libres & familiers jusques à l'impertinence & à la malhonnesteté. Les honnestes Gens du Siecle passé estoient esclaves de leurs ceremonies; mais ceux d'aujourd'huy le pourroient bien devenir, par la familiarité de ceux qui les imitent. La contrainte d'autrefois estoit insupportable, mais on commence à éprouver que la liberté d'apréésent est bien incommode; car pour deux ou trois qui en usent bien, il s'en trouve vingt qui en usent mal. De plus, cette liberté que nous chérifions toujours, n'est-elle point captive lors que nous nous soumettons si volontiers au caprice de ces Esprits familiers.

J'appelle ainsi ces jeunes Etourdis, qui prétextent leur emportement d'une honneste familiarité. N'en sommes-nous point esclaves, lors que nous souffrons avec tant de patience, qu'ils nous déclarent leurs sentimens & leurs inclinations ; & ne vaudroit-il pas mieux essuyer cinquante Complimens de Nerveuse, que l'Inpromptu de quelque fou de Marquis ? Mais revenons de cette petite digression qui n'est peut-estre pas hors du sujet.

Cet air du monde & cette politesse change comme toutes les autres choses. On l'étudie plusieurs années, & on n'a pas le temps d'en profiter. Les Polis du Siècle passé seroient grossiers

& à la vieille mode dans celuy-
cy. Chaque Regne, chaque
Cour, a son air, sa politesse, sa
galanterie. Les vieux Courti-
sans ne sont pas moins distinguez
par leurs façons, que par leurs
habits; & les jeunes en changent
tous les jours. Combien de mo-
des nouvelles, de figures & de
postures dans le geste, dans les
habillemens, dans la démarche,
& dans toute la Personne de
ceux qui se piquent d'avoir ces
qualitez, & qui prennent de
grands airs, comme ils parlent!
Un galant Homme disoit un jour
sur ce sujet, que les Suivantes de
sa Femme prenoient tous les
ans ses vieilles graces. Il appel-
loit ainsi ces agrémens nouveaux
qui changent sans cesse à la

Cour, & qui font la plus grande occupation des Cavaliers & des Dames. Mais ce qui est admirable, cet air est si délicat & si subtil, qu'il se dissipe & se corrompt dans la Province, pour peu qu'on y séjourne. Bien plus, il y en a qui le perdent en changeant d'Habit. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi de la politesse. Comme elle est plus fondée sur les mœurs, & qu'elle réside principalement dans l'esprit, elle demeure toujours en ceux qui l'ont naturellement, ou qui en ont fait une habitude. Ce n'est pas qu'il n'y arrive du changement; car enfin, les Peuples les plus polis, deviennent dans la suite des temps, rudes & barbares. Il s'en faut bien que les

Greco d'aujourd'huy & les Italiens ne possèdent l'ancienne politesse d'Athenes, & l'Urbanité de Rome. Ainsi un vieux Courtisan devroit se consoler de n'estre plus poly. La qualité de galant Homme, dit le Maréchal de Clérambaut, passe comme une Fleur, ou comme un Songe. On est quinze ou vingt ans à le devenir, & tout d'un coup ce galant Homme est le rebut & le mépris de ceux-mesme qui l'admiroient auparavant. Mais c'est un des entestemens de la Cour d'estre toujours galant; & c'est pourquoy l'on y veut paroistre toujours jeune.

Les Gens de Cour conservent l'air du monde jusqu'au Tombeau, ou du moins l'esprit du

monde ; car il ne leur en demeure que l'inclination apres que l'âge & les affaires les en ont éloignez. Je connois une Marquise, à qui une vieillesse de quatre-vingts ans, & un long séjour à la Campagne, n'ont pû faire perdre la curiosité de la Mode & des Nouvelles. Elle s'habille encor comme une Fille de quinze ans, & se fait lire la Gazette regulierement toutes les semaines. C'est un Original dans sa Province, & on la regarde comme un Trésor de la vieille Cour. Cependant il faut avoüer qu'on peut conserver l'air du monde & la veritable politesse malgré le cours des années, & le séjour de la Province, quand on a une heureuse naissance, l'es-

prit droit & juste, qu'on a commencé de jeune âge à paroître dans le monde, qu'on s'est formé sur de bons modèles, & que le bon sens & le jugement reglent nôtre conduite. Lors qu'un Homme & une Femme de Cour sont faits de la sorte, c'est un grand charme que leur personne & leur conversation. C'est là qu'on trouve cette justesse de pensées & d'expressions, cette noblesse de sentimens, cette pénétration d'esprit, ce juste discernement, ce tour fin & délicat, cette maniere aisée de dire les choses, cette plaisanterie spirituelle, cette fine raillerie; enfin dans toute la personne un air, & un je-ne-sçay-quoy qui ravit & qui gagne tous les cœurs.

Mais il faut pour cela que la Nature forme un Homme avec soin, & que les belles Lettres & le grand monde le polissent; car ce n'est pas assez de plaire lors qu'on nous voit, il faut encor que nous laissions le desir de nous revoir, & le regret de ne nous voir plus, & tout cela ne se peut sans un grand fond d'esprit & de mérite. Les vrais agrémens, dit M^r le Chevalier de Meré, ne viennent pas d'une simple superficie, ou d'une legere apparence. L'esprit sans doute est ce qui touche le plus, & quelque avantage que l'on ait de la Nature, on n'a point cette liberté, ce brillant & cet enjouement qui plaisent tant dans le grand monde; car estre libre & enjoué

sans esprit, c'est estre brutal & ridicule. Si tant de belles Personnes ne touchent point & n'ont point d'air, c'est qu'elles n'ont point d'esprit ; mais ceux qui en ont, ne manquent jamais de plaire, quelques laids qu'ils puissent estre. La Nature donne de la beauté ; l'esprit, de l'agrément. C'est le premier mobile de toutes choses, & le principal ressort de toute la machine ; car dans une Personne bien faite, ce n'est ny la taille, ny l'éclat du teint, ny le brillant des yeux qui nous enchante ; c'est l'esprit qui se sert de tout cela comme il faut, & qui luy donne le prix qui nous le fait estimer. Sans luy, dit un ancien Poëte, les yeux sont aveugles, les oreilles sour-

des , les bras paralytiques ; mais lors qu'un Homme a de l'esprit, les moindres mouvemens de son corps ont quelque vertu qui le fait aimer; tout ce qu'il fait charme , il y a plaisir à le voir & à l'entendre. Le Maréchal de Clérambaut est si persuadé que l'air du monde ne dépend pas tout-à-fait des avantages du corps , qu'il assure qu'un Homme contrefait a souvent meilleure grace , qu'un Homme fait à peindre ; & il conclud que ce n'est pas assez que ces beaux dehors pour estre agreable , mais que le plus important consiste à donner l'ordre dans sa teste & dans son cœur, & qu'on n'est jamais un galant Homme sans avoir un bon cœur, ou bien de l'esprit.

Il semble donc que ceux qui en ont beaucoup, doivent avoir cette politesse & cet air du monde plustost que les autres. Je ne dis pas les Sçavans, car l'air d'un Docteur est bien différent de celuy d'un Homme de Cour, mais je parle icy de ce qu'on appelle bel esprit ; & en effet, ceux qui en ont, sont toujours fort agreables , & les plus beaux Hommes sont fades & dégoûtans quand ils en manquent. Neantmoins l'esprit seul ne fait pas cela , & il est aisé de le remarquer en des Personnes qui en ont peu , & qui ne laissent pas d'avoir bon air , & d'estre fort polis. Les agrémens du visage & de la taille , l'emportent souvent sur l'esprit ; & comme on

en est prévenu, on ne donne qu'à la superficie & à l'apparence; & c'est ce que veut dire M^r le Duc de la Rochefoucault, que la bonne grace est au corps, ce que le bon sens est à l'esprit. Mais il faut avoüer que si ces Gens-là n'ont pas foncièrement de l'esprit, ils ont je ne sçay quelle teinture des belles Lettres, & un grand usage du monde, en quoy cōsistent presque toutes ces choses. Mais de plus, il y a des Gens qui n'ont de l'esprit & du mérite que pour déplaire; car bien souvent ce n'est pas la chose qui déplaist, mais l'air dont on la fait, & on est d'autant plus chagrin que la chose est belle, & qu'on la gaste en la faisant mal. La trop grande confiance qu'on

a en son mérite , rabaisse les plus nobles actions. On est bien aise de voir un Homme ou une Femme qui charme ; mais on est choqué dés lors qu'ils affectent de nous plaire, & qu'ils nous forcent à les admirer. On pourroit leur demander avec M^r le Chevalier de Meré, quel avantage ils tirent d'avoir de l'esprit, puis qu'ils ne s'en servent pas pour se faire aimer ; car enfin cet air du monde & cette politesse ne servent qu'à cela, & ce n'est que pour cette fin qu'on les étudie, & qu'on s'y rend habile. Ce qui me fait parler de la sorte, c'est que ce n'est pas assez d'avoir de l'esprit, il faut estre encor extrêmement honneste Homme, & poursuivre toujours

Q. de Juillet 1681.

H

l'idée que cet illustre Chevalier m'a fait concevoir. Quoy qu'on sçache parfaitement toutes ces choses, & que l'on y soit occupé toute sa vie, on ne le doit jamais faire remarquer ny dans son entretien, ny dans ses manieres. La politesse à l'égard de l'esprit, consiste, dit l'Autheur des Reflexions, à penser des choses honnestes & delicates; & il y a une éloquence, ajoute-t'il, dans les yeux & dans l'air de la Personne, qui ne persuade pas moins que la parole. Les beaux Esprits y devroient estre de grands Maîtres, neantmoins ils en connoissent peu l'usage. Ces sortes de choses sont du grand Monde & de la Ruelle, & non de l'Ecole & du Cabinet. Qui peut avoir

cette étendue d'esprit qui dépaïse les Gens, & qui leur découvre en toutes rencontres ce qui leur est nécessaire de faire & de dire?

Je le dis avec peine; mais il est certain que la politesse du Cabinet n'est point la véritable politesse, & qu'on n'a pas l'air du monde pour avoir bien de l'esprit. A la vérité, les Sçavans & les beaux Elprits, ont en cela de grands avantages, mais ils ne suffisent pas seuls. Ces Gens-là s'attachent trop aux sentimens & aux paroles, à penser juste, à bien raisonner, à bien écrire; & il faut aller aux mœurs, aux gestes, aux manieres qui dépendent de l'usage du monde, & qui en font le caractère le plus

essentiel. Lors qu'on veut appliquer dans le grand Monde ce que l'on a écrit, il s'en faut bien qu'on ne soit ce que l'on croyoit estre. Je parle mesme des Auteurs les plus polis & les plus galans. Un bon Ecrivain peut bien faire des Portraits au naturel de cette politesse, & attraper dans ses Livres cet air du monde dont nous parlons. Il peut mesme aller au dela par la force de son imagination, & par la beauté de son génie; mais lors qu'il veut mettre ces choses en pratique, il demeure court, & ses Copies valent bien mieux que l'Original. Ces manieres aisées & naturelles, cette douceur & cet agrément qui procedent de la bonte des mœurs, & des traits

du visage, ne s'apprennent guère par l'étude & par la méditation. Il faut que la Nature les donne, ou du moins il faut un long temps pour les acquérir, estre un bon Comédien, & jouer son Rôle devant des Connoisseurs, & non pas derriere la Toille, où l'on n'a que soy pour Maistre & pour Spectateur. Les beaux Esprits ne sont pas Gens à se donner tant de peines; & en effet, si vous en ostez un petit nombre, qui par leur naissance ou par leur éducation ont joint l'usage du monde aux belles Lettres, il y a peu d'Autheurs qui ayent eu, je ne dis pas seulement dans leurs personnes, mais encor dans leurs écrits, le grand air & la veritable politesse. Avant M^r d'Urfé, nous

n'avons aucun Auteur François qui ait excélé en ce genre ; mais c'estoit un Homme qui estoit aussi poly & aussi galant dans sa personne , que dans sa divine Astrée. Les Auteurs de Poléxandre , de Cléopatre , de Clélie , de Cyrus , & de tant de beaux Romans qui ont paru de nos jours , nous en ont donné de parfaits modèles ; mais comme leurs idées estoient un peu trop relevées , & au-dessus de l'usage ordinaire , ils ne firent pas d'aussi bons Écoliers , qu'ils avoient donné de bonnes Leçons. On blâma ceux qui s'y attachèrent , & les grands Lecteurs de Romans furent traitez de Prétieux ridicules. On vouloit un air & des manieres plus accommodées.

à la portée des Hommes , qui
fissent voir les Gens comme ils
sont , & non pas comme il seroit
à souhaiter qu'ils fussent ; ce qui
fit douter que ces Autheurs eus-
sent le veritable air du monde,
puis qu'ils donnoient des Copies
dont on n'avoit jamais vû d'Ori-
ginaux. Voiture & Sarazin nous
ont confirmez dans cette opi-
nion , & furent si bons Maistres
en cela , qu'on se trouve encor
fort bien de les imiter aujour-
d'huy. Cependant ce Voiture,
tout poly & tout galant qu'il
estoit , du consentement mesme
de son plus grand ennemy M^r
de Girac , pour ne rien dire de
Madame de Saintot , qui le pro-
mettoit à deux belles Dames
tout-à-la-fois ; ce Voiture , dis-

je, n'avoit pas bon air, & avoit quelque chose de niais dans le visage, comme il le dit luy-même. Il est donc vray qu'il faut avoir une sorte d'esprit que les Livres & les Sçavans ne donnent guère, & qu'on ne peut apprendre dans le Cabinet. Il faut avoir le goût fin & délicat, pour remarquer les vrais & les faux agrémens. Il y en a toujours quelques-uns qui sont à la mode, & dont le monde est prévenu. Ils dépendent souvent du caprice de ceux qui en jugent; mais dans cette bizarrerie il y a toujours une certaine proportion à laquelle on revient, parce que sans elle on ne peut plaire; & pour plaire & pour estre agreable, il faut avoir un esprit plus doux & plus pliable,

ble, si j'ose me servir de ce mot, que n'ont les Autheurs & les beaux Esprits. Adjoûtez à cela un abord galant, une conversation brillante, une complaisance agreable & un peu flatteuse, un procedé hardy & modeste tout ensemble; ce qui est rare dans un bel Esprit. Il peut avoir la connoissance de ces choses; mais un galant Homme qui les possede, s'en sert tout autrement. Un bel Esprit a trop de suffisance, un galant Homme a trop de vanité. Un galant Homme cherche trop à plaire, un bel Esprit croit qu'il plaist toujours; l'un est incapable du monde, parce qu'il en neglige trop l'usage; l'autre en devient l'esclave, & s'égare souvent du

Q. de Juillet 1681. I

bon sens & de la raison, parce qu'il s'attache trop à ses maximes. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un bel Esprit hors de ses Livres. Il n'y a rien de plus décontenancé qu'un galant Homme hors de la Cour & du grand Monde, quand il n'a pas beaucoup d'esprit & d'habileté; car alors il ne s'étonne de rien, il s'accoutume à tout, il profite de tout, & il est par tout ce qu'estoit Alcibiade. Mais sans nous arrester à faire icy un plus long détail de leurs défauts, disons pour leur faire justice, qu'un bel Esprit qui est galant Homme, est un composé du Monde & des belles Lettres, de l'Ecole & du Cercle, du Cabinet & de la Ruelle. C'est la pensée de M^r

de Vaugelas, quand il a dit que dans la Galanterie il y entre du je-ne-sçay-quoy, de la bonne grace, de l'air de la Cour, de l'esprit, du jugement, de la civilité, de l'honnesteré, de l'enjouement, & le tout sans contrainte, sans affectation & sans défaut. Apres cela demeurons d'accord qu'un bel Esprit qui a cesqualitez, l'emporte facilement sur tous nos Blondins, du moins il gagne la plus saine & la meilleure partie du beau Sexe, s'il n'a pas la plus jeune & la plus belle; mais enfin si on aime mieux un bel Esprit, un galant Homme plaist davantage. On se gaste pour vouloir estre un peu de l'un & de l'autre. On devroit se tenir dans les bornes que la Nature &

le Génie nous prescrivent. Si un bel Esprit n'a point de disposition pour le monde, qu'il demeure dans son Cabinet, qu'il voye peu de Personnes, que des Scavans comme luy, & qu'il ne se rende point ridicule avec son bel esprit. Mais d'ailleurs qu'un galant Homme qui est formé pour le monde, ne s'érige point en Auteur, & qu'il n'envie jamais à un bel Esprit la gloire d'un Sonnet ou d'une belle Lettre. Il n'y a rien de plus ridicule que cette manie. Je voudrois mesme qu'il se passast d'en juger, sans se mesler de vouloir mieux faire; qu'il renchérist sur l'honnesteté & sur la courtoisie, par l'agrément de sa personne, & par la délicatesse de son esprit. C'est

de la sorte qu'un galant Homme fera de tous les temps, & toujours à la mode; qu'il plaira partout, & que tout le monde se plaira avec luy.

Après cela je puis conclure que chacun en sa maniere peut avoir l'air du monde & la veritable politesse, & qu'il n'y a point aujourd'huy de caractere qui n'en soit capable. Il ne faut donc pas s'étonner si la France est la plus polie de toutes les Nations, & si cet air du monde & cette politesse se répandent jusques dans les Provinces. Avant le Regne de François I. on ne sçavoit ce que c'estoit. Les Hommes estoient fiers & courageux, mais rudes & grossiers. Les Femmes estoient sages & prudes, mais

farouches & severes. Sous Henry II. & Henry III. on commença à estre poly. Les Hommes devinrent galans , & les Femmes galantes. Depuis nous avons veu des Prétieux & des Prétieuses. Mais la politesse de l'ancienne Cour estoit trop contrainte & trop affectée. Le corps estoit à la gêne par les Habillemens & par les grimaces , & l'esprit par les complimens & les conversations. Toutes les manieres estoient étudiées , tous les ajustemens estoient artificiels. On n'agissoit que par ressorts, & par machines ; mais à present on est propre sans peine , & l'on est negligé sans estre mal-propre. On dit peu de choses , mais justes, on est civil sans embarras ;

enfin on est plus François que jamais on ait esté, sans pourtant avoir aucun des défauts qu'on reproche à nostre Nation. Mais dequoy n'est-on pas capable quand on est Sujet de LOÜIS LE GRAND? C'est à luy qu'on est redevable de toutes ces choses. Il possède dans un parfait degré la véritable politesse; & ce grand air qui accompagne toutes ses actions, & qui relève si avantageusement sa Personne au dessus de tous les Roys du monde, luy donne à luy seul cette grandeur & cette majesté, que tous les autres Princes n'emportent que de l'éclat de leur Sceptre & de leur Couronne.

DE LA FEVRERIE.

Je vous envoie quelques Madrigaux que j'ay reçeus sur les Enigmes proposées dans ma Lettre du mois de Juin. Le Feu estoit le Mot de l'une & de l'autre.

I.

Vous raillez-vous, Seigneur Mercure?

Vit-on jamais telle avanture?

Et qui la prendroit pour un jeu?

*Au plus fort de l'Eté nous voyons tout
le monde*

Chercher de la fraîcheur dans l'Onde.

Et vous nous apportez du Feu.

L'AIMABLE HUBERT, de
la Ruë de la Harpe.

II.

Voulez-vous expliquer l'Enigme
du Mercure,

Disoit Cloris à son Amant?

Elle me paroist trop obscure,

Et je l'avouë ingenuement,

*Je n'en viendrois à bout que difficile-
ment.*

du *Mercur*e Galant. 105

*Le Drôle, sans resver, découvrit le
mîstere,*

*Et luy répondit; franchement
Un peu de Feu seroit bien vostre af-
faire,*

*L'on vous en aimeroit, ma foy, plus ten-
drement.*

LE COMTE DE MONTAIGU,
de la Rue Montmartre.

III.

DE grace, dites-nous un peu,
*Beau Messager, galant Mercure,
Si c'est par caprice, ou par jeu,
Ou par quelque triste aventure,
Qu'on vous entend souvent dans vostre
Enigme obscure,
Crier à haute voix, au Feu, Messieurs,
au Feu.*

RAULT, de Roüen.

IV.

LOrs que je m'approche de vous,
*Mon cœur charmé de vos traits les plus
doux,
Vous fait recit de mon martire;*

*Mais hélas ! qu'inutilement
Mille & mille soupirs me font paroître
Amant,*

*Puis que vous vous raillez de ce qu'A-
mour m'inspire,*

*Et que le Feu cruel qui consume ce cœur
N'est chez vous qu'une foible ardeur.*

*DE L'ISLE D'ORIGNY,
de Troyes.*

V.

D*Ans vostre Enigme on voit,
Mercure,*

*Un Feu qui n'est que la figure
De celuy dont les beaux Esprits,
Sous vostre nom, par vostre adresse,
Eclairent les plus sombres nuits,
Soit d'ignorance, ou de tristesse.*

*LE CHEVALIER DE LA SANTE,
Doct. M. de M. de Châlons
en Champagne.*

VI.

J*E sçay me garantir des ardeurs du
Soleil,*

*Mercure avec son Feu veut en vain me
surprendre.*

du Mercure Galant. 107

*Par le secours d'un secret sans pareil,
Du Foudre de Jupin je pourrois me dé-
fendre.*

*Je pourrois insulter au Ciel, à tous les
Dieux,*

*En un mot je ne crains que le fen de vos
yeux;*

*Mais le moyen, Philis, tout doit s'y
rendre;*

*Pour peu qu'en sente un cœur, il est ré-
duit en cendre.*

DAUBAINE.

VII.

Vous voulez que j'explique, ado-
rable Camile,

*L'Enigme qu'en ce Mois vous voyez
avoir cours;*

*Et pour rendre la chose assurée & facile.
Resuez-y, dites-vous, plutôt cinq ou six
jours.*



*Le long temps ne fait rien; qui là-dessus
se fonde,*

*Loin d'aider son esprit, ne l'affoiblit
pas peu.*

*Je resverois en vain jusqu'à la fin du
monde,*

*Si comme aupres de vous d'abord je ne
prends Feu.*

*DROÛART DE ROCONVAL,
de la Porte S. Antoine.*

VIII.

L'*Enigme que Mercure a mise la
premiere,*

Donne sans-doute plus de lien

*D'imaginer un Mot, que ne fait la der-
niere;*

Tout le monde y court comme au Feu.

*BOURET, Président en l'Election
de Mante & Meulan.*

IX.

I*E suis au comble de mes vœux,
Je triomphe à présent d'une jalouse
Et tandis que ma vie (envie;
Par un cruel destin ne sera point
ravie,*

*Pour mon fidelle Epoux j'animeray
mes Feux.*

*La Jeune Epouse triomphante,
de la Rue S. Denys.*

X.

Vous croyez donc, Seigneur
Mercure,
Sous ombre qu'on vous nomme une
Divinité,
Par tout à vostre volonté
Rompre les Loix de la Nature?
Mais malgré tout vostre pouvoir,
Et quoy que vous tentiez afin de nous
surprendre,
Le Feu se laisse toujours voir,
Le Tonnerre toujours entendre.

F. HA. ... DU MESNIL, de
Chambrais en Normandie.

XI.

Ouy, c'est trop soupirer pour vous,
belle Inhumaine,
Puis que vous méprisez mon Feu;
Je me retire enfin, & pour finir ma
peine,
Adieu, Philis, adieu.

LE BLANC DE ROQUEMONT.

XII.

HE' quoy, belle Philis, toujours iné-
 xorable

Aux cris d'un Amant misérable
 Qui se prosterne à vos genoux?
 C'est trop, divin Objet, l'exposer au
 martire.

Modérez la rigueur d'un si rude cour-
 roux,

Si vous ne voulez qu'il expire
 Par un supplice affreux, le plus cruel de
 tous.

Il veut implorer vostre grace,
 Ne luy refusez pas un regard de vos
 yeux.

Mercuré vient en Feu pour fondre
 vostre glace,
 Pourrez-vous résister à la force des
 Dieux?

XIII.

L'Autre jour pres d'Iris, & languis-
 sant & blême,

Je me plaignois de sa rigueur;
 Mais bien loin de toucher son cœur,

du *Mercur*e Galant. III

*Sa froideur adjoûtoit à mon malheur
extrême
Mille & mille sujets d'une juste douleur.
La Belle lisoit le *Mercur*e,
Et vouloit expliquer les Enigmes de
Mois,
Lors que d'une tremblante voix
Je devinay par aventure.
La première, luy dis-je, est sans-doute
le Feu,
Mon cœur en ressent les atteintes.
Pourquoy, quand il vous fait ses
plaintes,
Ne l'écontez-vous pas un peu?*

LE JUVENAL NAISSANT,
de la Rue de la Harpe.

XIV.

QUoy que nous soyons tous dans la
Saison ardente,
Je ne m'en ressens que fort peu,
Et mon ame sans toy ne seroit point con-
tente;
*Mercur*e, j'ay besoin pour vivre, de
ton Feu.

L'ARCHITECTE ressuscité.

XV.

Qui voudra trouver cette fois
 Les Enigmes du dernier Mois,
 Ne doit pas manquer de lumiere;
 Car l'autre jour, sans aucun fruit,
 Tâchant de découvrir le sens de la pre-
 miere,

Nous resvâmes dessus jusqu'à ce qu'il
 fit nuit.

Mais loin de l'attraper, quoy que nous
 pûssions faire,

Nous en approchâmes si peu,
 Que nous serions encor à sçavoir le
 mistere,

Si l'on n'eust apporté du Feu.

LE JEUNE SOLITAIRE, de la
 Ruë des trois Cheminées
 de Poitiers.

XVI.

Allez loin d'icy, Scrupuleux,
 Qui voulez condamner les
 Songes;

J'ay connu par un Resve heureux,
 Qu'ils n'estoient pas toûjours men-
 songes.

Aux Enigmes du Mois resvant tran-
quillement,
Le sommeil m'a surpris, & par une
avanture
Qui m'a laissé rempli d'étonnement,
M'a decouvert le secret de Mercure,
En me faisant voir en dormant
Deux Feux qui n'estoient qu'en pein-
ture.

LEPINE DE PLOERMEL

La Piece qui suit est de M^r Perrin,
d'Aix en Provence, Fils du Secre-
taire du Roy de ce nom. Quoy qu'il
n'ait encor que dix-huit ans, voyez
si l'on peut micux raisonner sur la
matiere qu'il traite.

SS

Q. de Juillet 1681.

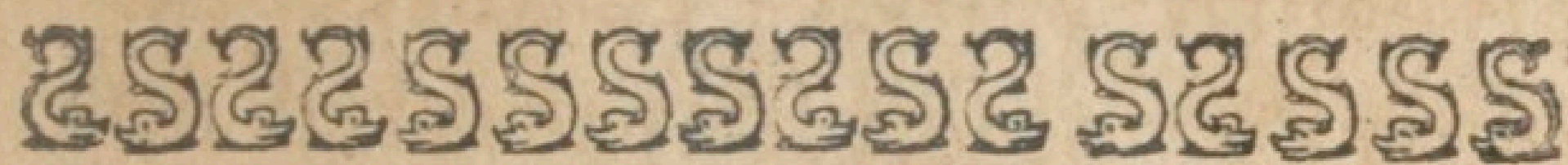
K

trouve point dans la Personne de son Epouse une inférieure, ny une esclave qu'il doive tenir dans la servitude ; il y rencontre une compagne, une autre soy-mesme, qui a autant de droit que luy au commandement. Ce droit est étably sur ce que l'amour, ou pour mieux dire l'amitié conjugale, les oblige à ne s'appliquer qu'à mettre un ordre dans les engagements de la Société, où ils puissent trouver ce qu'on appelle les douceurs de la vie ; & ils ne peuvent goûter ces douceurs que dans une paix qui soit entretenue par l'union des volontez. Quand l'égalité de pouvoir est gardée dans le Mariage, l'on n'y remarque que ce qui peut contribuer davantage à l'accroisse-

ment de la satisfaction commune. Comme on y vit de concert dans une communication mutuelle d'autorité, les différences de sentimens y sont reciproques, chacune des parties consent à ce que l'autre résout; ce qui est au gré de l'Epouse, est approuvé de l'Epoux; & il n'y a en eux qu'une volonté, parce qu'il n'y a qu'un cœur. On n'y voit point les fâcheux effets de la discorde, les contrarietez chagrines, les haines secretes, ces malheurs qui surviennent par tout où l'infériorité est reconnue. Car en effet,

*Quand un Mary seroit fidelle,
Quand il auroit un tendre amour,
Et qu'il donneroit chaque jour
De l'ardeur de ses feux quelque marque
nouvelle;*

*S'il faut qu'on le révere, & si sa passion
Exige injustement de la soumission,
Sa Femme sera bien docile,
Si pour luy plaire abandonnant ses
droits,
Elle suit sans trouble ses Loix,
Et le laisse tranquille.*



TRAITE' SUR L'ORIGINE
DE LA MEDECINE.

LA Medecine a esté de tout
temps, & par tout, selon le
sentiment de Cornelius Celsus,
Lib. 1. de Medic. Et les Peuples
les moins civilisez, & les Na-
tions les plus barbares, secourus
des seules lumieres de la raison,
ont sçeu se servir des Remedes

& des Plantes que la Nature leur fournissoit, pour conserver leur corps sans maladies & en parfaite santé. La Medecine est un don de Dieu, dit Avicenne; & nos Peres ensevelis dans les erreurs du Paganisme, croyoient que les Dieux avoient suscité les Medecins pour guérir les maladies, qui estoient un effet de leur colere & de leur indignation. Honorez les Medecins, dit l'Ecclésiastique, parce que Dieu, qui est la source de la veritable Medecine, les a créez pour suppléer au besoin de ses Creatures. *Honora Medicum propter necessitatem; etenim creavit illum altissimus; à Deo enim est omnis medela, Ecclesiastici 38.* Le Patriarche Seth, qui inventa les Lettres

Hébraïques, & donna un nom à chaque Etoile, comme dit Générard, ayant esté un tres-habile Medecin, on peut croire avec raison qu'il eut quelque connoissance de la Medecine, & qu'il la mit au rang des Sciences & des Arts Libéraux, qui furent gravez de son temps sur deux Colomnes, dont l'une estoit d'airain, pour résister à l'impétuosité des vagues, & l'autre de brique, pour résister à l'activité du feu. Il est mesme probable que son Fils ne fut appelé Enos, c'est à dire Homme, que par la connoissance de soy-mesme & du Corps humain, qui fait une partie de la Medecine. Quant au Patriarche Jacob, il ne faut pas douter qu'il ne fust

habile dans cette Science, puis qu'il le fit bien paroistre dans le partage des Troupeaux avec son Oncle Laban. Une Fille de Pharaon, nommée Thermuta, fit élever Moïse comme son propre Enfant, & luy fit apprendre toutes les Sciences qui estoient alors en vogue parmy les Egyptiens. On luy enseigna sans-doute la Medecine; puis qu'estant devenu grand, il donna des preuves si convaincantes, en rendant douces les eaux ameres de Mara; action d'un veritable Medecin, selon le sentiment de l'Ecclésiastique. Dieu, dit-il, a créé tous les Remedes, & un Homme prudent n'aura point pour eux d'aversion, puis que par le moyen d'un Baston les eaux

eaux ameres sont devenues dou-
ces. *Altissimus creavit de terra me-
dicamenta, & vir prudens non ab-
horrebit illa. Nonne à ligno indul-
cata est aqua amara? Eccl. 38.* L'Ar-
change Raphaël, comme son
nom le porte, (car RAPHA en
Hébreu veut dire *Sanavit*, &
EL, *Deus*,) fit les fonctions d'un
Medecin, en rendant la veuë
au Pere du jeune Tobie, avec
le foye d'un Poisson qu'il avoit
fait garder tout exprés, parce
qu'il le croyoit necessaire pour
la guérison. Le plus sage des
Roys, qui écrivit jusques à trois
mille Paraboles & cinq mille
Odes, & composa plusieurs Li-
vres touchant la nature des Ar-
bres & des Cédres du Liban,
des Animaux, des Poissons, des

Q. de Juillet 1681. L

Oyseaux, & des Plantes, qu'on garda longtemps dans le Trésor du Temple de Jérusalem, mais qui furent enfin brûlez par ordre du Roy Ezechias, afin d'oster tout sujet de superstition, qui estoit le foible de la Nation Juifve, selon le sentiment d'Apulée; Salomon, dis-je, fut tres-sçavant dans la Physique & dans la Medecine. Il fit mesme bastir, au rapport de Joseph, la Piscine des Agneaux, de laquelle parle S. Jean au Chap. 5. de son Evangel. Une foule de Malades attendoit avec impatience le mouvement miraculeux de ces eaux salutaires qu'un Ange remuoit dans un certain temps, pour faire connoistre l'arrivée du Medecin, & pour avertir les Malades,

dont le premier descendu apres le mouvement de l'eau, estoit entierement guéry, quelque maladie qu'il eust. On connut à la venuë du Fils de Dieu ce miracle, qui finit d'abord apres sa mort avec l'ancienne Loy. Le Sauveur du Monde, le Souverain Medecin du Corps & de l'Ame, guérissoit tous les Malades qu'on luy presentoit, & donna ce mesme pouvoir à ses Disciples, qui suivirent l'exemple de leur Maistre. S. Luc l'Evangaliste fut Medecin, comme dit S. Paul. *Salutat vos Lucas Medicus dilectus, Col. 4.* Les Egyptiens qui se vantent d'estre les Inventeurs des plus beaux Arts, attribuënt l'Invention de la Medecine à leur Dieu, qu'ils ap-

pellent Theut, ou Thoon, lequel nom ils donnent au premier mois de leur année. Diodore neantmoins assure que Mercure Trismégiste, que quelques-uns ne distinguent pas de Moïse, en est l'Autheur, aussi-bien que de l'Arithmétique, de l'Astrologie, & de la maniere d'interpréter, qui luy fit donner le nom d'Hermes. Galien dit que l'Anatomie fut premierement en usage parmy les Egyptiens, parce qu'elle estoit necessaire pour embaumer les Corps, suivant la coutume du País. Les Grecs ont crû qu'Apollon estoit l'Autheur de la Medecine, & un Poëte profane l'a fait parler en ces termes. *Inventum Medicina meum est, opiterque per orbem, Discor.*

Ov. i. Met. Macrobe en donne la raison ; parce que , dit-il , un Soleil temperé dissipe toutes les maladies. Jamblicus & Apollonius Tyaneus, soutiennent que c'est à cause de l'Art de deviner, d'où la Medecine a tiré son origine à leur avis. Hippocrate mesme semble les favoriser, lorsqu'il dit que la Medecine & l'Art de deviner ont eu le mesme Dieu pour Autheur. L'illustre Centaure Chiron, Fils de Saturne & de la Nymphé Phyllire , fut le Medecin des Argonautes ; & Hercule l'ayant blessé d'un coup de Fleche dont il mourut, il fut d'abord mis au rang des Signes celestes, où il est l'Archer. Pelée & Thétis luy donnerent Achille leur Enfant pour l'élever , & il

luy apprit à jouër du Luth, & quelque peu de Medecine, qui luy fit trouver une Herbe qu'on appella de son nom, pour guérir Téléphus. au raport de Plinc, Liv. 25. Ch. 5. Enfin il enseigna l'Astrologie à Hercule, & la Medecine à Esculape, qui n'y trouva pas fort son compte, car il fut fustigé de la Foudre, pour avoir réssuscité Tyndare, Hippolitus, Glaucus, & Androgeos, ou pour les avoir guéris de maladies mortelles, suivant le sentiment de quelques Autheurs. Il estoit Fils d'Apollon & de la Nymphé Coronis. Taritius neantmoins, *De Illust. Vir.* assure qu'il nâquit de Parens inconnus, & qu'ayant esté exposé par des Chasseurs, il fut nourry du lait

d'une Chienne. Il eut deux Enfans, Machaon & Podalirius, qui avec trente Navires suivirent Agamemnon au Siege de Troye, où ils furent d'un fort grand secours à leurs Compagnons, qu'ils guérissoient de leurs blessures. Homere nous représente dans son Iliade Liv. 4. Machaon, qui secouru de la Science qu'il avoit héritée de ses Peres, guérit le Roy Menélatis. Podalirius, que la longueur de ses pieds fit appeller ainsi, apres l'incendie de Troye, se retira dans la Carie, où il avoit esté nourry parmy les Chevres. Ce fut là qu'il guérit la Fille du Roy Damethée, qui estoit tombée du toit de sa Maison. Le Roy en récompense de cette cure, luy donna cette

mesme Fille en mariage , avec une Province , où il bastit deux Villes, à l'une desquelles il donna le nom de sa Femme Syrne. Il établit une Ecole de Medecine à Rhodes , où il enseigna luy-mesme. La Medecine depuis ce temps-là demeura cachée & inconnuë, au rapport de Plin, pendant cinq cens ans , c'est à dire jusques à la guerre du Péloponese, qui arriva l'an 300. depuis la fondation de Rome. Hippocrate, alors Disciple de Démocrite, natif de l'Isle de Cos, dédiée à Esculape, fit revivre cette Science si utile & si avantageuse aux Hommes , & commença à traiter les Malades dans le Lit, au lieu que son Disciple Prodicus ne guérissoit qu'avec des

Onguens & des Emplâtres. Diocles, Praxagore, & son Disciple Plistonius, suivirent ces grands Hommes. Chrysippe Gnidien vint en suite, avec son Disciple Erasistrate. Ils bouleverserent toute la Medecine, & rejetterent entierement la Saignée. Ce dernier estoit né d'une Fille d'Aristote, & le Roy Ptolomée le récompensa de cent talens, pour avoir guéry son Pere Antiochus. Ce fut luy qui découvrit l'amour qu'Antiochus avoit pour sa Belle mere Stratonice; ce qui est cause que Galien a demandé si nous avons un pouls qui découvre nos sentimens amoureux. Empédocles cependant, Disciple de Pythagore, établit en Sicile la Secte des Empyriques, qui n'appren-

nent la Medecine que par expérience & par routine. Apres qu'il se fut précipité dans le Mont-Gibel, Acron son Disciple Agri-
gentin, aussi-bien que luy, suivit son exemple. Herophilus en suite confondit & altéra extrêmement la Medecine; & son Disciple Phyllinus voulant faire voir les defauts de son Maistre, semble les amoindrir par la quantité des fautes qu'il a faites en le reprennant. Asclépiade, qui vivoit du temps de Pompée le Grand, ne sçeut la Medecine que par conjectures. Il fut neantmoins fort estimé des Grands Hommes de son temps. Il méprisa les sollicitations du Roy Mithridates, qui le prioit de venir dans son Royaume. De

peur qu'on ne crût qu'il n'avoit pas pû se guérir soy-mesme, il aima mieux mourir d'une chute en se précipitant d'une Echelle en bas. Mithridates, ce fameux Roy du Pont, qui parloit les Langues de vingt-deux Nations soumises à son obeïssance, fut fort adonné à la Medecine. Pompée l'ayant vaincu, trouva la Recepte du Mithridat dans son Cabinet; mais il ne l'estima pas beaucoup, parce que les Simples dont il est composé sont en petit nombre & fort vulgaires, comme vous l'allez voir.

*Antidotus vero multis Mithridatica
fertur*

*Consociata modis, sed Magnus scrinia
Regis*

*Cum raperet victor, vilem deprehendit
in illis*

*Synthesin, & vulgata satis medicamina
risit,*

*Bis denum ruta folium, salis & breve
granum,*

*Juglandesque duas, totidem cum corpore
ficus.*

*Hæc oriente die, parco conspersa Lyæo
Sumebat metuens, dederat quæ pocula-
tutor.*

Attalus Roy de Pergame, qui
fit le Peuple Romain son Heri-
tier trois cens ans avant Auguste,
avoit quelque connoissance de la
Medecine & de la nature des
Plantes, au rapport de Galien,
De Ant. L. 1. C. 1. Thémison Dis-
ciple d'Alclépiède, fut l'Autheur
de la Secte méthodique, que
Thessalus suivit en suite sous
l'Empire de Néron avec une ar-
rogance si extravagante, qu'il fit
mettre sur son Tombeau qui est

dans la Voye Appie, cet orgueilleux Epitaphe, *Jatronicus* ; c'est à dire, Vainqueur des Medecins. Nicon fort versé dans la Geometrie, & tres-habile Architecte, fut le Pere de Galien qui nâquit à Pergame sous l'Empire de Marc-Aurele. Il fut si sobre, qu'il ne mangea ny ne bût jamais tout son saoul. Il ne prenoit rien de cru, d'où vient qu'il respira toujours une haleine douce & odoriférente. Il mena une vie paisible & tranquille, conformément à son nom durant l'espace de cent quarante ans ; car comme il eut appris à l'âge de vingt-huit ans qu'il y avoit une Science qui enseignoit les moyens de guérir les maladies, & de conserver la santé du corps, il s'y

addonna avec tant d'application, qu'il fut le reste de ses jours exempt du moindre mal, excepté d'une Fièvre quotidienne, que tout Homme né d'une condition libre peut éviter, comme il dit luy-mesme. Dion racõte que l'Empereur Adrien, quelque sçavant qu'il fust dans la Medecine, fit mettre sur son Tombeau :

Turba medicorum perdidit Cæsarem.

Il y eut de tres-sçavans Medecins dans le quatriéme Siecle, comme Aréteüs de Capadoce, Oribasius natif de Sardes, premier Medecin de Julien l'Apostat, que la profondeur de sa science fit passer pour une Divinité, si nous en croyons Suidas; Aléxandre Trallien de Lydie, Paul Ægineta, & le Disciple

d'Eunomius Ætius, natif d'Antioche, qui nioit l'existence d'un Dieu. Constantin I V. Empereur de Constantinople, surnommé Pogonat à cause de sa barbe, fut tres-sçavant dans la Medecine, dans la Rhétorique, dans la Philosophie & dans l'Agriculture. Paul Jove dans l'Eloge des grands Hommes, rapporte que Pierre Leon natif de Spolette, & fort habile Astrologue, fut le Medecin de Laurens de Medicis; mais poussé de desespoir de n'y avoir pas bien réüssy, il se précipita dans un Puits.

Archagatus Fils de Lyfania, fut le premier Medecin qui vint à Rome, au rapport de Cassius Hemina, l'an cinq cens trente-

cinq de la fondation de la Ville, sous le Consultat de M. *Æmilius* & de L. *Livius*. On luy accorda d'abord le droit de Bourgeoisie, avec un beau Logement, qui fut acheté aux dépens du Public dans le Carrefour d'*Acilius*. Ce nouveau Venu fut d'abord tres-bien receu de tout le monde ; mais on s'en dégoûta bientoſt apres, d'autant plus que quittant l'ancienne maniere de traiter les Malades, il ne parloit que de diſſections, diſlocations, coupûres, & de pareilles choses dont le nom ſeul faiſoit peur aux Romains, qui aimoient mieux voir répandre leur ſang dans un Champ de Bataille, que dans la Boutique d'un Chirurgien. Apres avoir eſté donc régalé du

beau nom de *Vulnerarius*, ne voulant point prescrire de bornes à ses opérations cruelles, & ne demandant que playes & bosses, on luy ajouta celui de *Carnifex*. Depuis ce temps-là, comme Plin l'a tres-bien remarqué, les Romains eurent de l'aversion pour la Medecine, & pour les Medecins même. Caton encor qu'il ne fust pas grand amy des Medecins de son temps, comme il s'en expliqua à son Fils Marcus, avoit neantmoins quelque connoissance des Plantes & des Remedes naturels, dont il ne se servoit que pour sa Maison & pour ses Amis intimes. Pompée le Grand vint en suite, & fit traduire en Latin par son affranchy Lenée, les Livres de Medecine

Q. de Juillet 1681.

M

qu'il avoit trouvez dans le Cabinet du Roy du Pont. Il y eut apres plusieurs illustres Medecins à Rome, comme *Ælius Gallus* Chevalier Romain, & le premier Conquérant de l'Arabie heureuse; *Cornelius Celsus*, qui nâquit environ trente ans apres la naissance du Fils de Dieu; un autre *Hippocrate*, *Scribonius Largus*, *Marcellus*, *Q. Serenus* que *Saint Jérôme* & *Macrobe* loient, pour avoir esté le Précepteur du jeune *Gordien*, & l'heritier d'une Bibliothèque de vingt six mille Volumes.

Les Medecins Arabes, quelques récents qu'ils soient, ont neantmoins excellé en cette Science. Ils ne commencerent de paroistre qu'en 670. sous le Re-

gne de Muave, qui avoit choisi pour le lieu de sa demeure Damas Ville de Syrie, où abordoient tous les beaux Esprits & tous les sçavans Hommes de la Nation ; d'où ils passerent en Espagne avec leurs Souverains vers le septième Siècle. En 740. Avenzoar parut. C'est luy qui renfermoit tous les Trésors de la Medecine, comme dit Averroës. Rhases vint en 1080. & vécut jusqu'à six-vingts ans. Avicenne & Averroës furent connus sur le milieu de l'onzième Siècle. Avicenne fut le Disciple de Rhases dans Alexandrie, d'où il vint à Cordouë, apres avoir parcouru toute l'Egypte. Enfin plusieurs s'y sont rendus illustres, comme Sérapion, Isaac, Albategnius,

140 Extraordinaire

Albuchasis, Hali, & mesme le Neveu du Roy de Damas, qui fut appellé l'Evangeliste des Medecins, à cause de son grand crédit.

LA SELVE, de Nismes.

Je ne doute point, Madame, que vous ne soyez touchée des tristes Stances que vous allez lire. Elles sont de M^r de Templery, d'Aix en Provence, qui les a faites sur la mort de Madame Catherine de Vary sa Femme, morte depuis peu dans ses plus belles années. Elle estoit native d'Avignon, & Fille de M^r Marc de Varry, Gentilhomme Romain, & des plus anciennes Familles d'Italie. Apres qu'il se fut distingué dans sa jeunesse par des Commandemens importants dans les Armées du Pape &

de la République de Venise, il se trouva engagé en un célèbre Duel qui se fit de nuit aux Flambeaux dans Rome, à la Place de Navonne, & auquel il y eut trois Gentilshommes Romains qui furent tuez. Ce malheur l'obligea de fuir en Avignon, où s'estant marié, il n'eut aucun autre Enfant que la Dame dont la mort a donné lieu à ces Vers. D'autres Ouvrages que vous avez vus de M^r de Templery, vous ont fait connoistre la beauté de son génie. Ce dernier a fait grand bruit en Provence, & il est tombé entre mes mains à l'insceu de son Auteur.

du Mercure Galant. 143

Voyant que tes Rameaux par d'innocens
liens

S'embrassoient d'une étreinte amoureuse
& fidelle,

Serroit en mesme temps ses bras entre
les miens?

Mais d'un chagrin qui me devore,
Je vois que tes vieux Troncs ne sont
point abbatus,

Que d'un verd toujours vif tes Prez sont
revestus,

Que tes Arbres vivent encore,
Et Sylvie, hélas! ne vit plus.



Et toy pour qui Flore soupire,
Toy qui peux de Cerés rafraîchir les
ardeurs,

Vent amoureux, léger Zéphire,
Te souvient-il aussi, lors qu'en baisant
ces Fleurs,

Tu nous sollicitois & soufflois aux oreilles
De jouir de douceurs pareilles?

Et pour lors, si tu t'en souviens,
Nous prenions des baisers plus ardents
que les tiens.



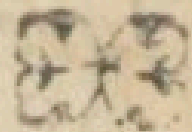
Tandis que tu contoïs mille douces fleurs
retes

A celles de ce Bois affreux,
Comme toy nous parlions de nos flâmes
secretes.

Et les yeux poursuivoient nos discours
amoureux;

Mais aujourd'huy privé de ces doux
avantages,

Et surpris d'estre encor vivant,
Je ne cherche en ces Lieux sauvages
Que ton haleine & ces ombrages,
Et me repais d'ombre & de vent.



Toy, que dis-tu, Cristal fluide,
Miroir coulant, argent liquide,
Ruisseau, clair Ruisseau, que dis-tu
De ma pitoyable aventure?

Ton cours toujours flotant dans son Lit
de verdure,

Ne flote-t-il pas moins que mon cœur
combattu?

Tes cailloux souffrent-ils le tourment que
j'endure?

Laves-tu

Laves-tu sur tes bords un Poison plus
amer?

Ah! tu me dis par ton murmure,
Que le mesme tribut que tu rends à la
Mer, (Nature.
Je vais en peu de jours le rendre à la



Vous, petits Cabinets secrets,
Où la fraîcheur des eaux semble estre
ramassée,
Insensibles Témoin de ma gloire passée,
Et sombres Confidens de mes sombres
regrets;

Combien de fois sur vostre herbe fleurie
J'ay dormy doucement dans les bras de
Sylvie?

Mais hélas! aujourd'huy quand le Dieu
du Repos

Vient porter sur mes yeux ses humides
Pavots,

Un Phantôme affligeant, quoy que touz
plein de charmes,

Me dit; O cher Epoux, seche, seche
tes larmes,

Q. de Juillet 1681.

N

A la Loy du Destin il m'a falu céder;
Ce n'est pas que le Ciel contre ton
cœur s'irrite,

C'est qu'il croit que luy seul mérite
Le plaisir de me posséder;
Ou si mon souvenir aux larmes te
convie,
Et si sur ta douleur tu ne peux faire
effort,

Daphnis, ne pleure point ma mort,
Mais pleure seulement ta vie.

*Alors de mon Epouse adorant les appas,
Je l'embrasse, charmé d'une si belle vue;
Mais quand je crois la tenir dans mes
bras,*

*Comme un autre Ixion je n'y t'ens
qu'une nuë,*

*Et pour lors je ressens ma douleur plus
émüe;*

*Le Sommeil luy sert de renfort,
Luy qui devroit calmer mon déplaisir
extrême;*

*Enfin le Frere de la Mort
M'est plus cruel que la mort mesme.*



Fontaine, ornement de ce Bois,
Par un bonheur digne d'envie,
Quand tu vis dans ton sein le beau sein
de Sylvie,
Tu vis deux Mondes à-la-fois;
Et quand tu vis ses yeux sur ton eau
vagabonde,
Ces yeux de qui l'Amour fut le seul
Artisan,
Plus heureuses que l'Océan,
Tu vis deux Soleils dans ton onde.
Que ma vie en plaisirs estoit alors fé-
conde!
Mais depuis que Sylvie est entrée au
Tombeau,
Mes plaisirs ont coulé tout ainsi que
ton eau,
Toujours comme toy je murmure,
Comme toy je boüillonne & frappe les
Echos,
Je passe nuit & jour dans une Grotte
obscuré,
Et jamais comme toy je ne suis en repos.



Favorable & douce Fontaine,
Tu soulageois ma soif, soulage aussi ma
peine,
Et mes flots de tourmens plus nombreux
que tes flots;
Déborde à gros bouillons sur l'horrible
Atropos,
Ecume avec fureur sur cette Déchainée,
Enfle-toy de courroux, invoque l'Hy-
menée,
Et fais un bruit semblable au bruit de
mes sanglots.
Mais que me répons-tu? Quoy! t'ay-je
importunée?
Tu gazouilles toujours, & tu ne me
dis rien;
Ah! ta froideur témoigne bien
Que tu n'es guère susceptible
Du mal dont je te fais un fidelle Tableau,
Et te vouloir rendre sensible,
C'est justement battre ton eau.
Est-ce là le secours que tu devois me
rendre?

Je croyois te pouvoir toucher,
Mais estant Fille d'un Rocher,
Quelle compassion, hélas ! en puis-je
attendre ?



Vous à qui tant d'Amans vont conter
leurs regrets,
Beaux Arbres, qui portez vos orgueil-
leuses testes
Au dessus mesme des tempestes,
Je suis tombé par d'inhumains Decrets
D'encore plus haut que vous n'estes.
Et vous, Sapins, Chesnes, Tillaux,
De vos hautes branches touffuës
Vous irez ombrager les nuës,
Si vous croissez comme mes maux.
Mon sort est différent du vostre,
Vous perdez une feuille, il en revient
une autre;
On si l'Hyver fait mourir vos attraits,
On ne les verra pas pour longtems dis-
paraître,
Le Printemps les fera renaître,
Et ce que j'ay perdu ne renaîtra jamais.

*Mais las ! vous ne sçauriez m'en-
tendre,
Les Zéphirs en courant emportent mes
discours.
Pour les faire durer toujours,
Aux jeunes Arbrisseaux je les feray
comprendre,
En gravant ces deux Vers sur leur écorce
tendre;
Lors qu'on ne jouit plus d'un Objet
plein d'appas,
La mort la plus cruelle est de ne
mourir pas.*



*Innocens Hostes des Bocages,
De qui les corps légers voltigent sans
effort,
Petits Oyseaux, Amans sauvages,
Changez en cris vos doux ramages,
Pour plaindre mon rigoureux sort.
Si vous sentiez le deuil dont mon ame
est saisie,
Bien-loin de chercher vostre vie,
Vous ne cherchiez que la mort.*

Et vous, plaintives Tourterelles,
Qui faites des leçons aussi tristes que
belles

A tous les Marys inconstans,
Quand vous avez perdu vos Compagnes
fidelles,

Sans en prendre plus de nouvelles,
Gémir & soupirer sont vos soins impor-
tans.

Vos plaisirs furent peu durables,
Mais où voit-on de durables plaisirs?
Toutes choses sont variables,
Le succès est changeant ainsi que nos
desirs;

Le bonheur n'a jamais de fermeté cer-
taine,

On passe incessamment par un soudain
reflux,

De la peine au plaisir, du plaisir à la
peine,

Et le malheur revient dès qu'on ne le
sent plus.

Mon Eponse faisoit mes plus tendres
delices,

Elle fait aujourd'huy mes plus cruels
suplices

Par de cuisans regrets qui ne sçauroient
finir,

Enfin de mon esprit rien ne peut la
banir;

Heureux & trop heureux (quoy que
sans apparence)

Si j'en perdois le souvenir,

Comme j'en perds la jouissance.



Mais puis-je l'oublier? Tout la montre
à mes yeux,

En tous lieux je la fuis, & la vois en tous
lieux.

Je vois son teint vermeil quand le Soleil
se couche;

Les Roses sans aucun dessein

Me montrent l'éclat de sa bouche,

Les Lys la blancheur de son sein.

Les Rochers à mes yeux présentent sa
constance,

Les Chesnes sa solidité,

Les Ruisseaux sa vivacité,

Et jusques aux Serpens me marquent
sa prudence.

Mais pour comble de ma souffrance,
Lors que d'amour tout éperdu
Je viens dire aux Echos le nom de ma
Sylvie,

Ils me font souvenir de ce qu'elle a
perdu,

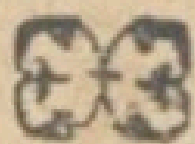
Et ne me répondent que Vie;
Par un prodige enfin dont je reste confus,
Je la vois plus souvent, en ne la voyant
plus.

Objet de mes douleurs, ayant quitté la
terre,

Ne me quitteras-tu jamais?

Et quand tu reposes en paix,

Pourquoy me livres-tu la guerre?



Mais quel ridicule discours

Tiens-je dans le mal qui m'accable?

Le moyen de quitter cette Image ado-
rable?

Dans le fond de mon cœur je la porte
toujours,

Et je veux la porter tant que les Desti-
nées

Prolongeront le cours de mes tristes an-
nées.

En cela je ne suis ny fourbe, ny flatteur,

Ma Muse fait parler mon cœur,

Et n'en estant que l'Interprete,

Exprime au vray les feux dont je me sens
brûler.

Je parle comme Epoux, & non comme
Poëte,

Car quel autre intérêt me peut faire
parler?

Quoy! puis-je attendre que Sylvie
De mes gémissemens un jour me re-
mercie?

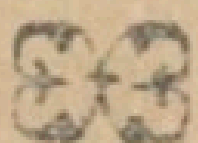
Quand les Morts au Cercueil se trou-
vent étendus,

Nous ne gémissons pas pour en estre en-
tendus;

Et lors que nous pleurons ces funestes
Victimes,

Nos pleurs sont aussi superflus

Qu'ils pourroient estre légitimes.



C'est trop en vains regrets, ô Daphnis,
t'arrêter;

Et pour finir icy ce discours pitoyable,
Contre l'injuste Parque il te faut éclater,

Les Heureux doivent la flater,

Mais que peut craindre un Misérable,

Sinon de trop peu l'irriter?

Noire Divinité qui n'épargnes per-
sonne,

Ta main, mesme des Roys, dévide le
Fuseau,

Et de leur teste arrachât leur Couronne,

La renverse avec eux dans un triste
Tombeau.

Monstre de cruauté, de carnage, &
d'envie,

Qui te plais dans l'horreur, les larmes,
& les cris,

Si je te hais d'avoir pris ma Sylvie,

Je te hais encor plus de ne m'avoir pas
pris.

Mais quoy que ta fureur ait bien voulu
prétendre

que je rapporte, a droit d'estre estimé le meilleur & le plus habile.

Le fameux & renommé Pein- *Eloge du*
tre Apellés, natif de l'Isle de
Cô, fleurissoit environ l'an du
monde 3650. Il fut si consommé
en l'Art de Peinture, qu'on tient
que luy seul luy a donné plus
d'éclat que tous les Peintres qui
ont paru avant luy. Aussi se van-
toit-il d'accompagner tous ses
Ouvrages d'une grace toute par-
ticuliere & inimitable, qui ne se
rencontroit point dans ceux de
tous les autres, qui y laissoient
toujours à desirer une certaine
Vénus, que les Grecs appel-
loient *Charis*, c'est à dire, Grace,
en laquelle il les surpassoit tous.
On luy donne la gloire d'avoir

trouvé l'invention de faire cacher à la Peinture les défauts naturels, & de peindre ce que le Pinceau ne scauroit bien exprimer, comme sont les Foudres & les Tempestes, *Pinxit Apelles, quæ pingi non possunt; Tonitrua, fulgetra, fulguræque, &c. Plin. L. 35. C. 10.* Il semble que l'on voyoit dans ses Tableaux, ou plutoſt que l'on s'imaginoit entendre le bruit des Tonnerres, & le choc éclatant des nuées toutes tranchées d'Eclairs; & l'on y jugeoit facilement, ſi l'on eſtoit bon Phyſionomiſte, combien avoit veſcu, ou devoit vivre la Perſonne qu'il avoit peinte. Ce qui eſt encor plus admirable, c'eſt que l'on y pouvoit meſme remarquer les affections & les

mouvements de l'esprit, tant ce grand Homme estoit heureux & subtil à bien représenter tous les linéamens du visage. C'est pourquoy le mesme Plin adjoûte, que le Grand Alexandre, dont il estoit Contemporain, ne voulut point estre tiré d'autre main que de la sienne: *Alexander Imperator edixit, ne quis ipsum alius quàm Apelles pingeret.* L'on dit qu'il avoit coûtume de mettre au bas de ses Tableaux ce terme, *Faciebat*, pour signifier qu'il n'y avoit pas mis la dernière main, de peur de faire rougir de honte la Nature, qui se fust avoüée vaincuë par l'industrie de son Art; mais qu'il mit celuy-cy, *Fecit*, dessous trois de ses plus rares Portraits, pour don-

ner à entendre qu'il y avoit surmonté l'Art, la Nature, & soy-mesme.

La premiere de ces trois excellentes Pieces, fut un Portrait d'Aléxandre le Grand, tenant en main le Foudre de Jupiter, qu'il fit estant à Ephese; mais avec tant d'artifice, qu'on disoit, au rapport de Plutarque, que des deux Aléxandres, le vif estoit invincible, & le peint inimitable: *Duorum Alexandrorum, alterum Philippi nullis viribus vincibilem, alterum Apellis nullo artificio imitabilem.* C'est pourquoy ce Prince, selon Pline, luy en donna vingt talens, qui valent, suivant la suputation de Budée, six-vingts mille Ecus, & le fit mettre pour ornement au Tem-

ple de Diane. Toutefois Ly-
sippe trouva à redire en ce Ta-
bleau, en ce qu'à son avis A-
pelles avoit donné des armes à
Alexandre, dont la terreur fe-
roit tenir pour fable, ce que la
verité devoit publier avec gloi-
re; d'où vint que pour luy il
représenta en fonte ce Monar-
que armé seulement d'un Jave-
lot, disant qu'il falloit laisser aux
Dieux ce qui estoit aux Dieux,
& aux Hommes ce qui appar-
tenoit aux Hommes; trait libre
dont Alexandre ne s'offensa
point.

La seconde, fut (dit-on) le
Tableau d'une Vénus endormie,
mais représentée tellement au
naturel, qu'en s'approchant
pour la voir, il sembloit qu'on

Q. de Juillet 1681. O

dust craindre de l'éveiller. Aussi
ajoute-t-on, qu'il avoit mis au
pied de ce Portrait quatre Vers
Grecs, qui disoient à peu pres
ainsi :

*Admire le docte Pinceau
Qui m'a sçeu dépeindre si belle,
Et reconnoy dans ce Tableau
L'industriuse main d'Apelle.
Regarde s'il est rien dans la Terre &
les Cieux,
Parmy les Hommes & les Dieux,
Qui soit égal aux graces sans pareilles
Qui me font à tes yeux briller;
Mais en me regardant laisse-moy som-
meiller;
Ou je fuiray, si tu m'éveilles.*

La troisiéme enfin, qui l'em-
porta sur toutes les autres, fut
un Portrait de la mesme Vénus,
que cet admirable Ouvrier dé-
peignit sortant de la Mer, &

qu'il tira, ou sur Campaspé, la plus chérie des Maîtresses d'Alexandre, & la plus belle des Femmes de son temps, comme assure Plin, ou selon Athénée Livre 13. à la ressemblance de la belle Phryné, fameuse Courtisane d'Athènes. Cet Ouvrage fut estimé pour le plus grand Chef-d'œuvre de la Peinture, & apres lequel on ne croyoit pas qu'il fust possible de rien faire de beau ny de parfait. Aussi faisoit-il l'admiration de tout le monde, & la riche matiere des Eloges des Poëtes Grecs & Latins de ce temps-là. Témoin Sidonius Antipater, qui semble en avoir renfermé dans quatre Vers Grecs tout le mérite & l'excellence. Voicy comment

164 *Extraordinaire*
un Auteur Latin les a traduits.

*Egressam nuper venerem de marmoris
undis*

*Aspice, præclari nobile Apellis opus.
Hac visâ Pallas, sic cum Junone lo-
cuta est:*

De forma veneri cedere jure decet.

Ovide, *Lib. 4. de Ponto, Eleg. 1.*
nomme cette Piece, le plus glo-
rieux effet des travaux d'Apel-
lés, & le fondement de toute
l'estime que cet Homme inimi-
table s'est acquise par la har-
dieffe & l'industrie de son Art.

*Ut Venus artificis labor est, & gloria
Coi,*

*Aquoreo maditas quæ premit inbre
comas.*

Et dans une autre Elégie il dit,
que cette Déesse seroit encor

ensevelie sous les ondes de la Mer, & n'en seroit jamais sortie, si l'ingénieuse main d'Apellés ne l'en eust tirée, pour la coucher en suite sur sa toile, & faire connoistre par l'adresse de son Pinceau ses beautez toutes divines aux yeux des Mortels.

Si numquam venerem Coüs pinxisset

Apelles;

Mersa sub aquareis illa lateret aquis.

Le Poëte Properce adjoute à cela, que ce sçavant Peintre avoit ramassé dans ce seul Tableau, tout ce qu'il avoit jamais exprimé de riche & d'excellent dans tous les autres qu'il avoit faits.

In veneris Tabula summam sibi ponit
Apelles.

Cependant ce qui relève d'autant plus le mérite de cet Ouvrage, & la gloire de son Auteur, c'est qu'il n'estoit seulement qu'ébauché, la mort l'ayāt surpris lors qu'il estoit sur le point de l'achever; & que tout imparfait qu'il estoit, il ne laissa pas de mettre tous les Peintres tellement à bout, qu'il ne s'en trouva aucun assez hardy pour entreprendre de l'achever, ou de suivre seulement le porfil & les traits qu'Apellés y avoit commencez; ce qui luy acquit le titre non-seulement du plus habile de tous les Peintres qui l'avoient précédé; mais encor, dit Pline, de ceux qui devoient venir apres luy dans tous les Siecles suivans : *Omnes prius genitos,*

*futurosque postea superavit Apelles;
eò usque in Pictura provectus est,
ut plura solus propè, quàm ceteri om-
nes contulerit.*

Il fit encor une infinité d'au-
tres Ouvrages si beaux & si ac-
complis, que le mesme Auteur
assure qu'on les achetoit à pleins
Boisseaux d'or & d'argent sans
les compter. Parmi ces Ouvra-
ges on met un riche Tableau de
Diane, qu'il luy dédia dans son
Temple d'Ephese; un autre de
Castor & Pollux; un de Clytus
à cheval, armé de toutes pieces,
& entrant dans le Combat; un
autre, d'un Atlethe, ou Luiteur
des Jeux Olympiques, qu'il pei-
gnit tout nud, mais avec tant
de délicatesse & d'artifice, qu'on
y pouvoit distinguer jusqu'aux

arteres, aux veines, & aux pores
mesme de la peau; un autre en-
fin d'Archélaüs, accompagné
de la Reyne sa Femme & de la
Princesse sa Fille, & une infinité
de semblables.

Eloxe d' Antiphile, autre Peintre ce-
lebre & tres-ancien, mit pareil-
lement au jour plusieurs excel-
lens Ouvrages, & par dessus
tous, un Enfant dépeint dans
l'obscurité, le corpe courbé, &
la bouche appliquée sur un petit
feu, qu'il sembloit exciter peu à
peu par son souffle, en sorte que
tout le lieu en paroïssoit de fois
à autre à demy éclairé, comme
si les tenebres s'y dissipant tout-
à-coup, fussent revenuës en un
moment. Ce Peintre estoit na-
tif d'Egypte, & eut pour Maître
Ctesidémus.

Ctesidémus. Pline dit qu'il ne se plaçoit qu'à peindre des Grotesques, & autres Figures ridicules & boufannes, dont on le fait le premier Inventeur, & dans lesquelles il faisoit merveilles, & beaucoup mieux que dans des sujets sérieux; ce qui n'empêche pas qu'il ne se soit rendu illustre dans son Art, jusques là que Lucien le met en parallele avec Apellés, en quoy il n'est pas suivy des autres Autheurs.

Androcydés, Peintre illustre, *Sonallage* selon Plutarque, se rendit recommandable particulièrement dans la représentation qu'il fit du grand Combat & de la glorieuse Victoire que remportèrent les Thébains sur ceux de Platée, sous la conduite de Cha-

Q. de Juillet 1681.

P

ron, un de leurs plus vaillans Capitaines. On faisoit sur tout grand état des Poissons, qu'il sçavoit mieux représenter, qu'aucun, & auxquels on dit aussi qu'il appliquoit davantage son esprit, y apportant plus d'industrie qu'à toute autre chose, à cause, dit le mesme Plutarque, qu'il en faisoit sa plus délicieuse & plus ordinaire nourriture:

Maximè verò laudati Pisces ab eo Picti, in quibus eò creditur magis intendisse ingenium, atque industriam, quò esu illorum imprimis caperetur. Plutarch. L. 4. Sympos. quest. 11.

Loys du Peintre Apollodore, Athénien, se fit connoistre dans la 93. Olympiade. Pline luy donne la gloire d'aAoir le mieux imité la Nature

dans la représentation des Visages, *Primus species exprimere instituit*, & d'avoir trouvé l'invention de mesler agreablement les couleurs, & de disposer à propos le clair & l'obscur, que quelques-uns disent estre une des plus belles parties de la Peinture. Entre ce qu'il a fait de plus beau, on vante Ajax foudroyé par Jupiter, si admirablement bien dépeint, que la Peinture avant luy n'avoit point produit de plus excellente Piece. *Ut nihil tale Ars pingendi habuerit præstantius ante illa tempora. Natal. Com. Mythol. L. 7.*

Ardicés, natif de Corinthe, ^{+ Peintre.} ^{son éloge} qui estoit en vogue en Grece avant la guerre de Perse, fut le premier qui inventa le Dessen,

ou la maniere de porfiler & de contretirer avec le crayon & le simple trait, sans mélange de couleurs; ce qui n'estoit à la verité qu'un Ouvrage tres-imparfait, puis qu'il falloit mettre au bas le nom de la Personne représentée, pour la donner à connoistre. *Ideo & quos pingeret,* dit Plin, *adscribere institutum.*

Classe de Peinture Aristidés, Thébain, s'est rendu celebre pour avoir trouvé le secret de peindre avec la Cire, dont on peut voir la maniere dans le 35. Livre de Plin, C. II. Cette sorte de Peinture, dont on peignoit ordinairement les Navires, estoit si solide & si fortement imprimée, dit cet Auteur, que ny l'ardeur du Soleil, ny l'eau salée de la Mer, ny l'hu-

midité de l'air & des vents, n'estoient capables ny de l'altérer, ny de l'effacer, *qua Pictura in Navibus nec Sole, nec sale, ventisque corrumpitur.* C'estoit un secret admirable, mais qui s'est perdu depuis, estant présentement ignoré des Peintres. Quelques-uns veulent que celuy d'émailler en approche fort. Quoy qu'il en soit, on estoit redevable de cette rare invention à ce fameux Peintre, qui se rendit encore illustre pour avoir sçeu exprimer ingénieusement dans ses Portraits les inclinations & les humeurs des Personnes qu'il représentoit. L'on compte entre ses plus beaux Ouvrages, la représentation de la dernière Bataille & de la célèbre Victoire

d'Alexandre le Grand contre Darius ; un Tableau de Bacchus & d'Ariadné, qui fut vendu six mille Sesterces ; & par dessus tous, celuy d'une Mere mourante, ayant son Enfant attaché à ses mammelles ; mais représentée si naïvement, qu'on eust dit qu'elle vouloit empescher qu'il ne tettast, de peur qu'en sucçant son lait, il ne sucçast en mesme temps le sang qui sortoit à gros bouillons de la playe qu'un coup de Fleche empoisonnée luy venoit de faire dans le sein. *Hujus Pictura est, ad Matris morientis è vulnere mammam adrepens infans: intelligiturque seniore Mater, & timere, ne è mortuo lacte sanguinem infans lambat. Plin. loco citato.*

A voir cette mourante Mere
Repousser d'une foible main
Ce petit Enfant de son sein,
On juge quel motif l'engage à s'en dé-
faire;
On voit bien qu'elle a peur que son cher
Nourisson,
Pensant suçer son lait, ne suçe le poison
Qu'a porté dans son sein la Fleche qui
la tuë;
Et qu'y cherchant avec effort
Sa nourriture prétendue,
Où doit estre sa vie, il ne trouve la mort.

Cimon[†], Cléonien, qui vivoit ^{Peintre}
dans la 70. Olympiade, se rendit ^{En l'Eloge.}
illustre pour avoir trouvé les
manieres de peindre au vif les
diférentes situations, ou plutoſt
les diférens regards du viſage,
& pour avoir merueilleusement
réuſſy dans l'ordōnance & dans

la proportion de toutes les parties extérieures du Corps, la jointure des membres, la disposition des veines, &c. comme aussi dans la représentation naturelle des cavitez, des plis, des bosses, & de l'étoffe de la Draperie & des Vestemens: *articulis etiam membra distinxit, venas protulit, præterque in veste & rugas, & sinus invenit. Plin. L. 35. C. 8.*

Eloge — Clefidés, Peintre assez renommé, vivoit environ l'an du monde 3730. Ce qui fit le plus parler de luy, fut un Tableau qu'il fit, & qu'il exposa en Public pour se vanger de la Reyne Stratonice; car il l'y représenta au vif couchée avec un Pescheur dont elle estoit amoureuse, ajoutant des Vers scandaleux au pied

de cette lascive Peinture.

En suite de quoy il eut l'effronterie de l'attacher au lieu le plus apparent du Havre d'Ephese, ayant auparavant fait préparer un Vaisseau, afin d'éviter l'effet du juste ressentiment de cette Princesse qu'il croyoit outrager au dernier point par cet affront; duquel cependant elle se mocqua, ne voulant pas mesme qu'on ostant ce Tableau de son lieu.

Damon, Athénien, commença d'estre en crédit vers l'an 3600. *Peintre
Son Eloge*
On fait estime de deux Soldats qu'il peignit armez à la legere avec tant d'artifice, que l'un sembloit courir à la Bataille tout degoutant de sueur; & l'autre en sortir si las, qu'on le voyoit ha-

leter en posant ses armes. Toutefois ayāt fait un défi en l'Isle de Samos contre Timanthe, à qui représenteroit le mieux un Ajax plaidant contre Ulysse pour les Armes d'Achille, il en fut vaincu. De quoy estant fâché, il dit avec une raillerie piquante contre son Adve faire, qu'il avoit moins de regret de se voir vaincu par l'artifice d'un Peintre, que de voir Ajax contraint de ceder deux fois l'avantage du Combat à deux Personnes si peu dignes de le remporter.

Eloge du Peintre

Dioclès, Disciple d'Apelles, est celuy que l'on fait le premier Inventeur de peindre en porfil; car on dit qu'ayant entrepris avec deux autres Disciples du mesme Maistre, Polygnote &

Scopas, de faire le Portrait du Roy Antigonus qui avoit perdu un œil à la guerre; Polygnotus le tira fort bien au vif, mais avec son œil crevé, voulant suivre en tout l'Art de la Peinture. Scopas le peignit en l'âge qu'il avoit avant ce malheureux accident, & pensoit avoir fort bien rencontré. Mais Dioclès plus adroit prit le milieu de l'Art, & le peignit en porfil; de sorte qu'il n'y avoit que le costé du bon œil qui parust. C'est pourquoy il remporta le Prix, non-seulement pour ce qui touche son Art, mais encor pour ce qui regarde la prudence.

Euphranor⁺, Corinthien, qui <sup>+ Peintre
Son Œuvre.</sup> vivoit dans la 104. Olympiade, fut également habile, & dans la

Peinture, & dans la Sculpture, ayant glorieusement travaillé dans l'un & dans l'autre de ces beaux Arts, & mis au jour des Ouvrages fort excellens ; & entr'autres dans le premier, douze Dieux admirablement bien représentez, & la fameuse Bataille de Mantinée entre ceux d'Athènes & les Lacédémoniens. Pline dit qu'il a excellé sur tout dans la Symétrie, sur laquelle il composa de scavans Traitez, aussi bien que sur la préparation, l'alliement & la composition des Couleurs : *Volumina quoque composuit de Symetria & Coloribus.*

Plin. L. 35. C. 11,

éloge du Peintre Hygion, ou Hygienon, natif d'Athènes, selon Pline, ou de Crotone, comme le veut *Adams*

in Libro de Statuarijs, fut le premier qui remarqua & fit connoître dans les Peintures la distinction du Sexe entre l'Homme & la Femme, *Hygieanon qui primus marem feminamque discreverit.* Plin. L. 35. C. 8. Les Figures ayant esté jusqu'à son temps peintes si imparfaites pour la plupart, qu'à peine pouvoit-on dire de quel Sexe elles estoient. Il fleurissoit dans la 70. Olympiade.

Martia, Dame Romaine^{*}, mise au nombre des Illustres pour le Pinceau, fleurissoit vers l'an 3920. Elle fut Fille de Marc Varron. On luy donne cette loüange d'avoir religieusement conservé le précieux Trésor de sa Virginité, qu'elle garda toute

** Peintre
Son Eloge*

sa vie ; mais si pure & si entiere, que scachant parfaitement l'Art de peindre, elle ne voulut jamais s'en servir pour peindre aucun Homme, parce que la coutume estoit de son temps de ne point représenter les Corps humains autrement que nuds. Pernicieuse coutume, & qu'un Poëte, tout Payen & tout libertin qu'il estoit, ne s'est pû empêcher de décrier par ces Vers,

*Quæ manus obscenas depinxit prima
Tabellas,*

*Et posuit castâ turpia visa demo:
Illa puellarum ingenuos corruptit ocellos,
Nequitiaque sua noluit esse rudes.*

Ulysse du Peintre Nicias, natif d'Athènes, & Fils de Nicomede, fleurissoit dans la 112. Olympiade. Il se rendit ce-

lébre particulièrement dans la naturelle représentation des Femmes, dans la judicieuse disposition des ombres & des lumières, & dans la maniere subtile de faire sortir de la Toile les Portraits qu'il y représentoit. *Diligentissimè mulieres pinxit, lumen & umbras custodivit; atque ut emernerent è tabulis pictura maximè curavit. Plin. L. 35. C. 2.* Ælian de Varia, Historien, dit de luy qu'il s'appliquoit si fortement à son travail, qu'il en perdoit souvent le boire & le manger. Les Ouvrages où l'on tient qu'il a le mieux réüssi, furent les Portraits de Bacchus, d'Io, d'Andromède, de Calypso, & la représentation des Enfers, qu'il dépeignit dans le Portique d'Athènes,

suivant la description qui en avoit esté faite par Homere. On dit qu'il excella encor dans la maniere de représenter les Animaux, & sur tout les Chiens, & qu'il avoit coûtume de chanter en travaillant; ce qui remplissoit ses Ouvrages d'une merveilleuse gayeté, qu'on ne remarquoit point dans ceux des autres, & qui donnoit une singuliere satisfaction à la veuë. La raison en peut estre de ce que les effets retiennent necessairement jene - sçay - quoy de la nature de leurs causes; en sorte que ce qui est conçu & produit en suite avec plaisir, en garde toujours quelque impression, qui se répand mesme au dehors. De là vient aussi que Saint Augustin

conseilloit pour bien réüssir dans son travail, de le faire gayement, & de marier autant qu'il se peut le son de la voix avec l'exercice des mains : *Inter laborandum, cantandum.*

Pamphile^r, Macédonien, com-
mença de fleurir dans la 105.
Olympiade. Il estoit si jaloux
de son sçavoir, qu'il ne vouloit
recevoir aucun Disciple pour
luy apprendre son Art, qu'il ne
luy donnast annuellement un ta-
lent de salaire, & ne s'engageast
sous sa discipline pour dix ans;
& ce ne fut qu'à ce prix & à cette
condition qu'il reçut en son
Ecole Apellés & Mélanthus.
Plin le fait universel dans routes
sortes de Sciences, & particulie-
rement dans l'Arithmétique &

+ Peintre
S mélogo

Q. de Juillet 1681.

Q

la Géométrie ; & rapporte de
luy qu'il tenoit pour maxime,
que celuy qui veut estre bon
Peintre, ne doit rien ignorer ;
& que quoy que la Géométrie
luy soit sur tout necessaire pour
bien entendre la Perspective, il
se doit encor munir de plusieurs
autres Sciences, afin d'observer
parfaitement dans la pratique de
son Art les raisons & les propor-
tions, avec le naturel de chaque
chose, pour la représenter telle
qu'elle est en effet. *Omnibus li-
teris eruditus, præcipuè Arithme-
tica & Geometrice sine quibus ne-
gabat Artem perfici posse, &c.*
Plin. L. 33. C. 10. Ce fut par son
conseil, & en partie de son au-
torité, qu'à Sycione, & en suite
dans toute la Grece, les Enfans

des Nobles s'adonnerent à la Peinture, dont on leur faisoit faire l'apprentissage; & ce fut aussi par son crédit que cet Art fut admis au nombre des Arts Libéraux, avec défenses à ceux qui n'estoient pas de condition libre, de l'exercer, en forte qu'il n'y avoit proprement que les Personnes Nobles qui s'y adonnassent. C'est ce qu'assure *Alexander ab Alexandro* dans ses *Jours Géniaux*. *Suidas* ajoute qu'il enrichit le Public d'un tres-beau *Traité* de la maniere de bien peindre, & qu'il composa les *Eloges* & l'*Histoire* de ceux qui avoient le plus excellé dans ce bel Art.

Panécus, Frere de *Plidias*, & *Peintre* natif de *Corinthe*, estoit en vo. *son ouvrage*

gue dans la 83. Olympiade. Les
Auteurs rapportent que ce fut
de son temps qu'on établit dans
cette Ville & à Delphes des
Combats & des Prix pour la
Peinture, & qu'il entra le pre-
mier en lice avec Timagoras de
Chalcide, duquel cependant il
fut vaincu dans les Jeux Py-
thiens. *Quinimò certamen Picturae
Florente Panæo institutum est Co-
rinthi, ac Delphis; primusque om-
nium certavit cum Timagora Chal-
cidenſe, ſuperatusque eſt ab eo Py-
thijs. Plin. L. 35. C. 9.* Ce qui
n'empescha pas qu'il ne fuſt eſ-
timé un des plus habiles de ſa
Profefſion, & que l'on ne fiſt un
grand cas de ſes Ouvrages; &
entr'autres d'une représentation
qu'il fit dans un des Portiques

d'Athenes, du Combat de ceux de cette République avec les Perles à la célèbre Journée de Marathon, Pièce qui seule estoit capable de publier par tout sa renommée, quand il n'en auroit point produite d'autre au jour; tous les Personnages s'y trouvant si naturellement représentez, qu'on eust dit à les voir que c'estoient autant de Personnes vivantes, & que le Combat estoit plustost réel, qu'en peinture, & l'on y pouvoit facilement reconnoistre & distinguer la meilleure partie de ceux qui avoient eu le plus de part à la gloire de cette sanglante & mémorable Journée. Il peignit encor avec un artifice admirable tout le dedans & le dehors du

superbe Temple d'Apollon à Delphes, sans vouloir recevoir aucune récompense de son travail & de ses peines. Ce qui obligea les Amphyctions de le combler de gloire & d'honneur, & d'ordonner par une Déclaration irrévocable, que la République seroit obligée, en quelque lieu qu'il allast, & quelque temps qu'il vécut, de luy fournir abondamment tout ce qui luy seroit nécessaire pour sa vie & son entretien. On dit que ce fut le premier qui ouvrit la bouche à ses Figures, & qui perfectionna les traits du visage, qu'on n'avoit encor que grossièrement ébauchez.

Eloge du Peintre Parrhasius, natif d'Ephese, & Fils d'Evenor, commença de se

distinguer dans la Peinture vers
l'an 3630. On luy attribuë d'a-
voir le mieux observé les pro-
portions des Figures, donné de
la grace aux cheveux, & em-
belly le vilage de traits déliez. Si
nous en croyons Quintilien, tou-
tes les Pièces qu'il mit au jour
estoyent si délicatement travail-
lées, qu'elles servirent de patron
& de modelle à la plûpart de
celles que les autres Peintres en-
treprirent, en sorte que pendant
un fort longtemps ils ne peigni-
rent presque point de Figures,
particulièrement des Dieux &
des Héros, que sur les idées que
ce sçavant Ouvrier leur en avoit
laissées. *Deorum atque Heroum
effigies, quales ab eo sunt traditæ,
ceteri, tanquam necesse sit, sequun-*

tur. Quintil. L. 12. C. 10. On le
taxe d'avoir esté fort cruel ; car
on dit que Philippe de Macedoi-
ne ayant mis en vente, comme
Esclaves, les Olynthiens, dont
il avoit ruiné la Ville, ce Peintre
en acheta un fort vieux, & le
mena à Athènes, où l'ayant at-
taché contre une muraille, il luy
fendit l'estomach, & luy rendit
le foye tel que les Poëtes ont
feint que l'Oiseau de Jupiter
avoit rendu celui de Prométhée
enchaîné sur le Mont Caucase ;
& soudain l'ayant tiré au vif en
cette posture, il en dédia le Ta-
bleau au Temple de Minerve,
comme une Pièce rare & tres-
prétieuse. Ce qui pensa pourtant
luy coûter la vie ; car quand on
sçeut sa perfidie, il fut cité de-
vant

vant les Juges de l'Aréopage, où l'éloquence de son Avocat eut bien de la peine à fléchir ce sage Sénat en sa faveur, & à le garantir du supplice que son crime méritoit. (On accuse Michel Ange d'avoir imité cette cruauté sur un jeune Païsan, afin de peindre plus naïvement un Crucifix mourant; L'Histoire en est triviale, quoy que peut-estre pas trop veritable.) Parrhasius n'estoit pas moins superbe & glorieux, que cruel; car on le voyoit souvent paroître dans les Festes publiques vestu d'un Manteau de Pourpre, & portant avec une posture extrêmement fastueuse, la Couronne d'or sur la teste. Cependant il ne laissoit pas d'affecter de passer pour un

Q. de Juillet 1681.

R

Homme rempli de sagesse & de vertu, comme le témoignent quelques Vers Grecs qu'on dit qu'il avoit coûtume de mettre au dessous de ses plus beaux Ouvrages, qui se lisent dans Athénée, & qu'on peut voir traduits en Latin par Casaubon.

Eloge du Peintre Paufias, ou Paufanias, Sicyonien, Disciple de Pamphile de Macédoine, se rendit célèbre par plusieurs Ouvrages qu'il donna au Public; entr'autres par le Tableau de Glycera fameuse Bouquetiere d'Athènes, de laquelle ce Peintre estoit passionnément amoureux, & qu'il représenta si artistement ornée de Guirlandes & de Chapeaux de Fleurs, que l'air sembloit avoir surpassé la Nature de beau-

coup dans cette Pièce. Elle fut si estimée, que Lucullus l'acheta une somme immense ; & l'ayant apportée à Rome, il l'y fit placer au lieu le plus éminent de son Palais. On dit que ce Peintre fut le premier qui réussit à bien peindre les Plafons, les Planchers & les Lambris des Chambres. *Hic Pictor primus Laquearia, & Cameras pingere instituit. Plin. loc. cit.*

Polygnor^{us} Fils d'Aglaophon, ^{+ Peintre} ^{+ Sculpteur} aussi fameux Peintre, qu'habile Sculpteur, fleurissoit, dit Quintilien *Lib. 2. de Institut. Oratoris*, avant la 90. Olympiade. Ce fut luy qui s'avisa de peindre les Femmes avec des Habits transparens, & des Mitres, qui estoient certains ornemens de

teste qui leur donnoient une grace merveilleuse. *Primus Mulieres Lucidâ veste pinxit, & capita earum Mitris versicoloribus operuit. Plin. L. 35. C. 9.* Elian dit que le plus riche de ses Ouvrages, & qui luy acquit le plus d'honneur, fut le Tableau qu'il fit d'Ocnus, filant & cordant des liens de joncs que mangeoit un Asne à mesure qu'il les tordoit. C'estoit une Enigme par laquelle il vouloit marquer l'inutilité du travail d'un Homme qui se peine beaucoup pour gagner du Bien, tandis que sa Femme dissipe tout par son luxe, ainsi que faisoit la Femme de ce trop bon & trop complaisant Mary. Il fit en outre, dit Plutarque dans la Vie de Simonidés, des Ouvrages si excellens, que

les Amphictions, qui estoit le premier Sénat de la Grece, luy établirent des Retraites Hospitalieres dans toutes les Villes de leur Domaine.

Protogenés,[†] natif de Caune, <sup>+ Peintre
en l'loge</sup> Ville de Carie, Peintre des plus renommez de l'antiquité, estoit Contemporain d'Apellés. Elian *L. 12. Histor. C. 4.* & Plutarque dans la Vie de Demétrius, disent qu'il fut sept années à faire le Portrait de Jalyse, Fondateur d'une Ville du mesme nom située dans l'Isle de Rhodes. Pendant tout ce temps, pour s'empescher d'avoir les sens hebestez en le faisant, il garda une si merveilleuse abstinence, qu'il ne mangeoit que des Lupins, qui est une espece de Légumes, & ne bu-

voit que de l'eau. Il donna à ce Tableau quatre charges de Couleurs, afin que quand le temps en auroit consumé une, l'autre se trouvast toute fraîche & entiere dessous. Bref, il y employa tant d'industrie, que bien qu'il ne fust pas encor achevé, Apellés l'ayant veu, ne pût se défendre de l'admirer, & de reconnoistre publiquement, malgré sa vanité, & l'estime qu'il avoit de soy-mesme par dessus tout autre Peintre, que Protogenés l'égaloit en plusieurs points, & particulièrement en ce dernier Chef d'œuvre de sa main. Mais que cependant luy-mesme le surpassoit en deux choses; la premiere, en ce que ses Peintures avoient je-ne-sçay-quelle grace que celles de

Protogenés n'avoient pas ; & la seconde , en ce qu'il sçavoit interrompre facilement son travail , ce que cet autre ne faisoit qu'avec peine. Ce Tableau estoit en si grande estime , que Demétrius ayant assiégué Rhodes, & trouvé dans une Maison publique d'un des Fauxbourgs de la Ville, cette admirable Pièce, que les Rhodiens par je-ne-sçay-quelle negligence avoient oublié de renfermer dans l'enceinte de leurs Murailles, ceux-cy apprenant avec beaucoup de regret qu'elle estoit tombée entre les mains de ce Conquérant, luy députerent aussitost quelques-uns des plus considérables d'entr'eux , pour le supplier d'avoir quelque considération pour

200 Extraordinaire

un si digne Ouvrage, & de ne le point condamner au feu, comme il faisoit tout le reste des dépouilles qu'il prenoit sur eux. A quoy ce sage Prince répondit : *Se citius Patris imagines, quam eam Picturam aboliturum. Plutarch. in Demetr.*

Qu'il n'ait pas assez barbare
Pour souffrir qu'une Image & si riche
 & si rare,
 Servist aux flâmes d'aliment;
Et que dans son estime il la tenoit si
 chère,
Qu'il souffriroit plutôt qu'on fit ce traitement
 A toutes celles de son Pere.

Pline dit que par succession de temps ce Tableau fut porté à Rome, & mis au Temple de la

Paix. On ſçait la rencontre que ce Peintre eut à Rhodes avec Apelles ſur ces deux Lignes qu'ils tirerent en l'abſence l'un de l'autre ſur une meſme Toile, & ſur la délicateſſe deſquelles tous deux alternativement ſe confeſſerent vaincus. Le meſme Plin la décrit aſſez au long dans le 35. Livre de ſon Histoire C. 9. Suidas dit qu'il mit au jour deux excellens Livres touchant la Peinture & les Figures.

Théon, natif de l'Iſle de Sa-
mos, Peintre des plus renom-
mez, eſtoit en vogue du temps
de Philippe de Macédoine. Elian
rapporte qu'ayant dépeint un
Gendarme à cheval qui ſortoit
l'impourveu de la Ville, & qui
s'alloit jeter tout furieux ſur

*Peintre.
Son Loge.*

l'Ennemy, il ne voulut point l'exposer à la veüe du monde, qu'il n'eust fait auparavant sonner par un Trompette, d'un ton éclatant, le Bouteselle. Puis quand il vit que les esprits des Assistans estoient tous émeüs de ce son guerrier, pour lors il leur montra tout-à-coup son Gendarme, afin qu'ils remarquaissent plus efficacement combien il estoit habile en son Art.

Eloge du Peintre **Timante**, Peintre illustre, fleu-
rissoit vers l'an du monde 3600.
Quintilien L. 11. C. 13. & Pline
L. 35. luy donnent la louange
d'avoir fait connoître & imagi-
ner dans ses Peintures beaucoup
plus de choses qu'il n'en repré-
sentoit en effet. *In omnibus ejus
operibus*, dit ce dernier, *intelligitur*

plus semper quam pingitur. Témoin le Cyclope dormant qu'il représenta sur une Pièce de Cuivre de la largeur de l'ongle, étendu de son long, & entouré de Satyres, qui luy mesuroient le poulce avec une Gaule, afin de sçavoir les dimensions de sa stature gigantesque. Témoin encor cette Pièce si célèbre dans les Histoires du Sacrifice d'Iphigénie, & qu'il entreprit par un défi contre Colothén, qu'il surmon-
ta tant par la délicatesse de ses traits, que par l'industrie de son Art; car on dit qu'après y avoir représenté de la maniere du monde la plus touchante, tous les illustres Parens de cette infortunée Princesse dans une désolation extrême à la veüe du triste

appareil du Sacrifice & de la mort de cette innocente Victime, quand il vint à dépeindre Agamemnon son Pere, il luy couvrit le visage d'une partie de son Manteau, pour insinuer par cet ingénieux artifice dans l'esprit des Spectateurs une idée de la douleur & du desespoir de ce Pere affligé, beaucoup plus grande & plus persuasive, que s'il la leur avoit tracée avec le Pinceau. *Et videntibus*, dit Valere Maxime L. 8. C. 11. *cogitandum relinqueret summum illum luctum, quem penicillo non posset imitari.*

éloge du Peintre Timomachus, Byzantin, fleurissoit du temps de César le Dictateur, auquel on dit qu'il fit deux excellens Tableaux, l'un d'Ajax, & l'autre de Médée,

que César acheta vingt talens, & les dédia dans le Temple de Vénus. Pline L. 35. C. 11. D'autres adjointent que le dernier estoit si admirablement bien travaillé, que Médée, toute en fureur qu'elle y paroïssoit contre son propre sang, tenant le Poignard d'une main, & empoignant de l'autre les deux Enfans qu'elle avoit eus de Jason, poussée d'un costé de rage & de haine contre l'ingratitude de leur Pere, & émue de l'autre de compassion & tendresse pour les misérables restes de son infidelle Amant, paroïssoit avoir la dernière horreur de leur plonger le fer dans le sein, & ne le faire qu'à regret, & comme y estant forcée par une furieuse passion dont

elle ne pouvoit plus estre la Maîtresse ; de maniere que dans ce trouble affreux où l'on la voyoit réduite, on eust dit que son visage estoit doux & cruel, & ses yeux pitoyables & furieux tout ensemble. D'où vient qu'on veut que ces Vers furent depuis écrits au pied de ce Tableau.

Quod natos feritura ferox Medea moratur;

Prestitit hoc magni dextera Timomachi.

Tardat amor facinus ; strictum dolor incitat ensem :

Vult non vult, natos perdere & ipsa suos.

Eloge du Peintre.

Zeuxis, natif d'Heraclée, Peintre des plus fameux de l'antiquité, vivoit dans la 95. Olympiade. On dit de luy que s'il ne cedoit

guère à Apellés, ny à Protogenés pour l'excellence de son Art, il les surpassoit l'un & l'autre en vanité ; car les Autheurs rapportent, qu'ayant amassé beaucoup de richesses par son travail, il estoit assez vain pour en faire parade, & pour paroistre aux Jeux Olympiques revestu d'un Manteau de Pourpre, où son nom estoit broché en Lettres d'or. D'abord il vendit ses Tableaux un prix excessif ; mais quand il se vit fort opulent, il commença à en faire des Présens, disant qu'on ne les pouvoit assez payer. *Nullis satis digno pretio permutari posse dicebat. Plin.* Les Agrigentins en eurent Alcméne, Archelaüs, un Dieu Pan ; & quelqu'autres un Atléthe sortant du Combat,

qui estoit peint avec tant de naïveré, qu'on eust dit qu'il suoit véritablement. Aussi en fit-il tant d'éclat, qu'il osa bien mettre au dessous un Vers Grec, portant qu'il seroit plus facile aux Peintres de l'envier, que de l'imiter. *Culpaberis facilius hoc, quam imitaberis.* Ce ne fut pas cependant le plus accompli de tous ses Ouvrages; car on dit que son Chef-d'œuvre fut le Portrait d'une Helene, dont l'Orateur Romain a pris plaisir de décrire l'excellence sous les plus riches termes de sa Rhétorique dans le commencement de son second Livre *De Inventione*. On dit qu'il tira cette rare Pièce, qui fut estimée le Miracle de la Peinture, sur cinq des plus

belles Filles de la Ville de Cro-
tone, qu'il choisit sur un plus
grand nombre que ces Peuples
luy avoient présentées à ce des-
sein, prenant de chacune ce qu'il
y trouva de plus charmant pour
le donner à son Helene, qu'il
trouva en suite si belle & si ac-
complie, qu'il mit au dessous ce
Distique.

*Haud turpe est Teucros, fulgentesque
are Pelasgos,
Conjuge pro tali diuturnos ferre labores.*

Ce Peintre eut la gloire
de surmonter par l'industrie de
son Art le fameux Parrha-
sius, qu'il sceut adroitement
tromper, tout habile Maistre
qu'il estoit, par la représentation
d'un Rideau, lors que celuy-cy

Q. de Juillet 1681. S

ne sceut tromper que des Oiseaux par la peinture de ses Raisins. Tout le monde en scait l'histoire. Au reste on dit que ce Peintre mourut à force de rire, considérant avec trop d'attention le Portrait d'une Vieille, qu'il avoit représentée d'une posture si grotesque, qu'elle estoit capable d'exciter le ris aux plus sérieux. Enfin s'il en faut croire le Poëte Plaute, ce Peintre fut estimé aussibien qu'Apel-
lés, le plus excellent & le plus habile de tous ceux de sa Profession.

—————ô Apella, ô Zeuxis Pictor,
Cur numerò estis mortui, hinc exemplum
ut pingeretis?
Nam alios Pictores nihil moror hujus-
modi tractare exempla.

Voila ce que le loisir & le peu d'Autheurs que j'ay lûs, m'ont permis d'écrire sur les manieres particulieres de quelques uns des plus fameux Peintres de l'antiquité. Comme la Question proposée ne parle que d'eux, je ne me suis point mis en peine de consulter les Livres sur les manieres de ceux qui ont paru en Italie depuis que l'Art de la Peinture a quitté la Grece pour s'y venir établir. Le celebre Jean Cibamus est celuy qu'on dit avoir commencé à le remettre dans son premier lustre en cette plus noble Partie de l'Europe vers l'an de salut 1240. les Italiens avant luy ne s'estant servis que de Peintres Grecs pendant un fort grand nombre d'années.

De l'Ecole de ce Jean Cibamus, ainsi que d'une seconde Pepiniere, sont sortis les plus habiles Peintres qui ayent parus dans le monde depuis la descente des Barbares en Italie. On compte entr'eux le fameux & renommé Michel Ange Florentin, que plusieurs font non-seulement aller du pair avec Apellés, mais mesme le surpasser en plusieurs choses. La Piece par laquelle on veut qu'il se soit rendu le plus recommandable, c'est son Jugement dernier ; comme Raphaël d'Urbain par son Banquet des Dieux, André de la Montagne par son Triomphe, &c. On fait encor beaucoup de mention d'Antoine le Couroyeur, dit le Titien ; de Sebastien de Venise,

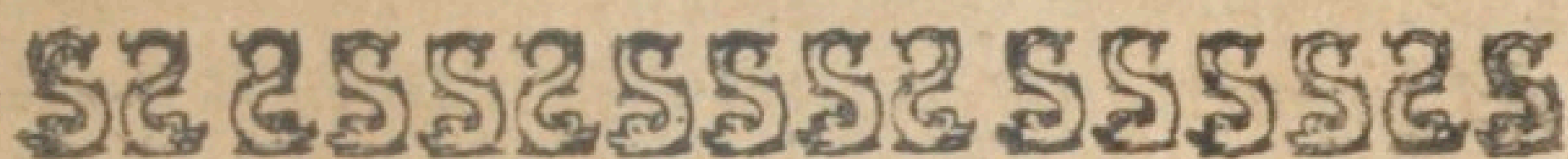
de Jules Romain, d'Antoine le Couturier, de Bandinel Florentin, d'André Mantinée, & de quantité de Temblables, qu'on peut voir dans *Vossius Lib. de 4. Artibus Popularibus Cap. 5. de Graphice, sive de Arte Pingendi.*

Entre les manieres particulieres où l'on tient que ces Peintres modernes ont le plus excellé, on fait état particulièrement de l'invention & hardiesse du Parmésian, des Nuits du Bassan, du Porfil de Michel Ange, & du Coloris de Raphaël; parce que ce sont, dit on, comme les quatre Elemens & les plus belles & plus nobles idées d'un Peintre parfait. D'autres particularisant davantage, disent que le Titien a esté grand Coloriste, que Ra-

phaël d'Urbain a excellé dans le Dessein, les Caraces dans l'Expression, Michel Caravage dans la Copie apres le Naturel, Leonard Davincy dans l'Anatomie, Rubens dans l'Histoire & dans le Lustre, la Hire dans les Proportions, & ainsi du reste.

GERMAIN, de Caën.

Je vous envoie la Veuë des Fontaines de Neptune & de Bacchus, qui sont dans le Jardin d'Aranjuez, au lieu desquelles je vous envoyay dans le XIV. Extraordinaire la Veuë de celle qui est appelée de Don Jean d'Autriche. On luy a donné ce nom, à cause que la Figure qui est en haut, & qui jette de l'eau par ses cheveux, a esté faite d'une Pierre que l'on trouva dans un Vaisseau Turc apres la Bataille de Lépante.



Si un Amant aimé, qui a peu de
Bien, une extrême ambition,
beaucoup de délicatesse, &
un violent amour, doit épou-
ser une Maîtresse peu favori-
sée de la Fortune, & qui a
comme luy de l'ambition &
de la délicatesse.

Tircis, que vous sert-il avec tant de
mérite,

D'avoir le cœur fort haut, & l'esprit
délicat?

Contre vostre vertu la Fortune s'irrite,
Sans elle toutefois on ne fait point d'é-
clat.

Pour moy vostre amour est extrême,
Pour vous mon amour est de mesme;
J'ay du cœur comme vous, & de l'am-
bition,

J'ay l'ame délicate; (passion,
Mais quelqu'effort que fasse en nous la
Il ne faut point que je vous flate.
Je ne puis estre vostre fait.
Le cœur & la délicatesse
Ne servent de rien sans richesse.
Sans elle l'Hymen est sujet
A d'étranges revers, à beaucoup de
tristesse.
Le mérite en ce temps est estimé pour
rien,
Quand on n'a point de bien.
J'en ay peu, vous n'en avez guère,
Et le Sort ne veut pas ce qu'Amour
vouloit faire.

Ce que doit faire cet Amant
que sa Maîtresse refuse d'é-
pouser, par ces raisons de dé-
licatesse & d'ambition.

Que dois-je devenir? Philis s'est
expliquée.
Toute Amante qu'elle est,

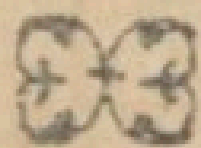
Cette

du Mercure Galant. 217

*Cette Belle aujourd'huy d'ambition
piquée,
Prononce mon Arrest.*



*En l'état où je suis, pourrois-je dire d'elle
Qu'elle a trop de rigueur?
Non, je sçay son amour, je sçay qu'elle
est fidelle,
Et je connois son cœur.*



*Elle a l'esprit bien fait, plein de délicatesse,
Et de discretion;
Elle fait triompher & raison & sagesse
Dessus sa passion.*



*Un Hymen sans secours des biens de la
Fortune,
Ne sçauroit estre heureux;
Et la plus forte ardeur est bientôt im-
portune
Dans un sort rigoureux.*

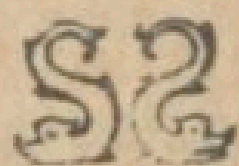
Q. de Juillet 1681.

T



*Mais le moyen d'éteindre une flâme si
belle*

*Dont mon cœur est épris?
Ne dois-je pas plutôt, pour la rendre
immortelle,
Aimer toujours Iris?*



*Fortune, Amour, Raison, accordez-vous
ensemble,
Changez nostre destin;
Faites par vos faveurs qu'un saint nœud
nous assemble
Pour nous unir sans fin.*



*J'espère quelque jour voir finir ma dis-
grace
Par un doux changement;
Et je veux, belle Iris, à jamais, quoy
qu'on fasse,
Vous aimer constamment.*

Si le Mary doit estre plus grand
Maître que la Femme.

Dorinde & son Mary ne sont jamais
d'accord,

La Femme veut estre Maîtresse;

Le Mary dit, qu'elle a grand tort.

Ils se grondent ainsi sans cesse.

La Femme se plaint du Mary,

Quoy qu'il soit d'elle fort chéry,

*Disant qu'il est trop bon, trop doux, &
trop facile,*

Que cela le rend mal-habile

*A pouvoir gouverner son Bien & sa
Maison.*

*Il est vray que Dorinde est bonne mé-
nagere,*

*Qu'elle a l'esprit bienfait, & l'humeur
assez fiere,*

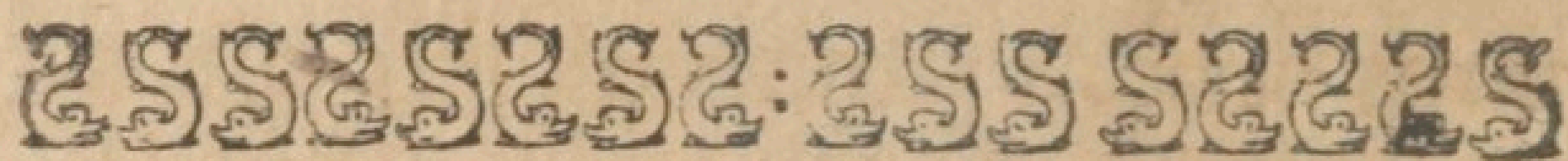
Et qu'elle entend fort bien raison;

Que son Mary ne l'entend guère,

Et qu'il ressent un peu l'Oison.

Ainsi l'on voit bien qui doit estre

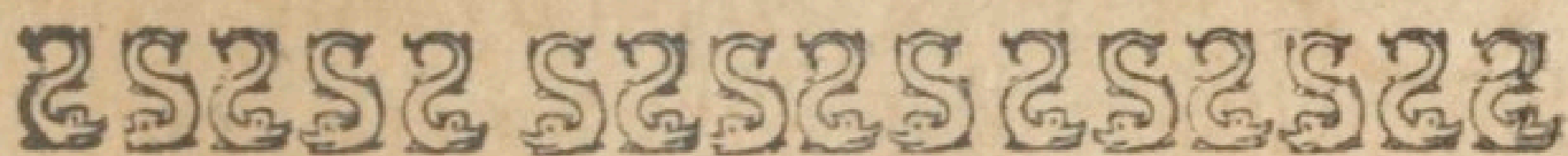
A la Maison le plus grand Maistre.

POUR LA CHARMANTE
CALISTE.

ON fait une peinture si triste & si pitoyable de l'Amour, que la charité voudroit qu'on n'en donnast point, & la prudence que l'on n'en parlât jamais. Cependant, Madame vous vous laissez voir tous les jours, & je connois une Personne qui se fait un plaisir de vous abandonner entierement son cœur. Il est aisé de juger par ce que je dis, que l'Amour est une espece de necessité qu'on est absolument forcé de suivre; & comme il est impossible que

vous cessiez jamais d'estre aimable, il est impossible aussi que la Personne dont je vous ay parlé ne vous aime passionnément toute sa vie.

S. P.

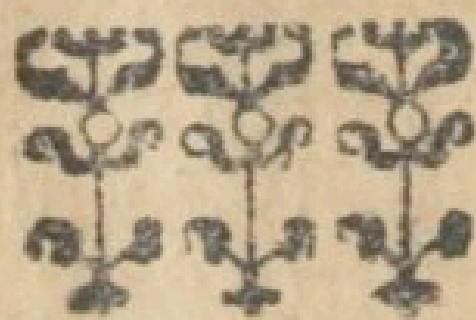


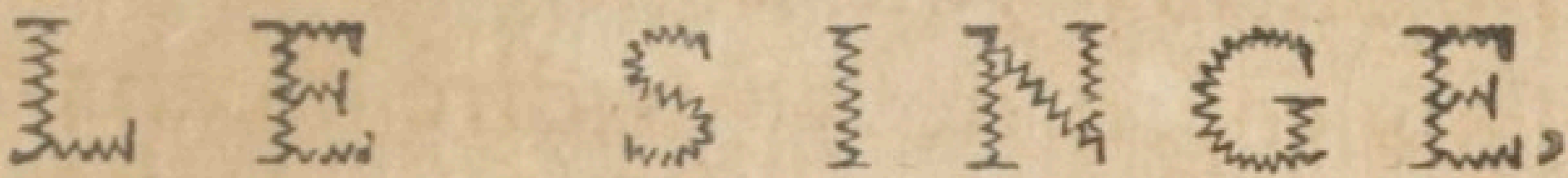
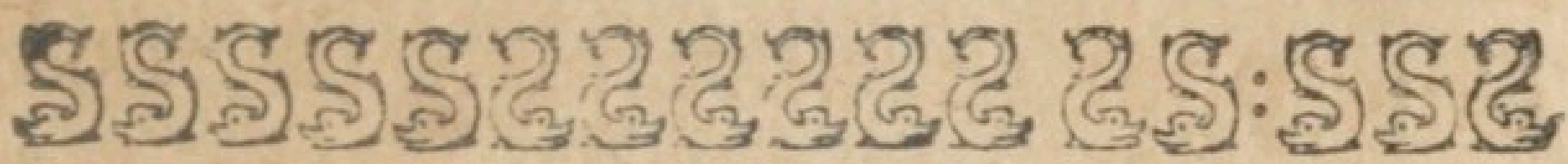
POUR IRIS.

IL y a longtemps que j'ay fait dessein de vous écrire ; mais toutes les fois que je l'ay essayé, il m'est venu des pensées si tristes dans l'esprit , que la crainte de vous déplaire m'a toujours fait interrompre ce dessein ; car on n'écoute pas volontiers les plaintes d'une Personne affligée, & il faut avoir le cœur tendre & sen-

sible pour prendre pitié du mal qu'on luy voit souffrir. Je me sens forcé de vous dire neantmoins que ce n'est que depuis que vous n'estes plus icy que mon humeur est si changée. J'y suis resveur & solitaire, j'y languis ; & je ne puis songer à la cruelle neccessité qui vous en éloigne, que je ne songe que je suis le plus malheureux de tous les Hommes.

S. P.





ET LE RENARD
D'ESOPPE.

UN Singe avec un vieux Renard,
L'un au nez long, l'autre camart,
Avoient ensemble conférence,
Disant chose de conséquence.
Ils parloient des ajustemens
Qui sont dans leurs habillemens.
Le Singe qui se croyoit beste
De bel esprit, & bonne teste,
Demeurant assis sur son cû,
Parce qu'il sçait qu'il est tout nu,
De crainte que par raillerie
Quelqu'un ne s'en moque & s'en rie,
Pensant surprendre le Renard,
Et jouer un tour de son art,
Luy dit; Ma foy, cher Camarade,
Je voy que tu n'as rien de fade

Ny dans l'esprit, ny dans le corps.
La Nature a fait des efforts
Pour te rendre recommandable.
Ton esprit est fin, doux, affable,
Adroit, subtil, fin, & rusé,
Et l'on seroit mal avisé
De penser qu'on t'en fît accroire.
Personne n'aura cette gloire;
Ta prudence & ton jugement
Ont toujours fait l'étonnement
Des plus sçavans & des plus sages.
Mais si tous ces grands avantages,
Et d'autres que je ne dis pas,
De ton esprit font les appas,
Du costé du corps tout de mesme;
Le Ciel par son pouvoir suprême,
T'a fait digne d'estre estimé.
Assurément on est charmé,
Quand on voit ta petite teste,
Ton nez aigu, ta gueulle preste
A croquer Poules & Poulet.
Tes dents sont blanches comme lait.
Ta jambe est assez fine & droite.
Ton épaule paroist étroite.

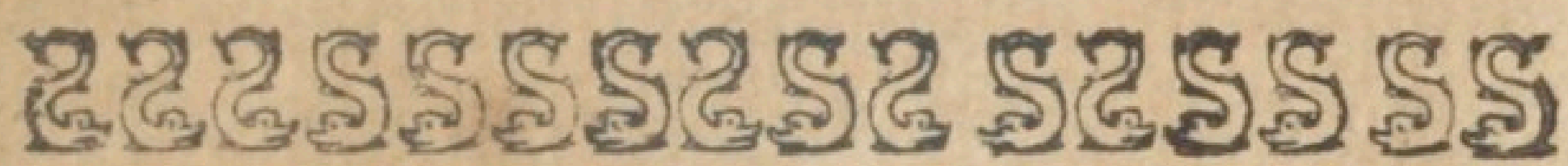
Ton ventre n'est point boursoufflé,
Ny trop petit, ny trop enflé.
Ton poil est fin, & la fourrure
En est bonne dans la froidure.
Mais à parler de bonne foy,
Une chose déplaist en toy,
C'est que ta queue à ton derriere
Traîne souvent dans la poussiere.
Elle est diforme en sa grosseur,
Aussi bien que dans sa longueur;
Et pour peu quel'on soit habile,
On voit qu'elle t'est inutile,
Qu'elle t'est mesme assez souvent
Tres-nuisible quand il fait vent,
Ou quand il a fait de la pluye,
Parce que par tout elle essuye
L'herbe & les feüilles dans les Bois.
Croy-moy donc une bonne fois.
Afin de rendre ta figure
D'une tres-galante structure,
Et te donnant l'air de guayté,
Te faire parfait en beauté,
Tu dois chercher qui te la rogne.
Je feray bien cette besogne.

Je suis un adroit Animal.
Je ne te feray point de mal,
L'affaire sera bientost faite,
Si tu consens que je m'y mette;
Et ce qui ne te sert de rien,
A d'autres servira fort bien.
Entre ceux-là j'ay bonne place,
Car souvent faisant la grimace,
Je suis contraint de me fâcher,
Et comme je puis, de cacher
L'endroit où l'on met la croupiere,
En m'asséant sur mon derriere,
Parce qu'il est tout découvert,
Sans poil, tout rouge, & non pas verd.
Cela me cause tant de honte,
Que ma belle humeur s'en démonte.
Afin de cacher ce defect,
Ta queue est tout droit ce qu'il faut.
Je ne donneray plus à rire.
J'en seray mieux, & toy point pire.
Sans sujet d'en estre affligé,
Tu m'auras beaucoup obligé.
*A ce discours plein d'éloquence,
De beaux mots, & de complaisance,*

*Neantmoins un peu captieux,
D'un vieux Singe malicieux,
Le Renard fist cette réponse.
Cher Amy Singe, ta semonce
N'est faite que par intérêt.
Chacun se tienne comme il est,
Et que doucement il endure
Tous les defauts de sa nature.
Ton cû tout nud fera pour toy,
Et ma longue queue est pour moy.
Combien aurois-je de tristesse,
De la voir sur ta laide fesse!
J'aime bien mieux dedans ces Bois,
Quand je m'y promene par fois,
Après qu'il a fait de la pluye,
Que l'herbe & feüilles elle essuye,
Et que traînant sur mes talons,
Elle enfonce dans les sablons,
Dans la poussiere & dans la bouë,
Ou mesme que le vent s'en jouë.
Faut estre fin pour m'attraper.
Tu pensois, je croy, me tromper,
Mais tu t'es bien trompé toy mesme
Avec ton beau visage blesme.*

Tu te lèves un peu trop tard,
Pour en faire accroire au Renard.
Je me ris de ta rhétorique;
En vain tu la mets en pratique,
Pour me vouloir persuader
Que ma queue est à marchander,
Couper, prester, donner, ou vendre.
Si tu l'ignores, faut l'apprendre,
Que la Nature ne fait rien
D'inutile, & qui ne soit bien,
Et que tout ce qu'elle nous donne
Doit estre estimé chose bonne.
Va-t-en donc, s'il te plaist, ailleurs
Employer tes discours railleurs,
Et tout farcis de flatterie;
Et souviens-toy bien, je te prie,
Qu'on ne doit point croire un Fla-
Ny demeurer son Serviteur. (teur,
*Ainsi par un trait de morale,
Dont le fin Renard nous régate,
Finit ce plaisant entretien
De deux Brutes qui parloient bien.*

ALLARD, du Vêxin.



*Si la Santé peut estre alterée par
les Passions.*

POur traiter cette Question dans toute son étendue, il faudroit faire l'Anatomie entière du Corps humain ; car la santé dépend absolument de la structure de tous ses ressorts , & du tempérament des liqueurs qui les arrosent. Mais parce qu'il ne s'agit icy que de faire un discours succint sur la matière dont la santé peut estre alterée par les passions , je tâcheray de démeffler seulement quelques fonctions du corps humain, & entr'autres celles qui sont

les plus sujettes aux passions. Quand je me feray acquité de cela , j'espere faire voir assez clairement les desordres que les passions causent quelque fois à la santé.

Puis qu'il s'agist d'expliquer quelques actions du corps humain , & de donner une idée de la santé , je ne sçaurois peut-estre mieux faire , que de suivre pied-à-pied les altérations que le chyle souffre , quand il a une fois passé dans les tuyaux lactées , & qu'il s'est enfin dégorgé dans le sang : Car il est alors emporté par cette liqueur, où il roule quelque temps sans paroistre alteré, comme on l'observe dans ceux à qui l'on ouvre la veine quatre ou cinq heures

après qu'ils ont bien mange ; car l'on voit autant de lait , que de sang dans les palettes. Mais , lors que le chyle a circulé durant quelques heures , il luy arrive toujours du changement ; parce que les principes actifs du sang le frappent de tous costez , & qu'ils en des-unissent peu-à-peu les élemens.

Le premier & le plus simple changement qu'éprouve le chyle , semble se faire par l'évaporation de son humidité ; car je m'imagine que ce qu'il y a de plus subtil dans le sang commence d'abord par les attaques à froisser les petites parties du chyle , & à les ouvrir de forte, qu'elles donnent issue aux matières aqueuses , qu'elles te-

noient resserées. Ainsi le chyle devient moins fluide qu'il n'étoit , & s'épaissit peu-à-peu. Mais , parce que ce chyle ainsi préparé est porté par les arteres dans toutes les parties du corps, il n'est pas difficile de croire que tout ce qui a besoin de nourriture n'en retienne quelque chose. Cependant, si l'on ne considéroit que ce sac appliqué sur une partie, l'on ne sçauroit raisonnablement assurer , qu'elle en est nourrie , parce que l'expérience nous l'enseigne autrement. Car , si l'on coupe un nerf , qui jette ses branches dans quelque muscle , ou dans quelque autre partie du corps , alors cette partie se seche , & ne se nourrit aucunement. C'est pour-

quoy il faut croire que la matiere , dont les parties se nourrissent, vient de la part des nerfs, aussi bien que de la part des artères. Et bien que nous n'ayons encore rien touché de la matiere qui se glisse dans les canaux nerveux, il est pourtant à croire que quand elle se mesle avec le chyle préparé, elle le r'anime, & y cause une douce fermentation , qui acheve de dissiper l'humeur aqueuse, qui y restoit; c'est pourquoy il se fait alors sur la partie, qui doit estre nourrie, une gelée à peu près semblable à celle qu'on remarque dans le sac des viandes, quand on en fait évaporer doucement l'humidité.

Le chyle ainsi élaboré par le
Q. de Juillet 1681. V

sang, sert sans doute à reparer les pertes de cette liqueur, aussi bien que celles des parties solides; car sans cela le sang seroit bien-tost épuisé, puis que les visceres en tirēt tous les jours de nouveaux fucs. C'est pourquoy la portion du sac nourricier, qui reste dans le sang, après que l'autre a esté employée pour la nourriture des parties solides, acquiert encore plus de perfection qu'elle n'avoit auparavant; car le cœur & les artères ne cessent point de l'agiter & de la battre, ny les esprits du sang de la pénétrer. D'où vient principalement que le sang tire une teinture de ce sac nourricier à peu près comme l'esprit de therebentine,

qu'on verse sur les Fleurs de soufre, tire ce que le soufre a de plus pur, & se revêt d'une couleur rouge, qu'il n'avoit point auparavant.

A mesure que le sang développe le sac nourricier, & qu'il en fait sa propre substance, il fournit aux viscères les humeurs qu'ils ont la propriété de filtrer; mais entr'autres il laisse échapper par de petits canaux adipeux une matière huileuse, qui par les différens détours qu'elle fait, se volatilize de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle ait atteint la masse du sang, où elle se mêle de nouveau.

Si je voulois donner une idée de cette essence huileuse, je ne la sçaurois mieux comparer qu'à

la liqueur sulfurée, qui furnage, quand on a distillé par trois ou quatre fois une livre d'esprit de vin avec une demy-livre du plus fort esprit de vitriol; car alors on remarque deux liqueurs qui se distinguent, & dont l'une, qui tient le dessus, semble n'estre que l'esprit acide du vitriol, qui s'est lié avec la matiere spiritueuse de l'esprit de vin; au lieu que l'autre, qui furnage, est une liqueur huileuse tres-limpide, qui n'est sans doute que le soulfre, ou l'huile pure de l'esprit de vin.

Quand une fois cette matiere purement sulfurée, s'est jettée des vaisseaux adipeux dans la masse du sang, elle suit le cours de cette liqueur, & va tomber

avec elle dans la cavité droite du cœur ; & comme elle en est exprimée incontinent dans l'artere du poulmon , elle n'est pas longtemps sans s'impregner de l'esprit lumineux , qui est répandu dans l'air ; car cet esprit se communique à elle dans les intestins qu'il y a entre les extrémités de l'artere , & les origines de la veine du poulmon. Mais parce que cette matiere huileuse est capable d'imbiber comme font les phosphores , un grand nombre d'esprits lumineux , elle ne scauroit non plus éviter son embrasement dans les poulmons quand elle en est toute impregnée , que le feroit de la matiere conbustible qui recevrait les rayons de lumières ,

qu'on ramasse avec un Miroir ardent.

S'il falloit produire l'exemple d'une matière qui s'allume au moment qu'on l'expose à l'air, je n'en sçaurois donner d'autre que celui du phosphore liquide dont parle le Journal des Sçavans. Car l'auteur de ce Journal rapporte que si l'on prend de cette liqueur qu'on tire dans une phiole bien bouchée, & qu'on en étende doucement une goutte avec le doigt dans la paume de la main ou ailleurs, il s'élève d'abord une flâme comme est celle de l'esprit de vin, qui dure jusqu'à ce que toute la matière soit consumée. Mais cette flâme ne se fait, que parce que la liqueur a la pro-

priété d'imbiber la lumière si-
tost qu'elle est exposée à l'air ;
c'est pourquoy elle ne s'allume
point dans une phiole bien bou-
chée ; car les corps lumineux
qu'elle tient absorbez , ne sont
pas alors assez agitez , ny peut-
estre en assez grand nombre.
Cependant , si l'on leur fait
acquérir l'agitation qu'il faut en
secoüant la phiole , la liqueur
paroist au moment tout en feu,
quoy que l'air extérieur ne l'é-
teigne aucunement ; d'où je
conclus que la matiere huileuse
qui commence à s'allumer dans
les poulmons , & que je com-
pare avec ce phosphore , peut
conserver sa flâme dans toutes
les parties où elle passe , par le
seul mouvement qu'elle a.

On m'objectera peut estre que s'il y avoit une matière huileuse , qui s'allumast dans les poulmons , elle les brûleroit infailliblement de mesme que toutes les parties par où elle se répandroit. Je répons à cela que toutes sortes de flâmes ne consomment pas également les corps sur lesquels elles agissent ; car la flâme qui se fait avec le charbon dont les Forgerons se servent , est bien plus puissante & plus capable de détruire les corps , que n'est la flâme de l'esprit de vin. Deplus celle qui s'élève du phosphore liquide dont je viens de parler , est si douce & si benigne , qu'elle ne dissout pas mesme les corps les plus combustibles. Car lors
qu'on

qu'on mouille de cette liqueur les cheveux, ou quelque autre matiere inflammable, on les voit au moment tout en feu, sans que ces choses en reçoivent le moindre dommage. De là vient qu'on ne doit pas s'étonner si la matiere huileuse qui absorbe la lumiere, & qui s'allume dans les poulmons, ne brûle pas les parties par où elle passe, mais qu'au contraire elle les anime & les vivifie; puis que les animaux semblent n'avoir de vie qu'autant qu'ils ont de cette flâme.

Mais dira quelqu'un, quelle preuve avez-vous pour avancer que la vie des animaux n'est qu'une flâme? Je vais dire ce qui m'en convainc. Je remarque

Q. de Juillet 1681. X

premierement que les choses qui sont necessaires à la vie pour la faire subsister , sont les mêmes dont la flâme a besoin pour s'entretenir ; c'est pourquoy l'une & l'autre s'éteignent dans un Globe de verre, si-tost qu'on en a pompé l'air ; d'où il paroist que l'air est également necessaire pour leur entretien. D'ailleurs elles dépendent encore d'une autre espece de nourriture, car si dans les animaux l'on supprime le cours du chyle , & qu'on en empesche l'entrée dans le sang, ils périssent incontinent de même que la flâme d'une Bougie ou d'une Lampe , dont la cire ou l'huile ne scauroit monter librement dans le lumignon. C'est pourquoy la vie

& la flâme s'entretenant par les mêmes choses , & ne pouvant subsister fans qu'il leur arrive à tous momens de l'air & de la matiere huileuse , il est à croire qu'elles sont d'une seule & même nature , & que la vie des animaux par consequent n'est qu'une flâme.

Dans la persuasion où l'on doit estre , que la vie n'est point distinguée de la flâme , il est aisé de voir que le sang est une liqueur vivante ; puis que la flâme ou la vie se renouvelle dans les poulmons , & qu'elle se répand de là par tout le corps en suivãt les Loix du mouvement du sang. Mais outre que cette flâme qui penetre le sang jusqu'aux moindres de ses parties , se fait sentir

& se communique à toutes les humeurs que les visceres criblent, elle se filtre particulièrement dans les petites glandes qui composent la substance grise du cerveau; c'est pourquoy elle s'échape ensuite par des tuyaux tres délicats, qui prennent leurs racines dans ces glandes; & comme ces tuyaux font plusieurs détours & divers enlacements dans la substance calleuse du cerveau avant que de sortir du crane, cette flâme vivante fait nécessairement la même route & se rompt différemment. Mais si-tost que ces canaux sont hors du crane, ils vont par tout en lignes assez droites sans observer les différens plis, qu'on peut voir d'une seule veuë dans

le cerveau & dans le cervelet quand on les coupe de travers ; car on y remarque alors des ramifications qui ne ressemblent pas mal aux branches des Arbres.

Plus je fais de réflexions sur les expériences qu'on fait tous les jours quand on lie un nerf, ou qu'il arrive une luxation aux vertebres , & plus je suis convaincu que la matière qui arrose les nerfs a la propriété de sentir. Car si l'on examine le nerf au dessous de la ligature, l'on remarque qu'il est flétry & insensible, au lieu qu'au dessus il paroist estre tant soit peu tumefié , & avoir un sentiment extraordinairement exquis ; d'où je conclus que la matière qui

est dans les nerfs est un principe qui sent ; puis qu'au moment qu'elle cesse de couler dans uu lieu où elle couloit auparavant, le sentiment s'en évanoüit, & qu'au contraire il se fortifie & devient plus vif à mesure qu'elle s'y amasse plus qu'à l'ordinaire.

Il n'est pas difficile de déterminer la matière qui sent dans les nerfs ; parce qu'elle ne peut prendre sa source d'ailleurs que des glandules du cerveau ; & puis que ces petites glandes par une structure toute particulière separent entr'autres choses le feu qui vivifie le sang, il est à croire que ce qui sent dans les nerfs n'est proprement que ce même feu ou cette même flâ-

me , qui après avoir passé par les glandes du cerveau , se trouve dégagée de tout ce qui pouvoit obscurcir sa lumière.

Le sentiment donc qu'a la flamme qui reluit dans les nerfs, n'est apparemment qu'une production de sa texture particulière ; car les corps naturels n'agissent jamais que conformément à la tiffure ou à la structure de leurs parties. C'est pourquoy l'or ne devient fulminant que quand les esprits de l'eau régale l'ont pénétré , & qu'ensuite le Sel fixe de tartre l'a précipité ; car alors il se fait de l'union & de la structure de ces trois matières un composé, qui tonne avec beaucoup plus de bruit & de violence que la pou-

dre à canon ; puis que quand on en met seulement quelques grains dans une cüilliere qu'on fait chauffer lentement sur le feu, cela fait un bruit éfroyable. Pour démontrer que ce bruit ou cette espeece de Tonnerre n'est qu'un effet, ou qu'une suite necessaire de la structure de cette chaux d'or, c'est que si tost qu'on détruit sa structure, elle perd la propriété qu'elle avoit de fulminer, comme l'on s'en assure quand on l'humecte d'un peu d'esprit de Vitriol ou d'esprit de Soulfre; car ces esprits chāgeant l'arrangement de ses parties, luy ostent la vertu de fulminer. Il seroit peut estre assez aisé de montrer par plusieurs autres expériences,

qu'on ne connoist point d'effets dans la Nature qui ne soient produits conformément à l'arrangement des parties de la matière ; de même qu'il ne se voit point de mots qui ne s'expriment suivant l'arrangement des lettres de l'Alphabet.

Mais si l'on croyoit tirer plus d'éclaircissement d'un exemple que l'Art fourniroit , je rapporterois celui d'une Horloge dont toutes les pieces n'agissent, & ne font leurs effets que suivant l'arrangement qu'elles ont ; car si le ressort, le balancier, les rouës & les poids n'estoient placez où ils doivent estre, jamais ces pieces ne marqueroient justement, comme elles font, les minutes, les heures, & mille

autres choses qui ne sont point de ce sujet. C'est pourquoy il n'y a rien à hazarder quand on avancera que tous les effets, tant naturels qu'artificiels, ne sont que des suites nécessaires de l'arrangement des parties de la matiere; De là vient que le sentiment qui se fait dans les nerfs ne doit se regarder que comme l'effet, ou le résultat de la tiffure de la flâme qui les anime, je veux dire que le sentiment & la tiffure particulière qu'a cette flâme dans les nerfs, ne sont qu'une même chose.

Puis que le sentiment n'est que la tiffure particulière de la flâme qui vole par tout dans les nerfs, il y a grande apparence que la flâme vivante qui illu-

mine le cerveau , & qui n'a pas encore passé dans les nerfs , fait par les nuances ou par les changemens qui luy arrivent , toutes les connoissances que l'on a. C'est pourquoy apparemment , tantost elle est imagination, tantost elle est memoire suivant les modifications ou les nouvelles tiffures qu'elle prend. Ainsi il ne feroit peut-estre pas bien mal-aisé d'expliquer les opérations de l'ame , puis que cette hypothese est simple , & telle qu'on en peut tirer l'explication d'un grand nombre de phénomènes. Ajoûtez à cela qu'elle paroist estre veritable , puis qu'elle s'appuye sur cette Loy inviolable de la Nature , qui est que les effets se font toujours

conformément à la structure des parties de la matière.

Si l'on est une fois pleinement persuadé de cette dernière vérité, & qu'on ait soin d'en faire l'application aux opérations de l'ame, il sera aisé de comprendre comment les passions s'excitent, puis qu'elles ne sont que les impressions que les corps de dehors font sur l'ame, & que ces impressions ne ressemblent pas mal à ces ondoyemens qu'un petit vent fait faire sur l'eau quand il souffle, ou à ces changemens qui arrivent à la flamme de nos feux ordinaires lors qu'on y ajoute du Salpestre, ou quelque autre matière.

Dans la créance où l'on doit estre, que les passions ne sont

que les impressions que les corps extérieurs font sur l'ame, l'on ne doutera point que les passions ne puissent alterer la santé, si-tost qu'elles se font sentir dans l'ame; car comme elles ne sont que des changemens qui arrivent à l'ame, & que l'ame est le principe qui regle dans nous toutes les fonctions du corps, il est clair que les passions sont capables d'alterer la santé. Il ne faut pourtant pas s'imaginer que toutes sortes de passions rendent la santé moins bonne; puis qu'il y en a qui l'augmentent, comme il y en a qui la détruisent. C'est dequoy l'on est convaincu toutes les fois qu'on fait réflexion sur le plaisir qu'on prend à la Comédie, & sur le chagrin

qu'on a dans une compagnie qui déplaist ; car quand on revient de la Comédie, on est gay & plein d'agreables idées, au lieu qu'on est ordinairement triste & mal disposé lors qu'on se separe d'une compagnie, où l'on n'a rien trouvé qui la fist souhaiter.

Mais parce que les choses générales ne touchent pas comme les particulières, il faut que j'examine une passion en particulier, & que je fasse voir ce qu'elle opère pour la santé ; & comme il n'y en a point qui soit plus ordinaire & qui ait plus d'étendue que l'amour, je m'appliqueray pour l'heure à pénétrer quelle est cette passion, & je démesleray autant que je

pourray les sentimens interieurs
dont on est si vivement touché.

Quoy qu'il ne soit pas aisé
d'expliquer comment une belle
Personne inspire de l'amour ;
cependant si on sçait une fois
qu'il se fait de tous les corps des
effumations dont ils sont envi-
ronnez , l'on en devinera plus
aisément le secret ; car l'on s'i-
maginera que les écoulemens
qui sortent des corps , sont por-
tez de toutes parts par les rayōs
de lumière , comme on le peut
voir dans les corps odorans
quand on les expose au Soleil ,
puis qu'alors ils répandent un
parfum qui se fait sentir par tout
aux environs ; & je ne pense pas
qu'on puisse raisonnablement en
attribuer la cause qu'aux rayons

du Soleil , qui disperfent çà & là ce parfum , c'eft à dire les parcelles invifibles des corps odorans.

Ainsi fe faifant à tous momens des émiſſions de noſtre propre ſubſtance , comme il n'en faut point douter , il eſt à croire que les rayons du Soleil qui reflechiſſent d'un bel objet , ſe chargent des écoulemens qui s'en échapent. C'eſt pourquoy ces écoulemens pénètrent avec la lumière juſqu'au fond des yeux ; & parce qu'ils ſe mêlent enfuite avec la lumière qui luit dans la rétine , ils ne manquent pas de la faire briller plus qu'elle ne brilloit ; de même que le nitre ranime & rend plus éclatante la flâme de nos feux ordinaires.

Si-tost que cette lumière est devenuë plus rayonnante , elle passe comme un éclair de la rétine dans le cerveau , où elle fait une infinité de réflexions , qui sont touûjours meslées de l'idée du charmant objet qui les cause. Mais cette idée qui occupe si fort les Amans , n'est que l'Image de la beauté qu'ils adorent , & cette Image est si bien peinte comme en mignature sur leur ame , qu'elle ressemble à l'objet ny plus ny moins que les traits qu'un Peintre tres-excellent en auroit faits sur une toile. C'est dequoy l'on ne peut pas douter , puis que l'expérience fait voir que tous les objets qui se présentent à la veuë, impriment en petit leurs Images

Q. de Juillet 1681.

Y

sur le rétine. Ainsi ces Images s'étendent par les ondulations de l'ame jusqu'au cerveau le long des filamens du nerf optique.

Quant aux réflexions qui suivent toujours cette image ou cette idée, qui est si bien empreinte dans l'esprit des Amans, elles ne semblent estre autre chose que les modifications & les réfractions que la lumière spirituelle souffre à mesure qu'elle se meut dans les plis du cerveau. L'on peut encore dire que les actes les plus purs & les plus clairs que leur ame fasse, viennent des lueurs qui s'y excitent & qui y naissent à peu pres comme ces feux que nous voyons naistre quelquefois dans l'air tout-à-coup.

Il est aisé à cette heure de reconnoître deux choses que l'Amour inspire de nouveau dans l'ame de ceux qui aiment; car l'on y peut remarquer d'abord l'image ou l'idée de la Personne qui les charme, & on y voit ensuite les réflexions ou les formes différentes qui suivent toujours cette idée. Ainsi quand on sent de l'alteration en sa fanté à l'occasion de l'amour, cela vient sans doute de ces deux premières causes qui changent l'ame; de sorte que les fonctions de certains visceres ne s'en font pas si bien.

Lors que l'amour est modéré, & que l'idée qui le cause n'est pas si bien gravée dans l'ame, qu'elle ne s'efface à mesure que

l'ame se modifie, ou qu'elle roule différentes pensées, alors cette passion rend l'esprit plus vif & plus éclairé, parce qu'elle le tient souvent en action ; d'où vient que ce qu'il y a d'impur dans l'ame, & qui obscurceroit la clarté de ses connoissances, est alors chassé du centre à la circonférence, de mesme que les impuretez du Vin sont précipitées & poussées autour des Tonneaux lors qu'il boult.

Si l'amour qu'on prend avec modération rend l'esprit plus vif & plus lumineux, il sert aussi à la santé par la mesme raison, puis que l'ame qui est alors plus épurée qu'auparavant, est aussi plus propre à agir & à bien faire la plûpart des fonctions du corps ;

d'où vient qu'elle vole comme un éclair, & qu'elle est si agile à se porter dans tous les nerfs sans que rien l'en empesche. C'est pourquoy le cœur & les arteres battent alors avec vigueur, & la digestion des alimens s'en fait beaucoup mieux & beaucoup plus viste.

Mais quand on a de l'amour sans mesure, & que l'idée de ce qu'on aime est si fort empreinte sur l'ame, qu'elle ne scauroit s'effacer de quelque maniere que l'ame se tourne, alors cette passion rend les Amans resveurs, & donne des atteintes à la santé. Les Amans deviennent resveurs, parce que leur ame est remplie d'une idée, qui y est gravée si profondément, qu'ils ne scau-

roient avoir de pensées qu'elles ne soient scellées de ce même caractère si-tost qu'elles naissent; de là viennent leurs distractions & leur constance.

Pour ce qui est de la santé que cette passion altère quand elle est excessive, il faut expliquer comment cela se fait, ou du moins pénétrer quelques-uns de ces sentimens intérieurs qu'éprouvent les Amans trop passionnez. C'est ce que je tâcheray de faire dans la suite.

Si l'on fait réflexion sur ce que l'ame des Amans n'a presque point d'autre attention que celle de contempler l'objet qu'elle aime, l'on s'imaginera que cette occupation qui la tient ramassée dans le cerveau, fait qu'elle ne

coule pas dans les nerfs à plein canal comme à son ordinaire ; c'est pourquoy les parties où aboutissent les nerfs, & qui ont sans cesse besoin de leurs influences, ne font leur devoir que foiblement & avec peu de vigueur.

Il est aisé apres cela de voir comment les Amans se sentent le cœur saisi & comme brisé ; car les esprits qui sont occupez dans le cerveau à fervir l'objet qui se tient toujours éclairé devant eux, oublient leurs tâches, & ne se glissent plus en abondance dans les nerfs de la huitième paire, & dans le nerf intercostal ; c'est pourquoy le cœur, où plusieurs branches de ces mesmes nerfs aboutissent, ralentit ses

battemens ; d'où vient que le sang qui ne cesse point d'aborder au cœur par la veine-cave, & par la veine du poulmon, regorge dans ces vaisseaux, & assiége le cœur de sorte, qu'il y cause une oppression qui est toujours suivie d'un sentiment de tristesse.

L'oppression ou le resserrement que les plus passionnez sentent autour du cœur, est ordinairement accompagné de plusieurs soupirs, qu'ils semblent ne pousser que pour fléchir le cœur de leurs Maistresses. Or ces soupirs viennent apparemment de ce que les esprits ne se portent qu'à troupes & par interruption, du cerveau dans le nerf qui s'infere au diaphragme; c'est pourquoy le diaphragme
est

du Mercure Galant. 265

est alors contraint de s'abaisser par des reprises courtes & entrecoupées. Ainsi parce qu'il étend de plus en plus & inégalement la poitrine durant ses legeres contractions, l'air par sa propre pesanteur s'y précipite, & y entre comme par bonds inégaux à proportion qu'elle s'élargit; ainsi il y forme ces sons lugubres ou ces soupirs, qui sont toujours la marque certaine d'une forte passion.

Dans cet état où sont les Amans, s'il arrive que par une application toute extraordinaire leur ame intercepte ses influences de sorte, qu'elle cesse de couler dans les nerfs qui vont au cœur & au diaphragme, alors ces parties cessent de faire leurs

Q. de Juillet 1681. **Z**

fonctions, & ne se mouvent presque plus. C'est pourquoy les Amans tombent quelquefois tout d'un coup comme morts aux pieds de leurs Maistresses, & leur état alors ne me semble point diférer de ce qu'on appelle communément pâmoison, où tombent quelquefois ceux qui sont les plus emportez en amour.

Tandis que ces tragédies se jouient dans la poitrine des Amans, il ne se passe rien que de triste sur leur visage; car il est toujours blême & défait, parce que leur cœur n'a pas la force d'y pousser le sang. C'est pourquoy toutes les veinules qui font plusieurs lacis dans le visage, ne sont alors presque plus arrosées de cette liqueur vermeille; d'où

vient qu'elles paroissent sans couleur aussi bien que le visage, qui emprunte toujours la sienne du sang qui coule dans ces veines.

Il y a tant de correspondance entre le visage & les yeux, que le visage ne peut estre changé, sans que les yeux ne le soient aussi. C'est pourquoy quand les Amans ont le visage défait, comme nous le venons de dire, l'on voit dans leurs yeux une triste & tendre langueur. Mais puis que cette langueur se fait comme toutes les autres passions du corps, conformément à sa structure mécanique, il est à croire qu'elle vient de ce que l'ame des Amans n'anime pas assez les nerfs pathétiques, aussi bien que

quelques branches qui naissent de la cinquième paire de nerfs, & qui vont aboutir aux paupieres. Ainsi les paupieres n'ont plus la force de se relever; c'est pourquoy elles se tiennent abaissées, & couvrent à demy les globes des yeux, tandis que ces globes sont tournez de maniere par les nerfs pathetiques, qu'ils ne font voir en eux que cet air triste & cette mourante langueur qui a tant de charmes.

Quand les Amans en sont venus jusques là, ils se sentent quelquefois si tristes & si abatus, qu'ils versent souvent des larmes malgré qu'ils en ayent. Ce qui se fait sans-doute, parce que les nerfs qui accompagnent les vaisseaux du sang pat tout où ils se

distribuënt dans les glandes des yeux, ne portent pas assez d'esprits pour faire faire à ces vaisseaux leurs contractions ordinaires ; c'est pourquoy le sang qui y aborde à tous momens n'en n'estant presque plus exprimé, il remplit & etend les vaisseaux plus que de coûtume. Ainsi selon les Loix du mouvement du sang, il doit s'échaper au travers de leurs tuniques beaucoup de serosité que de petits tuyaux pratiquez dans ces glandes reçoivent & portent dans plusieurs conduits lachrymaux, qui se terminent non-seulement aux bords des paupieres, mais aussi dans leurs surfaces intérieures.

Ce qui se passe dans le cerveau des plus passionnez n'est pas

moins triste, ny moins surprenant que ce qui leur arrive dans la poitrine, dans le visage & dans les yeux; car les veilles les occupent quelquefois si fort, qu'ils passent les jours & les nuits sans dormir. La cause de cela vient en partie de ce qu'ils mangent tres peu, car ils n'ont presque point d'appetit; c'est pourquoy le peu de suc nourricier qui se porte dans leur cerveau, n'est pas capable d'y envelopper leur ame, & de la disposer au sommeil. D'ailleurs leurs insomnies viennent encor de ce que le sceau ou l'idée de l'objet qu'ils aiment est tellement appliqué sur leur ame, qu'il ne cesse point de luy faire faire mille & mille réflexions; ainsi l'ame ne scauroit s'empescher

d'agir à cause de cette idée, qui est sans cesse à la harceler; aussi ce qu'il y a de suc nourricier qui se présente pour s'y glisser, est aussitost poussé aux environs par l'action de l'ame, de mesme que les impuretez du Vin sont chassées du centre à la circonférence par sa fermentation. De là vient que l'ame qui n'est plus arrosée ny pénétrée de ce suc qui avoit accoustumé de la faire dormir par intervalles, se tient ordinairement éveillée, & ne jouit plus du sommeil profond où elle s'enfvelissoit de temps en temps.

S'il arrive que durant ces insomnies un Amant ne puisse avoir l'idée de sa Maistresse, sans que celle d'un Rival qui l'empêche d'en estre aimé se présente

en mesme temps, alors cette passion, qu'on appelle jalousie, s'éleve dans son ame, & y cause de grands desordres, parce que ces deux idées la piquent à tous momens, & y excitent comme des vagues qui s'entrechoquent avec violence. Ainsi un Amant jaloux sent ordinairement comme une douleur, qui est meslée d'inquiétude & de haine; & parce qu'à la rencontre de ces vagues qui travaillent ainsi son ame, ces deux idées se meslent & se confondent, de là vient qu'il ne scauroit penser à sa Maistresse sans que l'idée de son Rival ne vienne à la traverse; c'est pourquoy il a touûjours dans son ame des sentimens qui l'agitent beaucoup, & qui ne le laissent point en repos.

Mais quand l'idée d'un Rival paroist dans l'ame d'un Amant passionné avec des qualitez capables de luy ravir le cœur de sa Maistresse, & de le détruire entièrement auprès d'elle, il s'éleve alors des mouvemens si étranges dans son ame, qu'il ne se connoist presque plus ; c'est pourquoy il se jette dans le desespoir, qui le porte quelquefois jusqu'à se plonger le Poignard dans le sein. Pour expliquer cette passion si violente, il faut sçavoir que comme chaque chose fait effort autant qu'elle le peut pour continuer dans sa façon d'estre, l'ame d'un Amant passionné ne manque pas de suivre cette mesme regle. Ainsi puis que son ame employe tous ses efforts afin de

ne pas laisser échaper le doux panchant qu'elle a pour sa Maîtresse, & que cependant malgré tous ses efforts ce doux panchant ne peut persister avec la mesme douceur & le mesme plaisir, il est nécessaire que son ame succombe en ces momens, & qu'elle ressente des allarmes & des inquietudes cruelles ; c'est pourquoy il n'y a rien pour lors qu'elle ne tente pour mettre fin à ses peines. Un exemple peut éclaircir ce que j'avance. Si l'on suppose que la flâme d'une Lampe ait du sentiment comme la nostre ame, l'on s'imaginera aisément que si-tost que l'huile ou la nourriture commencera à en estre supprimée, elle aura des frayeurs & des sentimens in-

quiets, qui seront d'autant plus vifs que la flâme approchera plus pres de sa mort. Or c'est dans des frayeurs & dans des inquiétudes semblables de l'ame que consiste le desespoir; & ce malheureux état vient necessairement de ce que l'ame qui fait toujours effort pour conserver les douceurs que l'idée de sa Maistresse luy inspire, & qui luy servent de nourriture, ne peut du tout les conserver, parce que son Rival les luy enleve malgré toute sa résistance.

Puis que le desespoir est le dernier état où l'Amour porte les Amans, il est temps que je finisse ce que j'avois à dire sur cette passion, aussibien que sur la Question, *Si la santé peut estre al-*

terée par les passions. Mais il ne sera peut-être pas mal-à-propos d'avertir auparavant, qu'on ne confonde pas l'ame que je décris dans ce Discours avec celle que Dieu crée dans le temps de la formation de l'Homme; car elles sont tout-à-fait différentes, puis que la Religion & les Ecrits sacrez nous enseignent que celle qui vient de Dieu est immatérielle, & d'une substance purement spirituelle; au lieu que l'ame sensitive qui naist avec nous, & de laquelle je parle seulement dans mon Discours, est purement matérielle.

GAUTHIER, de Niort.

Voicy des Madrigaux sur les deux Enigmes proposées dans le Mercure du Mois de Juillet.

I.

CEs deux incomparables Sœurs
Dont nous entretient le Mercure,
Qui font le coloris, & l'aimable parure
Des Beutez d'icy-bas, sont de char-
mantes Fleurs.

Vous entendez assez, puis que dire je
l'ose,

Que c'est & le Lys & la Rose.
Deux Royaumes voisins s'en trouvent
embellis;

La Rose est pour l'Anglois; pour le
François, le Lys.

L. BOUCHET, ancien Curé
de Nogent le Roy.

II.

QU'un Eventail avec raison,
Soit aux Châps, soit à la Maison;
Se trouve toujours à la mode,
Et que par son secours commode
J'évite bien la pâmoison!



Parasol, eau, bois, & gazon,
Tout cela, sans comparaison,

*Est une moins bonne méthode
Qu'un Eventail.*



*Mercuré n'est pas un Oyson,
Car dans l'ardeur de la Saison,
Qui montée à son période,
Horriblement nous incommode,
Offre-t-il d'autre guérison
Qu'un Eventail?*

JANNETON DE LEPINE, de la Rue
neuve des Petits-Champs.

III.

Mercuré est tout plein d'agrément,

*Toujours fleury, toujours charmant:
En Prose, en Vers, en toute chose,
Il sçait enchanter les Esprits,
Et dans tous ses galans Ecrits
On ne voit que Lys & que Rose.*

JOURDAIN, d'Amiens.

IV.

Peut-on voir dans le monde un plus
parfait visage
Que celui de la jeune Iris?

du Mercure Galant. 279

On y voit de Vénus la ressemblante
Image,
C'est le charmant séjour & des Jeux &
des Ris,
Mille naissantes Fleurs y sont toujours
écloses,
Et l'aimable rougeur des Roses
releve l'éclat & la blancheur des Lys.
L'Inconstant Misantrope.

V.

Voyez, Philis, comme j'explique
Les deux Enigmes à la fois;
J'en devine le sens si-tost que je vous
vois
Avec tous vos attraits & vostre air
magnifique.
N'y voit-on pas les Fleurs des Armes
de deux Roys,
De CHARLES qui tient l'Angleterre,
Et de LOÜIS qui peut régir toute la
Terre?
Ce teint si vif, si beau, si frais, si délicat,
De la Rose porte l'éclat,
Et le Lys y brille de mesme;

280 Extraordinaire

Mais j'admire de plus un précieux
travail,

Quand avec une grace extrême
Vostre main fait briller un galant Even-
tail.

RAULT, de Rouën.

VI.

Mercure en tout a l'art de plaire,
C'est son aimable caractère;
Ses Ouvrages sont si polis,
Que c'est un charme pour les ames,
Et nos plus délicates Dames
N'y trouvent que Roses & Lys.

JOURDAIN, d'Amiens.

VII.

IL ne faut pas tant raffiner
Sur les Enigmes qu'on propose.
Il est aisé de deviner,
Voyant mon teint de Lys entremeslé
de Roses.

La Belle Inconnue.

VIII.

JE suis une jeune Bergere
Qui raisonne tout doucement,
Et qui ne sçait point contrefaire
Ce que j'ay dans l'entendement.
D'autres tourneront galamment
Le sens de l'Enigme derniere,
Sur la Mer, ou sur le Serment,
Sur le Lustre, ou sur la Galere.
Moy, sans à rien d'extraordinaire
Hausser mon petit jugement,
Je vous diray naïvement
Que mon Eventail fait l'affaire.

FANCHON LE FEVRE,
de Magny.

IX.

Mercure, ce Mois nous propose
Une Enigme qui sent & le Lys &
la Rose.
De grace, à quel dessein ces deux Fleurs
assortir?

Ne peut-on trouver autre chose
Capable de nous divertir?
Qu'elles brillent dans un Parterre,

Q. de Juillet 1681. Aa

Sur des Nobles, sur des Loüis,
 Qu'on s'en fasse un Trésor, en France,
 en Angleterre,
 Qu'on les aime par toute terre,
 Mes sens n'en sont point ébloüis.
 S'ils sont d'un grand secours, c'est pour
 des Gens sur l'âge,
 Mais non pas pour de fermes cœurs;
 J'aime mieux voir ces deux aimables
 Sœurs
 Eclater sur le sein de celle qui m'engage.
 L'ALBANISTE, de Rouën.

M X.
 Mercure, j'estois bien en peine
 De connoistre le Roy, de mesme que la
 Reyne,
 Que vostre Enigme veut cacher.
 Je m'épuisais à les chercher,
 Et je perdois presque courage,
 Lors que jettant les yeux sur l'aimable
 Philis,
 Je reconnus sur son visage
 Que l'Enigme cachoit des Roses &
 des Lys.

ALLARD, du Vexin.

XI.

EN ce temps où la Canicule
Echauffe si fort, & nous brûle,
Silene pour se rafraîchir
Prend à deux mains les deux bras de
sa Tasse,
Pleine de bon Vin à la glace,
Boit à perte d'haleine, & jusques à
transir;
Mais Philis n'en fait pas de mesme.
Pour rafraîchir son teint rouge comme
corail,
Dans sa chaleur extrême
Elle fait jouer l'Eventail.

Le mesme.

XII.

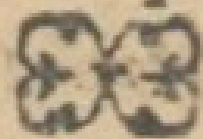
EN vain vous pensez que la chose
Que vous enveloppez pour la cacher aux
yeux,
A nostre connoissance en échapera mieux;
On sent, si l'on ne voit, & le Lys, &
la Rose.

F. HA..... DU MESNIL, de
Chambrais en Normandie.

A a ij

XIII.

Ces belles Fleurs, galant Mercure,
 Dont vous nous faites la peinture,
 Quand elles sont dans un Jardin,
 Font toujours une pauvre fin;
 Ne plaignez-vous pas leur nature?



Le moindre vent leur fait injure,
 Les bat, les met à la torture,
 Et tout d'un coup flétrit enfin
 Ces belles Fleurs.



J'en sçay qui font autre figure,
 Et dont toujours la beauté dure,
 C'est dans l'Enigme, & sur Catins;
 Elles sont d'un Estre divin,
 Et j'admire, je vous le jure,
 Ces belles Fleurs.

DAUBAINE.

XIV.

Beau Lys, Roy des Jardins, Colosse
 entre les Fleurs,
 Géant de lait caillé, Philis est aussi belle,
 Mais moins douce que vous; hélas, cette
 Cruelle

du Mercure Galant. 285

Méprⁱse mes transports, mes soupirs, &
mes pleurs.

Je ne puis l'approcher sans la voir en-
flâmée,

De cent petits Poignards c'est une Rose
armée,

Elle en a la rigueur, en ayant la beauté.

C'est l'Hymen seul qui peut abatre sa
fierté,

Cette Chaîne qui fait aux Belles tant
d'outrage.

Quoy, le dois-je invoquer, ce Tombeau
des Amours?

Non, non, c'est une Rose, il a peu de
beaux jours,

Ses Epines par tout durent bien da-
vantage.

GYGES, du Havre.

XV.

VOus ne pouvez, Iris, estre belle à
mes yeux,

Si je n'apperçois en tous lieux
Briller sur vostre teint, & le Lys &
la Rose.

Conservez-donc vostre santé,
 Apres cela vostre beauté
 Vous coûtera tres-peu de chose.

L'Amant déclaré de la grande
 Brune de l'Hostel d'Avaux.

XVI.

DAns un Jardin des mieux fleuris,
 La Rose querelloit le Lys,
 Et pour une semblable chose,
 Le Lys inveſtivoit la Rose.
 Sur leur différente couleur
 Ils s'estoient mis en cette humeur,
 Et par une suite cruelle
 Ils alloient vuider leur querelle,
 Quand Iris entrant au Jardin,
 D'un air à qui rien ne ressemble,
 Les prenant dans sa belle main,
 Et les portant jusq' à son sein,
 Les mit tous deux d'accord ensemble;

LA PIERRE.

XVII.

Q'Ve d'Amās, belle Iris, vos beautez
 vous attirent!
 Je n'entens que cœurs qui ſoupirent;

du *Mercur*e Galant. 287

L'un se plaint des coups de vos yeux,

L'autre de mille & mille choses

Qui rendent son cœur amoureux.

Pour moy, sans affecter un ton trop lan-
gueux,

Je ne me croy pas malheureux,

D'admirer vostre teint & de Lys &
de Roses.

L'AIMABLE HEBERT, de
la Rue de la Harpe.

XVIII.

POur contenter Iris, dont les ordres
pressans

M'obligeoient à trouver le sens

Des deux Enigmes qu'on propose,

Je resvois, & tandis que mes yeux sans
dessein

Contemploient son teint & sa main,

Je trouvoy l'Eventail, & le Lys, &
la Rose.

Le Procureur du Roy, de
Conches en Normandie.

XIX.

C' Est avecque raison, *Mercure,*
 Que vous prenez le titre de Galant.
 Rien n'égale l'heureux talent
 Qui vous fait en tous lieux faire belle
 figure.

Aux Belles vous contez de charmantes
 douceurs;

Et dans ce temps que les chaleurs
 Impriment sur leur teint l'agréable
 mélange

Des Roses & des Lys, & la beauté
 d'un Ange,

Pour effacer ce bel émail,

Vous leur offrez un Eventail.

BARDON, de Poitiers.

XX.

Quand ta Daphnis & mon Iris
 Disputent sur la moindre chose,
 A l'instant je vois le blanc Lys,
 Et la rouge & vermeille Rose,
 Parer d'un charme assez égal
 Tout leur teint & leur beau visage.
 Pour elles ce n'est pas un petit avan-
 tage,

du Mercure Galant. 289

*De profiter ainsi du mal,
Que la colere à tous ne fait pas sans
dommage.*

*Le Confident du Solitaire
de l'Hostel de Soissons.*

XXI.

M*ercure, vostre teint de Roses
& de Lys,
Ressemble au teint de ma Voisine.
La belle, l'aimable Philis;
Il est d'une Beauté divine.
Mais d'où vient qu'on vous voit aujour-
d'huy si joly,
Si mignon, si propre, si poupin, si poly?
L'amourvous trote-t-il dans l'ame?
Sur quelque Belle auriez-vous du
dessein?
Enfin l'excès de vostre flâme
Vous a-t-il mis l'Eventail à la main?*

DAUBAINE.

XXII.

E*T la Rose & le Lys sont les aimables Sœurs*

Dont on nous a fait la peinture

Q. de Juillet 1681. B b

290 Extraordinaire

*Avec tant d'ornemens ce Mois dans le
Mercure.*

*Ce sont de fort aimables Fleurs,
Qui donnant grand éclat à celles du
Parterre,*

*Ne font pas voir leurs plus vives cou-
leurs*

*Dans les Blazons de France & d'An-
gleterre.*

*L'Avanturier nocturne,
de l'Isle du Palais.*

XXIII.

P*uis que Mercure dit que vous estes
Fleuriste,*

Berger, on vous suit à la piste,

Et l'on vous voit dans ce Jardin,

*Sans pour les autres Fleurs avoir aucun
dédain,*

Entre les mieux écloses,

Choisir & les Lys & les Roses,

Pour nous offrir en mots couverts

Un Bouquet sous de jolis Vers.

*Le Resveur du Mont-Helicon,
de Châlons en Champagne.*

XXIV.

A Fille faite comme moy,
Vostre Enigme, Mercure,
N'a pas assurément de quoy
La mettre à la torture.
Le secours seul de mon Miroir
M'explique toutes choses,
Quand sur mon teint il me fait voir
Tant de Lys & de Roses.

HENRIETE DE LA S.
de Dreux.

XXV.

P Vis-je assez Mercure estimer?
Voyez le soin qu'il prend de me char-
mer;
Car pouvoit-il m'offrir de plus char-
mantes choses,
Sur la fin de l'Eté, que des Lys &
des Roses?

Le jeune Solitaire, de
la Rue Maubué.

*I'adjoûte deux Madrigaux qui
sont encor sur les Enigmes du Feu.*

Une Belle se plaint dans le premier,
de ce que j'ay oublié son nom, en par-
lant de ceux qui ont expliqué ces
deux Enigmes.

I.

Ouy, je suis toute en Feu, lors que
je me figure
Le mépris que de moy fait le Galant
Mercure;
Il m'oublie, & déjà ma beauté perd
l'espoir
De faire à l'Univers connoistre mon
pouvoir.

LA JEUNE HOUEL, du
Quartier S. Mederic.

II.

EN vain, belle Philis, du Mercure
Galant
Vous voulez deviner l'Enigme.
Ah, vous n'y resveriez pas tant,
Si vous pouviez songer au beau Feu qui
m'anime.

DE LA CHAUSSEE le jeune,
d'Abbeville.

Hommes des premiers Siècles
fussent mieux composez & moins
sujets aux maladies que nous ne
sommes, ou qu'ils ne voulussent
pas se donner la peine de le cul-
tiver. Il y a cependant assez
d'apparence que comme ils me-
noient une vie sôbre & réguliè-
re, ils jouïssôient d'une santé
plus forte & plus vigoureuse que
la nôtre, & qu'ils avoient moins
besoin de remèdes que nous n'a-
vons; mais les Hommes ayant
quitté leur première manière de
vivre, & s'estant abandonnez à
une vie toute voluptueuse &
toute sensuelle, ils sont devenus
bien plus foibles & beaucoup
moins vigoureux qu'ils n'étoient
auparavant. Leur santé s'est
altérée peu à peu, & ils se sont

veus accablez de tant de maladies, qu'ils ont esté necessités de chercher des remedes pour y couper pied.

Les Egyptiens & les Grecs ont esté ceux qui s'y font le plus attachez, & qui y ont fait plus de progrès, soit qu'ils eussent l'esprit plus pénétrant & qu'ils fussent plus heureux que les autres, ou que la nécessité, où les plaisirs & la débauche les avoient réduits, les eust obligez à faire davantage d'expériences, & à tenter plus de remedes.

Quelques Autheurs veulent que les animaux ayent esté les premiers inventeurs de la Médecine, & qu'ils ayent appris aux Hommes à la cultiver. Plutarque croit qu'ils ont une connois-

sance entiere de cét Art, qu'ils en observent toutes les regles & toutes les maximes, & qu'ils trouvent sans erreur & sans peine tout ce qui leur est nécessaire pour la guérison de leurs maladies. Ils observent une diete exacte quand ils sont malades; ils ont l'usage des lavemens, de la saignée & de la purgation; ils guérissent leurs playes & leurs blessures; en un mot, ils rencontrent dans les Simples des remedes à toutes leurs infirmitéz.

Les Lyons, les Ours, les Loups, & les autres bestes voraces, trouvent leur guérison dans le repos & dans l'abstinence. La Cicogne remplit son bec d'eau salée qu'elle jette dans son ventre quand il est paresseux. Le

Pélican s'ouvre les veines avec le bec lors qu'il est indisposé. L'Hypotame, qui est une espece de Cheval aquatique, sort du Nil quand il se trouve mal, & s'ouvre un certain vaisseau de la cuisse en l'appliquant sur la pointe de quelque Roseau ; il bouche ensuite l'ouverture avec un peu de bouë.

Les Peuples de l'Amérique se saignent à peu près de la mesme forte. Ils entament la peau avec la pointe d'un Roseau , & se font succer le sang de la playe jusqu'à ce qu'il en ait forté une quantité suffisante. Les Chiens & les Chats se purgent avec l'herbe mouillée de rosée ; les Geais, les Merles , les Perdrix , avec les feuilles de Laurier &c. Les Cerfs

& les Daims ont recours au Dittamne quand ils sont bleffez. Les Elephans ne se foulagent-ils pas les uns les autres dans leurs bleffures ? Avec quelle adresse ne tirent-ils pas les Fleches & les Dards de leurs playes ? La plupart des Animaux ne guerissent-ils pas les leurs en les lècheant & les abreuvant de leur salive ?

Les Anciens ont crû que la Médecine devoit sa naissance à la Divinité mesme , que les Dieux immortels estoient seuls capables d'inventer un si bel Art : si utile & si necessaire pour la vie des Hommes. *Medicina utilitas Deorum immortalium inventioni est consecrata.* Cicero. Li. 3. Tuscul. q. a. 1.

Hermès dit qu'elle est descendue du Ciel , & que Dieu l'a donnée aux Hommes pour la conservation de leur santé & la guérison de leurs maladies.

C'estoit aussi la pensée de Jesus Fils de Syrach, Ecclésiastique 38. Dieu a créé la Médecine, dit ce Juif, & l'Homme prudent & sage ne la méprisera point.

Les Egyptiens attribuoient l'invention de cet Art à Mercure, les Grecs à Isis & à Ozyris, les Tyriens à Agénor & à Chiron. Homere veut que Paon, qu'il appelle le Médecin des Dieux, en soit le premier inventeur. Quelques-uns le font descendre d'Apis , quelques autres d'Arabus Fils d'Apollon & de Babylone. D'autres enfin l'at-

300 *Extraordinaire*

tribuent à Apollon & à Esculape. Voicy de quelle manière Ovide fait parler le premier dans ses Métamorphoses.

Inventum Medecina meum est, opifexque per orbem.

Dicor, & herbarum subjecta potentia nobis.

Esculape Fils d'Apollon & d'Arcadne, n'excella pas moins dans cét Art que son Pere, puis qu'il sceut redonner la vie à Androgée Fils de Minos qui l'avoit perduë.

Et Deus extinctum Cressis Epidaurius herbis

Restituit Patris Androgeona focis.
Propertius.

Toute l'antiquité a eu beaucoup de vénération pour ces Dieux. Il y a eu peu de Villes

dans lesquelles on ne leur ait
élevé des Temples & des Autels,
& où ils n'ayent fait des Prodi-
ges. Il redonnoient la veuë aux
Aveugles ; ils faisoient entendre
les Sourds , parler les Muets ,
marcher droit les Boiteux ; ils
guérissent les Lépreux & les
Maniaques &c. Ces Prodiges
arrivoient souvent dans le Simu-
lachre d'Isis en Egypte, au rap-
port de Diodore.

Il y avoit à Pergame & dans
toute la Grece, des Temples dé-
diés à Esculape , où ce Dieu pa-
roissoit en songe aux Malades
qu'on luy presentoit , & leur en-
seignoit les remedes dont ils
devoient se servir. Il y en avoit
en beaucoup d'autres lieux , où
Apollon & Esculape rendoient

des Oracles , & découvroient aux Peuples ceux dont ils avoiēt besoin pour la guérison de leurs maladies.

On voit encore à Rome quelques fragmens de ces Oracles en lettres Grecques sur une Table de Marbre , que l'on y trouva dans le Temple d'Esculape. On en peut lire la Traduction dans Mercurial & dans les Observations de Monsieur Spon, sur les Fièvres & les Febrefuges.

Quelques Autheurs, comme Pausanias & Macrobe , veulent que les Poètes aient attribué les premiers l'invention de la Médecine à Apollon & à Esculape ; que par Apollon ils entendoient le Soleil, qui par sa douce & benigne chaleur dissipe les

maladies, & augmente la force
& la vertu des Plantes & des
Animaux, dont l'Homme se sert
pour l'entretien de sa santé & de
sa vie; que par Esculape ils n'en-
tendoient aussi que l'air pur &
temperé, qui ne contribuë pas
moins en cét état que le Soleil
à la conservation de la santé, &
à la guérison des maladies.

Cependant il est certain qu'il
y a eu un Apollon & un Escula-
pe, qui effectivement n'ont pas
été les Inventeurs de cét Art,
mais qui ont commencé de le
cultiver. Apollon fut le premier
qui luy donna quelque forme. Il
découvrit la vertu de plusieurs
simples desquels on s'est servy
depuis fort heureusement en
beaucoup de rencontres. Escu-

lape n'ajouta pas peu aux découvertes de son Pere ; il inventa la Sonde, les Bandages & l'Appareil des playes. *Æsculapiorum primus Apollinis, quem Arcades colunt, Filius, specillum invenisse, primusque vulnus obligavisse dicitur.* Cicero. Li. 3. de nat. Deor.

57.

Les Tyriens croyent qu'Agenor & Chiron ont exercé la Médecine les premiers. Plutarque veut que pour ce sujet ils leur offrent tous les ans leurs prémices. *Tirij Agenori, Chironi magnates primitias offerunt, quod ij primi Medicinam fecisse existimantur.* Le Traducteur de Plutarque Moral. 674.

Chiron se rendit si fameux par cet Art, qu'il devint Précepteur

d'Hercule & d'Achille Fils de Pelée. Il le leur enseigna à tous deux, & les rendit si habiles, qu'Achille guérit Téléphus de ses blessures, & Hercule ressuscita par la force de ses Remedes Alcestide Femme d'Admete Roy de Theffalie. Plutarque dit encor qu'Achille découvrit le premier la cause d'une Peste violente qui envahit toute la Grece. *Is enim ut Chironis discipulus, primus causam huius, quæ Græcos invaserat deprehendit.* Moral. 66. On assure mesme que ce fameux Centaure apprit la Medecine à Esculape, & qu'Apollon son Pere le luy.avoit donné pour l'instruire. Il y a eu, au rapport de quelques Autheurs, un second Esculape, qui fut foudroyé par

Q. de Juillet 1681. C c

Mercure pour avoir ressuscité
Thesidés Hippolite, Fils de The-
sée & d'Hippolite Reyne des
Amazones, lequel avoit esté de-
voré par des Chevaux. Ciceron
parle d'un troisiéme qui fut le
premier Arracheur de Dents, &
qui trouva le secret de la purga-
tion. *Tertius Arsippi & Arsinoes
Filius, qui primus purgationem alvi
& Dentis avulsionem, ut ferunt,
invenit. Cujus, ajoute-t-il, in Ar-
cadiâ non longè à Lusio flumine
sepulchrum & Lucus ostenditur. Li.
3. de Nat. Deor.*

Plusieurs Autheurs croient
cependant qu'il n'y a eu qu'un
Esculape qui laissa deux Fils,
dont l'un se nommoit Podalyre,
& l'autre Machaon. Ils se signa-
lèrent tous deux sous Agamem-

non à la Guerre de Troye; l'un pansoit les Bleffez, pendant que l'autre avoit le soin de guérir les Malades. Ces deux Héros apprirent leur Art à leurs Descendans, & il devint heréditaire à ceux de leur Famille, que l'on appella depuis Asclepiades.

La Medecine fût quelque temps dans cette Famille, sans qu'elle se communiquast à d'autres Personnes; mais les Sages & les Philosophes l'apprirent dans la suite, & la cultivèrent avec beaucoup plus de soin & d'exactitude que les Asclepiades. Ils l'embélirent des maximes les plus pures de la Philosophie, & d'empirique qu'elle estoit, ils l'en rendirent raisonnée & dogmatique. Pythagore

s'y donna entierement, ainsi que Zamolxis, Alchémæon de Crotoné, Epycharme de Co, Empedocle, &c. Démocrite, que quelques-uns ont crû Précepteur du Grand Hypocrate, s'y appliqua aussi avec beaucoup de succès.

Les premiers Hommes pratiquoient la Medecine, cōme j'ay déjà dit, d'une maniere rustique & grossière, ainsi que font encore à present les Sauvages. Ils ne s'attachoient comme eux qu'à connoistre la vertu de quelques Plantes & de quelques Simples, dont ils ufoient pour la guérison de leurs maladies & de leurs blessures. Ils s'instruisoient les uns les autres des Remedes dont ils s'estoient servis.

Les Assyriens, au rapport de Diodore, exposoient leurs Malades dans les Places publiques, afin que si quelqu'un de ceux qui passoient avoient eu le mesme mal, il leur enseignast les Remedes qui l'avoient guéry. Les Babylonniens, & d'autres Peuples, faisoient la mesme chose, selon Herodote & Strabon.

La Science des premiers Medecins estoit donc une pure Empirie, ou une pure observation de quelques Remedes que le hazard leur avoit fait decouvrir. S'ils apprenoient qu'un Malade eût receu quelque soulagement d'un Remede, ils le mettoient aussitost en usage. Ils experimentoient mesme tous les jours de nouveaux Remedes, & les

authorisoient quand ils avoient réüßy, comme ils les abandonnoient lors que l'effet ne répondoit pas à leur attente. Ils passoient souvent d'une partie & d'une maladie à une autre, comme par exemple du bras à la cuisse, de la pleuresie à la peripneumonie. Ils se servoient aussi d'un Remede au lieu de l'autre, comme de la Menthe au lieu du Baume, ou du Solanum au lieu de Plantin. Comme ils tenoient continuellement de nouveaux Remedes, ils acqueroient de nouvelles connoissances, & l'Art se perfectionnant de jour en jour par la quantité des expériences, il devint beaucoup plus ample & plus enrichi qu'il n'étoit auparavant. On peut dire tou-

tesfois que la Medecine estoit encore tout à fait grossiere & imparfaite, & qu'elle ne cessa de l'estre que lors que les Philosophes l'eurent cultivée quelque temps, & qu'ils luy eurent donné des Regles & des Principes.

Ils s'appliquèrent donc à connoistre la nature de l'Homme. Ils examinèrent toutes ses parties. Ils observèrent leur construction, leur nombre, leur grandeur, leur figure, leur situation, leurs fonctions & leurs usages. Ils les regardèrent dans leur premiere conformation, leur accroissement, leur état, & leur décroissement; ils considérèrent l'Homme dans l'état de la santé & dans celuy de la maladie; ils examinèrent ses mœurs, ses in-

clinations, ses habitudes & sa maniere de vivre; ils remarquèrent toutes les choses qui pouvoient luy estre utiles ou nuisibles, & qui pouvoient alterer ou conserver sa santé; & apres avoir considéré quelque temps tout ce qui estoit au dedans & au dehors de luy-mesme, ils découvrirent la cause de toutes les maladies qui l'affligent, & trouvèrent des Remedes à toutes ses infirmités; ils établirent enfin des dogmes & des maximes, sur lesquelles ils firent rouler toute leur Doctrine.

Leurs principes estoient différens de ceux qui ont paru depuis; ils ne raisonnoient pas, comme on fait encore à présent, par le chaud, le froid, le sec & l'humide;

l'humide ; ils ne connoissoient point d'agens plus puissans dans la Nature, que l'amer, le doux, le salé, l'insipide, l'acerbe, l'austere, l'acide, l'acre &c. Ils estoient persuadez que ces petits corps estoient seuls capables d'alterer la santé, & de détruire les principes de la vie, que l'une & l'autre dépendoit de leur union & de leur simmétrie, & que la maladie & la mort estoient de purs effets de leur desunion. *Quàm rectè igitur, & quàm convenienti ratiocinatione iuxta Hominis Naturam hæc primi inventores investigando invenerunt judicaveruntque artem dignam, quæ in Deum Authorem referretur, quem admodum etiam à posteris receptum est. Nam neque siccum, neque hu-*

Q. de Juillet 1681. D d

midum, neque calidum, neque frigidum, neque aliud quicquam ex his putaverunt hominem ledere, neque aliquo horum homini opus esse opinati sunt, sed quod in uno quoque forte, & humanâ Naturâ potentius est, ut ab illâ superari nequeat, hoc ipsum id esse quod lederet existimaverunt, idemque auferre quæsiverunt. Fortissimum autem est inter dulcia dulcissimum, inter amara amarissimum &c. hæc enim & in Homine in esse videbant, & hominem ledere. Hypocrates de veteri medic. a. 74. & subseq.

Cette Doctrine fut suivie par ce qu'il y eut de plus sçavans Hommes dans l'antiquité jusqu'au temps de Gorgias Leontin & de Polus, lesquels introduisirent, à ce que croit, Turnebe de

nouveaux dogmes & de nouvelles maximes dans la Medecine. Ils supposèrent mesme des principes, sur lesquels ils établirent une nouvelle Doctrine. Ils raisonnèrent les premiers par les qualitez, & attribuèrent au chaud, au froid, au sec & à l'humide, la cause de la santé, de la maladie & de la mort mesme. Voicy de quelle maniere Hypocrate apostrophe cette nouvelle.

Secte. de veteri Medic. a. 65. Verum enim verò nunc ad eos, qui novo modo artem ex fundamentis suppositis querunt sermonem convertam. Si ergo calidum est aut frigidum, aut siccum, aut humidum quod hominem ledit, & oportet rectè medentem auxiliari calido quidem in frigidum permutato, frigido verò in

calidum &c. minime verò. Non enim calidum est aut frigidum, ajoûte-t-il ailleurs, quod magnam per se vim habet. &c.

Cette nouvelle Doctrine eut beaucoup de Sectateurs; elle est encore à present suivie de la pluspart des Medecins. Hippocrate la combatit de son temps, & renouvella celle des premiers Philosophes Medecins, comme l'on voit dans tout le Livre de *veteri Medecinâ*. Cet Auteur s'y attacha avec tant de soin & d'application, qu'il convainquit d'erreur & d'ignorance ceux qui tenoient le party de Polus & de Gorgias, & rétablit la Medecine dans son premier éclat & sa premiere forme. Si tous les Livres qui paroissent aujourd'huy

sous le nom d'Hippocrate, ne sont pas remplis de cette Doctrine ; on peut dire qu'ils sont supposés, & qu'on les attribue faussement à ce grand Homme.

Dioclès Caristius, Praxagore de Co, Mnesitheüs, Herophile de Calcedoine, Philippe de Co, &c. embrasserent la Doctrine d'Hippocrate. Crysippe le Sophiste & Erasistrate la suivirent aussi ; mais ils l'alterèrent en quelques endroits, & introduisirent plusieurs maximes différentes de celles qu'il avoit établies.

Philinus Disciple d'Herophile, ne s'appliqua pas comme son Maître à la Medecine d'Hippocrate. Il renouvella celles des Empiriques, & méprisa le se-

cours de la raison dans une Science où elle est si nécessaire, pour s'attacher à des expériences trompeuses, que le hazard fait souvent réussir. Ce fut en cela qu'il fut différent des premiers Empiriques, qui n'avoient négligé le raisonnement que parce qu'ils n'en connoissoient, ny la force, ny l'utilité. Quoy que la Doctrine de Philinus eût esté combatuë par Herophile & par Philippe de Co, Sérapiion d'Alexandrie ne laissa pas de la suivre. Il l'embellit mesme de maniere qu'on le crût le premier Inventeur de cette Secte. Apollonius d'Antioche, Glaucias, Menodote & Sextus, la rendirent aussi recommandable, ainsi que Softrate, Hieron, Teutas, Ha-

du Mercure Galant. 319

mon d'Alexandrie, & Heraclide de Tarente.

Asclépiades de Prusse ne causa pas moins de changement dans la Medecine, que ceux dont je viens de parler. Comme il estoit naturellement éloquent, & qu'il avoit beaucoup de pénétration d'esprit, il n'eut pas de peine à établir une nouvelle Secte, & à se faire des Partisans zelez & affectionnez pour sa Doctrine.

Asclepiades, quo nos Medico & amico usi sumus, eloquentiâ vincebat ceteros Medicos. Cicero de Orat.

62 Asclépiades rendit la pratique de la Medecine fort aisée. Il ne la fit consister que dans la diete, l'exercice, la promenade, & la friction du corps. Il autorisa le

premier l'usage du Vin dans les maladies, & trouva l'invention de certains Lits que l'on suspen-
doit en l'air, dont les Malades ne recevoient pas peu de soula-
gement. Il ne fut pas long temps
à Rome sans se rendre recom-
mandable par la guérison de
quelques Personnes considéra-
bles. Sa réputation fut d'autant
plus grande, que comme il estoit
d'un bon tempérament, & qu'il
avoit un fonds de santé achevé,
il disoit hautement qu'un Méde-
cin n'estoit pas habile Homme
quand il tomboit malade. Plin
dit aussi qu'il ne le fut jamais, &
qu'il se tua malheureusement en
tombant du haut d'un Escalier
en bas.

Après la mort d'Asclépiades,

Thémison s'attacha à ses maximes, & enseigna publiquement sa Doctrine. Il fut Précepteur de Traillian, qui suivant les traces de ces deux grands Hommes, introduisit dans la Medecine une nouvelle Secte, qui fut celle des Méthodiques, laquelle a esté depuis suivie par Mnaséus, Dyonisius, Proclus, Antipater, Mylesius Olympicus, Menémacus Aphrodiensis, Soranus d'Ephefe, & Coelius Aurelianus.

Traillian ne rendit pas la Medecine plus difficile qu'Asclépiades & Thémison, puis qu'on la pouvoit apprendre en moins de six mois. Il établit pour cet effet des Maximes générales & des Lieux communs, sur lesquels il fonda toute sa Doctrine. Il ne

connut point d'autres causes des maladies que l'astiction & le relâchement. Il semettoit peu en peine des autres connoissances, pourveu que l'on sceust rendre les humeurs fluides & coulantes quand elles estoient trop denses, & qu'on les condensast lors qu'elles estoient trop fluides & trop relâchées. Si ces deux causes concouroient ensemble à la production d'une maladie, il vouloit qu'on remediast à la plus pressante, sans avoir égard ny au temps, ny à la saison, ny à l'âge, ny au sexe, ny à la constitution, ny au tempérament du Malade.

Crinas de Marseille ne s'acquit pas moins de réputation dans Rome que Trallian. Il adjousta

le premier les Observations Astrologiques à la Medecine. Il fit mesme des Ephemerides, où il marquoit les heures & les temps que les Malades devoient prendre les alimens & les remedes.

Trallian & Crinas partageoient toute la gloire de la Medecine. *Agebant fata*, dit Pline lors que Charmis vint de Marseille à Rome, & se rendit fameux en blâmant les autres. Il condamna l'usage des Estuves qui estoit fort commun chez les Romains, & introduisit celui du Bain d'eau froide. Il sceut persuader les Romains si fortement, qu'on voyoit mesme en Hyver les Lacs couverts de Malades que l'on y plongeoit. On voyoit aussi, dit Pline, les vieux

Consuls à la sortie de l'eau tous roides & tous pâmez de froid.

La nouveauté estoit tellement au goust des Romains, que c'estoit assez au Medecin, qui vouloit se distinguer des autres, de décrier leur conduite, & d'introduire des Remedes & des manieres différentes. Il y en arrivoit aussi de jour en jour, & l'on n'avoit presque plus d'idée de l'ancienne Medecine lors que Galien natif de Pergame en Grece, commença de l'exercer à Rome, & de combattre les erreurs qui s'y estoient glissées depuis un si longtemps.

Quoy que ce grand Homme n'eust pas d'autre but que de rétablir l'ancienne Medecine dans sa premiere splendeur, on peut

dire sans faire tort à la mémoire, qu'il a pris le change, & qu'au lieu des véritables Principes dont les premiers Philosophes Medecins s'estoient servis, il a renouvelé ceux de Gorgias & de Polus, & raisonné comme eux par le chaud, le froid, le sec, & l'humide. Cependant la Medecine luy est redevable d'une infinité d'Observations & de Remedes dont il l'a enrichie. Il l'a mesme polie, & mise dans un ordre beaucoup plus net & plus régulier, qu'il n'estoit auparavant.

La Medecine passa depuis Galien chez les Arabes, qui l'augmenterent considerablement. Rasis & Avicenne la cultivèrent avec tant de soin, que plusieurs

ont crû qu'elle avoit reçu d'eux
sa perfection. Ils eurent toute-
fois beaucoup de maximes op-
posées à celles de Galien.

Averroës de Cordouë s'y ap-
pliqua en suite avec beaucoup
d'exactitude, puis elle passa chez
les François, les Anglois, les Al-
lemans, &c. où elle trouva de
sçavans Hommes qui en firent
toute leur occupation, & s'y at-
tacherent avec autant de soin &
de diligence, que s'ils en eussent
esté les premiers Inventeurs,
comme l'on peut voir dans les
doctes Ecrits de Comarius, La-
cuna, Zuingerus, Marinelle,
Martianus, Aveiga, Amatus,
Fernel, Duret, Hollier, Zacutus,
Lomnius, Forestier, Varandée
Acastro, &c. & d'une infinité

d'autres Docteurs, dont le nom n'aura pas moins de durée, que la Science à laquelle ils se sont appliquez.

La Medecine s'exerçoit assez tranquillement par ceux qui la pratiquoient lors que Paracelse commença de la professer, & d'enseigner une Doctrine entièrement contraire à celle des autres Medecins. Cet Allemand s'estoit mis en teste de renverser tout l'ordre de la Medecine, d'en changer les regles & les principes, & d'introduire des dogmes & des maximes toutes nouvelles. Voicy de quelle maniere il parle dans la Préface de sa grande Chirurgie. Apres avoir réfléchy quelque temps, dit-il, sur ce que j'ay lû autrefois dans les Au-

theurs, & que j'ay ouïy dans les Ecoles, j'ay trouvé que personne n'avoit encor sçeu decouvrir la verité; qu'ils s'estoient tous arrestez à puiser dans le Ruisseau, sans s'estre mis en peine de chercher la source; qu'ils n'entendoient pas mesme ce qu'ils enseignoient; qu'ils ne connoissoient ny la nature du mal, ny la qualité des Remedes; qu'ils n'avoient d'étude que celle de l'orgueil & de la superbe, & qu'on pouvoit leur faire une application juste de ces paroles de l'Apostre, *Vos estis parietes dealbati.* C'est ce qui m'a obligé, continuë-t-il, à chercher les veritables principes de la Medecine ailleurs que dans leurs Livres, & à trouver par mes travaux & mes

longues expériences la source de toutes les maladies qui nous affligent, & les Remèdes nécessaires pour leur guérison. En effet, cet Auteur a bouleversé toute la Médecine. Il en a construit une nouvelle sur des principes dont on n'avoit point encore parlé. Il a inventé de nouveaux Remèdes, qu'il a tirez principalement des Minéraux, des Corps même les plus compacts & les plus solides. Comme il y a peu de Gens qui ne sçachent quels sont les principes dont Paracelse s'est servy pour établir son Systeme, je ne m'arresteray point à faire le détail de sa doctrine. Je diray seulement, que quoy qu'elle soit différente de celle d'Hippocrate & des au-

Q. de Juillet 1681.

E e

très Medecins, elle ne laisse pas
d'estre remplie de bonnes Ob-
servations & de bons Remedes,
que l'on ignoroit auparavant.
Paracelse n'a pas esté le seul
qui ait alteré la Medecine en
ces derniers Siecles; sa pratique
a esté renversée par une infinité
de faux Medecins, qui en ont
rejeté les plus belles maximes
& les plus beaux dogmes. Ils ont
aboly une quantité d'excellens
Remedes qui avoient cousté
beaucoup de peine, de veilles,
& de travaux aux premiers Me-
decins, pour introduire une pra-
tique, pour ainsi dire, triviale,
plus digne de risée & de mépris,
que d'honneur & de loüange.
Un sçavant Critique de nos jours
ne pouvoit se laisser de leur repro-

cher leur insolence, leur superbe, & leur ignorance, & de faire connoître au Public leurs fourbes & leurs charlatanneries.

Graces au Ciel, nous sommes dans un temps où l'on se débuse des vieilles erreurs, & où les Arts & les Sciences commencent de renaître & de paroître sous une forme beaucoup plus belle, plus illustre, & plus avantageuse. On peut dire que la Medecine n'a jamais esté ce qu'elle est aujourd'huy. On l'a enrichie d'une infinité d'Observations utiles & curieuses. Nous sommes redevables aux Anatomistes modernes, de la découverte de plusieurs parties qui avoient échappé aux yeux de tous les Anciens. Les Chymistes

n'ont pas moins contribué que ceux-cy à la perfection de la Medecine; car outre la prodigieuse quantité de Remedes qu'ils ont trouvez, ils se sont attachez à examiner la nature des principes qui entrent en la composition de l'Homme, & les ont trouvez entierement semblables à ceux que les premiers Philosophes Medecins avoient établis; ils ont renouvelé cette ancienne Medecine, & l'ont mesme augmentée considérablement.

La Medecine a pris naissance, comme j'ay déjà dit, chez les Egyptiens & les Grecs. Elle a passé ensuite chez les Romains & les autres Peuples. Archa-gatus de Péloponese fut le pre-

mier qui la pratiqua dans Rome sous le Consulat de Paul-Emile, & de Marcus Lucius. Zamolxis l'apprit de Pythagore, & la communiqua aux Thraces. Abaris l'apporta de Grece chez les Scythes. Les Assyriens l'apprirent des Egyptiens. Et celles des autres Nations, qui ne la reçurent pas immédiatement d'eux, l'apprirent des Romains, qui la tenoient des Grecs. Elle passa de cette maniere de Rome avec l'Empire chez tous les Peuples.

Les Medecins Egyptiens ne s'appliquoient qu'à la connoissance & à la guérison d'une seule maladie, Il y avoit des Medecins pour les maladies des yeux; il y en avoit pour celles du nez, de la bouche, des oreilles, du

cerveau, de la poitrine, &c. Il leur estoit mesme défendu de traiter d'autres maux que ceux qu'ils faisoient profession de guérir. Quoy que cette maniere de pratiquer la Medecine fust fort judicieuse, cependant elle n'a eu cours que chez ce Peuple. Les Medecins des autres Nations traitoient indifféremment toutes sortes de maladies. Ils estoient beaucoup plus vigilans & plus laborieux que ceux des derniers Siecles; ils préparoient eux-mesmes les Remedes dont ils se servoient; ils ne s'appliquoient pas avec moins d'attache à la guérison des maladies externes, qu'à celle des internes; ils ne se rendoient pas aussi moins fameux par la pratique de la Chi-

rurgie, que par celle de la Medecine. On ſçait en quelle réputation fut Démocedes Medecin de Crotone, pour avoir fait la réduction du pied de Darius. Critobulus n'acquist pas moins d'honneur & de gloire, en guériffant Philippe Roy de Macédoine, d'un coup de Fleche qu'il avoit reçu dans l'œil.

Les Medecins estoient donc autrefois Chirurgiens & Apoticaire. Ces trois qualitez ſe trouvoient dans une meſme perſonne; on les regardoit comme indéparables, mais la negligence & la nonchalance des Medecins a fait que pluſieurs Perſonnes ſe ſont immiſcuées dans cet Art, & ſe ſont attachées à la préparation des Remedes, & à la guérifon

des maladies externes. Les Medecins, dit un ſçavant Homme, ont voulu éviter la peine, & retenir l'honneur & le profit ; ils ſe ſont reſervez la ſeule authorité & puissance d'ordonner, laiſſant à la foy & capacité de l'Apoticaire, le choix, la diſpenſation, la préparation, & la compoſition des Médicaments, & au Chirurgien les opérations de la main. Ils devoient ſuivre les traces des premiers Medecins, & exercer comme eux la Medecine, la Chirurgie, & la Pharmacie, ou du moins préparer eux-mêmes les Remedes qu'ils mettoient en uſage.

Parmy les anciennes Ordonnances d'Angleterre, il ſ'en trouve une, dit M^r de la Rocque dans ſon Traité de la Nobleſſe, par

par laquelle les Medecins doivent préparer toutes les Medecines de leurs propres mains, & ils ne doivent pas permettre qu'autres qu'eux les composent. Il seroit à souhaiter que cette Ordonnance fust observée dans toutes les Villes du monde, ou du moins que les Medecins fissent préparer les Remedes en leur présence; ils arresteroient le cours d'une infinité d'abus qui se sont glissez dans la Medecine, par l'ignorance, l'avarice, & la negligence des Apoticaire. Ils soutiendroient de cette maniere le veritable caractere des premiers Medecins, & partageroient avec eux l'honneur & la gloire d'une Profession qui ne les eleve pas moins, qu'

Q. de Juillet 1681. F f

elle les distingue des autres Hommes. En effet, la Medecine est le plus noble & le plus illustre des Arts que l'Homme professe. Homere l'appelle divin, Odyssée 230. Voicy de quelle maniere il s'explique, suivant la Traduction d'un Poëte Latin.

*Ast Medicum reliquis divina Sciētia
major*

Instruit. Il avoit dit dans son Iliade 514.

*Namque vir est multis Medicus
præstantior unus.*

Plutarque eleve la Medecine au dessus de tous les autres Arts & de toutes les autres Sciences.

*Nulli nitore, copiâ, & jucunditate
cedens.* Il adjouëte qu'il n'appartient qu'aux Philosophes de l'exercer. Il n'y avoit aussi autrefois

que les Prestres & Philosophes
qui la pratiquassent.

Les Prestres avoient le soin
des Malades chez les Juifs & les
Egyptiens; les Prestres, de Vul-
cain & d'Isis de l'Isle Lemnos;
les Brachmanes, des Indiens; &
les Druydes, des Gaulois & des
Allemands.

Moïse enseigna la Medecine
aux Lévites, suivant le rapport
de quelques Autheurs, & leur
recommanda l'exercice de cet
Art comme une chose sacrée.
Ils l'exercerent en suite, & ceux
d'entr'eux qui n'avoient pas au-
tant de connoissance que les
autres, sçavoient du moins gué-
rir la Lépre. Le Prophete Esaïe
guérit Ezéchias d'une longue &
fâcheuse maladie, *Non adhorta-*

tione tantum religiosa, sed Medicâ manu. Le Sauveur du monde ne recommande-t-il pas aux Apostres & aux Pasteurs de prendre soin des Malades ? *In quacumque civitatem intraveritis, curate infirmos.* Qui soulage le corps, adjouôte-t-il, guérit aisément l'ame. C'est pour cela qu'il louë le Samaritain d'avoir pensé le Blessé qu'il rencontra dans le chemin, & qu'il blâme le Prestre de ne l'avoir pas fait, & luy commande de le faire à l'avenir. *Vade tu, & fac similiter.*

Diogène Laërce rapporte que Platon fut guéry de la Fièvre par les Prestres Egyptiens, qui le firent baigner dans l'eau salée.

Les Prestres de Memphos estoient obligez d'écrire dans les

Temples de Vulcain & d'Isis, les Remedes dont les Particuliers avoient receu quelque soulagement, & de les enseigner au Peuple. Les Prestres Grecs estoient en obligation de faire la mesme chose dans ceux d'Esculape & d'Apollon.

La Medecine a donc fait l'occupation des plus grands Hommes & des plus sages Philosophes de l'Antiquité. Les Roys, les Empereurs, les Papes, s'y sont appliquez avec beaucoup de soin. Les Roys d'Egypte faisoient dissequer en leur présence les Corps de ceux qui mouroient de quelques maladies extraordinaires, afin de connoistre la nature & la cause du mal qui les avoit fait mourir.

Aléxandre n'avoit pas moins de curiosité pour la Médecine que pour les autres Sciences ; il s'attachoit même à l'Anatomie avec beaucoup d'exactitude.

Salomon, le plus sage des Roys, avoit une connoissance si particulière de cet Art, qu'il écrivit trois cens Paraboles, & cinq cens Vers de la vertu des Plantes & des Animaux, lesquels furent supprimez par Ezéchias, parce que le Peuple avoit plus de confiance en ces Remedes, qu'en Dieu même. Archélaüs, Roy de Cappadoce, s'estoit acquis une telle expérience dans la Chirurgie, qu'il se pansa luy-même d'une blessure qu'il avoit reçeuë à la teste, sans vouloir permettre qu'aucun autre y mist la main.

Darius donna deux Chaînes d'or d'un grand prix à Démades, pour apprendre la composition d'un Remede particulier qu'il avoit. Les Roys Philometor, Nicodeme, Hiero, Eupator, Caton le Censeur, Varron, Pline, Columelle, Dioscoride, Celse, &c. ne se sont-ils pas faits une occupation particuliere de cet Art? Gentius, Roy d'Ilirie, n'a-t-il pas decouvert le premier la Gentiane, Lyfimachus la Lyfimachie, Thélephus le Thélephium, Clymenus le Clymenum? &c. Mithridates, Roy de Pont, n'a-t-il pas inventé ce fameux Antidote qui porte son nom? Evax, Roy d'Arabie, fit présent à Néron d'un Livre qu'il avoit composé de la vertu des

Simples. Juba, Roy de Mauritanie, s'acquit beaucoup d'honneur par le sçavant Traité qu'il fit des vertus de l'Euphorbe. Attale, Roy de Pergame, ne s'acquit pas moins de gloire par ces admirables Compositions, dont il enrichit la Pharmacie, lesquelles conserveront toujours sa mémoire & son nom. On sçait en quelle estime ce grand Prince estoit chez Galien. Avicenne parle du Roy Kabith, comme d'un Homme fort profond dans la Medecine. Il cite mesme son témoignage en beaucoup de lieux. Nous voyons dans les Commentaires de Sérapion, que Jaribussa Roy des Médes, & Kémud, estoient fort expérimentez en cet Art. Au-

guste uſoit tous les jours d'une
Composition qu'il avoit inven-
tée. On en trouve la deſcription
dans quelques Autheurs. Tibere
compoſa une Paſtille contre les
Herpes , à ce que dit Galien.
Néron employoit la plûpart du
temps à l'étude de cet Art ; ce
fut apparemment ce qui donna
lieu à Evax , Roy d'Arabie , de
luy faire préſent de ſon Livre de
la vertu des Simples. Les Em-
pereurs Adrien & Juſtin compo-
ſerent pluſieurs Antidotes qui
portent encor leur nom. Ne li-
ſons-nous pas dans l'Histoire
Eccléſiaſtique, que les Papes
Nicolas V. & Euſebe , exer-
çoient le plus ſouvent la Mede-
cine. Il y a eu meſme quelques
Femmes illuſtres qui l'ont pra-

tiquée. Artémise, Reyne de Carie, ne s'est pas renduë moins recommandable par la découverte de l'Armoise, que par ce fameux Tombeau qu'elle fit élever à son Mary Mausole. Si la belle Helene a souillé sa mémoire par la ruine de Troye, elle l'a, pour ainsi dire, immortalisée par la découverte de l'Helénium. L'Enchanteresse Cirte découvrant l'Herbe qui porte son nom, n'a-t-elle pas effacé l'infamie dont elle s'estoit noircie par son Art magique? Médée ne sauva-t-elle pas Jason par la force des Herbes dōt elle se servoit? Mais si tous les Roys & les grands Hommes ne se sont pas appliquez à la Medecine, ils ont tous eu beaucoup de vénération

pour cet Art. En quelle estime & en quelle considération les Medecins n'estoient-ils pas chez les Anciens ? Ils les regardoient comme des demy-Dieux ; ils se persuadoient qu'il y avoit quelque Divinité qui les inspiroit, & leur revéloit les Remedes dont ils se servoient ; ils les prenoient de leur main avec la mesme confiance, que si quelque Dieu les leur eust présentez. *Ita sum levatus, ut Deus mihi aliquis Medicinam fecisse videatur.* Cicero 13. Famil. 7.

Pratus, Roy des Argives, associa dans la Famille Royale Melampus qui avoit guéry ses Filles de la manie. Artaxerces ne voulut-il pas honorer Hippocrate du titre de Grand de Perse ? Ne

luy offrit-il pas toutes les richesses de son Empire pour l'obliger à se rendre auprès de luy?

Si les Romains ont chassé les Medecins de leur Ville, ce n'a pas esté à cause de leur Art, comme prétendent quelques-uns, mais parce qu'ils estoient Grecs, & que les Romains ne gardoient ce Peuple comme une Nation barbare & maudite, qui avoit de tout temps juré la perte de la République, & qui mettoit tout en usage pour la destruction de l'Empire. Ils s'estoient mesme persuadez que les Grecs avoient envoyé des Medecins à Rome pour faire périr le Peuple Romain; ce que l'on peut voir dans la Lettre que Marc Caton, sous le Censoriat duquel ils fu-

rent chassiez, en écrit à son Fils. Jules Cesar ne les honora-t-il pas en suite du droit de Bourgeoisie? Auguste ne fit-il pas Antoine Musa Chevalier Romain? Les Romains mesme n'accorderent-ils pas à chaque Medecin qui pratiquoit dans Rome, deux cens cinquante Sesterces par an, quoy qu'ils n'en donnaissent que cent aux Poëtes, aux Orateurs, & à ceux qui professoient quelque Science & quelque Discipline?

En quelle estime Dioclés Caristius ne fut-il pas chez Antigonus? Critobulus chez Philippe Roy de Macédoine, Philippe chez Alexandre, Erasistrate chez Antiochus & chez Ptolomée, Craterus, Asclépiades, Trallian, &c. chez les Romains,

Galien chez les Empereurs Marc Aurele, Antonin & Severe, &c.

Il y a eu peu de Princes & de Roys qui n'ayent donné aux Medecins des marques d'estime & d'honneur. Les uns les ont élevez aux plus hautes Dignitez, les autres les ont honorez des Titres les plus glorieux. Un de nos Roys ne fit-il pas le Fils de son premier Medecin Chancelier de France, & Garde des Sceaux en considération de son Pere? Philippes, Roy d'Espagne, ne fit-il pas Paracelse Chevalier de la Toison d'or, &c.

Il n'y a point de Siècles où les Medecins n'ayent reçu des marques de l'estime & de la liberalité des Princes & des Souverains. Quels privileges avan-

tageux nos Roys ne leur ont-ils pas accordez ? Sous le Regne de Charles VII. le Cardinal d'Estouteteville, Député pour la Reformation des Universitez du Royaume, leur permist de porter la Robe rouge pour marque d'honneur & de distinction. Il y a beaucoup de Lieux où ils jouissent des Privileges accordez à la Noblesse, & où ils ne payent aucuns droits, ny aucuns subfides.

Mais pourquoy les Hommes n'auroient-ils pas de la considération pour les Medecins, puis que Dieu leur commande de les honorer ? *Honore le Medecin, Ecclesiastique 38. car Dieu l'a créé pour ta nécessité.* Toute Medecine vient de Dieu, & elle sera re.

compensée des Roys & des Potentats de la Terre. La Medecine elevera le Medecin au dessus des autres Hommes, & il recevra des honneurs & des loüanges en présence des Grands.

Honora Medicum propter necessitatem creavit illum Dominus. A Deo est enim omnis Medica, & à Rege accipiet donationem. Disciplina Medici exaltabit caput illius, & in conspectu magnatorum collaudabitur.

LE PHILOSOPHE INCONNU,
de Coutances.

Messieurs de Belle-Isle & Langlois, tous deux de Paris, & M^r de Folleville de Normandie, sont les seuls qui ayent trouvé le secret de la Lettre du dernier Extraordinaire,

dans laquelle un sens parfait est caché sous un autre sens parfait. Il faut vous dire en quoy il consiste. Ces mots employez d'abord, Voicy le compte de ce que j'ay avancé suivant vos ordres, sont composez de quarante-cinq lettres, auxquelles un pareil nombre de Chifres répond. Prenez la premiere lettre du mot Voicy, qui est V. Elle est la vingtième de l'Alphabet. Ostez la moitié de ce nombre, il restera 10. Joignez le nombre du premier Chifre, qui est 4, vous aurez quatorze, qui vous fait connoistre que cette lettre V ne doit valoir que la quatorzième de l'Alphabet, qui est O. La mesme chose de la lettre O, qui est la seconde du mot Voicy. Elle vaut quatorze; ostez-en la moitié, il restera sept. Joignez à ce nombre de sept, le se-

Q. de Juillet 1681.

G g

cond Chifre, qui est 6, vous aurez treize, c'est à dire, la lettre N, qui est la treizième de l'Alphabet. Vous voyez par là que ces premières lettres Vo par le moyen des deux Chifres adjoutez, veulent dire on; & ainsi du reste. Vous remarquerez que quand une lettre tient un nombre impair dans l'Alphabet, comme la lettre I, qui est la neufvième, il faut d'abord retrancher l'impair, & ne retenir que quatre pour la moitié de neuf. De cette maniere, en rapportant chaque Chifre à chaque lettre de ces mots, Voicy le compte de ce que j'ay avancé suivant vos ordres, vous trouverez qu'ils veulent dire, On me marie à vostre Rival. Enlevez-moy, ou vous me perdez.

Je vous envoie une autre espee

de Chifre. C'est un Billet Enigmatique écrit à une Belle, pour luy donner un Avis utile. Il s'agit de déchiffrer cet Avis dans les paroles suivantes.

BILLET ENIGMATIQUE.

DEpuis fort longtemps, on n'a point veu ce qu'on voit aujourd'huy. Si vous me marquez avoir envie d'apprendre le Lieu où se doit trouver celui qui donne ce Spectacle; quand le soir viendra, un nouveau Silene promet de vous l'aller dire. Ces sortes d'Animaux montez sur des Asnes, sont présentement couronnez de Jonc. Feüilletez vos Livres sur l'Enigme dont je me sers. Mesurez

Grotes obscures, je ne sçay si vous pourrez découvrir les éminences inévitables à surmonter par les travaux de celuy qui explique mal ce qui fait son bonheur.

Vous trouverez dans la Planche que je vous envoie, l'Entrée de l'Escorial, Maison Royale, dans laquelle est le Pantheon, Lieu destiné pour la Sepulture des Roys d'Espagne. Philippe II. employa vingt & un an à faire bastir cette Maison, qui à la considérer en general, est une masse de Pierre tres-parfaite. Je vous en parleray plus amplement dans une autre occasion.

Le vray Mot de la premiere des deux Enigmes proposées dans ma Lettre du Mois d'Aoust, estoit la

Piece de Trois sols & demy.
Elle a donné lieu à ces divers Madrigaux.

I.

Mercure ne craint point l'outrage
Qu'on peut recevoir des Filoux.
Il n'a pour faire son voyage,
Qu'une Piece de quatre sous.

Le Jeune Solitaire de la Rue des
trois Cheminées de Poitiers.

II.

JE n'ay point veu, Damon, d'Enigme
plus trompeuse
Que celle qui vous fait resver;
Et si vous prétendez trouver
Quelque chose de grand dans sa Rime
pompeuse,
Vous vous trompez, mon cher Amy;
C'est une Enigme d'une espece
Qui ne contient rien qu'une Piece
Qui monte justement à trois sols &
demy.

HUNGE, de Dinan en Bretagne.

III.

Mercure dans ce Mois nous donne
une Invalide.

Ce présent, à vray dire, est foible & peu
solide;

Mais pour la rareté, l'on doit le trouver
bon,

Venant de la main d'un Larron.

TROTTE, Avocat au Mans.

IV.

CE que l'on a tiré d'une Mine pro-
fonde,

L'Enigme l'a voulu chercher dans quel-
ques Vers.

Mais comment pourroit-on cacher à
l'Univers

Ce qui porte le Coin du plus grand Roy
du monde?

Le Solitaire du Balory!

V.

Mercure, lors que pour t'avoir,
Je tire de ma Bourse, ou bien de mon
Comptoir,

La Piece qu'en France on appelle
Piece de trois sols & demy,

du Mercure Galant. 359

*Ne tiens-je pas, dy-moy je te prie, en
Le Mot de l' Enigme nouvelle [Amy,
Que tu proposes en François
Pour la premiere de ce Mois?*

*DE LÉPINE, de Ploërmel
en Bretagne.*

VI.

*Cette Enigme n'a rien, Mercure,
qui mérite
Qu'en l' Art de deviner on se soit af-
fermy.*

*Si l'on en veut sçavoir le Mot, on en
est quitte
Pour une Piece au plus de trois sols
& demy.*

DAUBAINE.

VII.

*A U lieu de songer au solide,
Tu perds un mois à du caquet.
Mercure, j'aime autant te voir venir à
vuide,*

*Que ne trouver en ton Paquet
Qu'une misérable Invalide.*

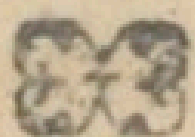
*HENRY VARLET, de Rheims,
Phyficien à Troyes.*

Plusieurs autres ont expliqué cette
mesme Enigme dans son vray sens,
sçavoir, Mademoiselle Guper, de
Blois; Messieurs Bobé; S. Pache;
F. Guerrier; Hariveau; Guépin, de
Rennes; L'Amoureux de Domfront;
Le Pelerin de la Touche; Alcidor,
du Havre de Grace; Le Druyde,
d'Argenton-Chasteau; Le Mouton
bien aimé; & le Solitaire de la Rue
des trois Cheminées de Poitiers. On
l'a encor expliquée sur le Héraut-
d'Armes, la République, la
Rose d'Angleterre, la Grénade,
une Canne, & le Papier timbré.

Le Tabac, qui estoit le Mot de
la seconde de ces Enigmes, a fait faire
ces autres Madrigaux.

I.

Vous, Gens armez de Hallebardes,
Suisses, Soldats, Cadets aux
Gardes,
Allemands, Anglois, & Flamans,
Venez tous expliquer à l'envy cette
Enigme,
Et soit en prose, soit en rime,
Venez-en tour-à-tour dire vos senti-
mens.



Vous l'expliquerez à merveille.
Elle est amie à la Bouteille,
Et vous divertit tous les jours.
Rien de plus savoureux icy-bas ne vous
touche,
Vous l'avez à toute heure au nez, &
dans la bouche,
Et c'est enfin l'objet de vos tendres
amours.



Hé quoy, vous gardez le silence?
Pas-un de vous n'a la puissance
D'en parler ab hoc & ab hac.

Q. de Juillet 1681. Hh

Sans-doute sa vapeur vous a mis en
 déroute,
 Chacun, sans répondre, m'écoute.
 Ah, pauvres hebestez, riez, c'est le
 Tabac.

GIRARDET.

M

II.

Mercur, de la part du Roy,
 Sans user pour ce coup de vos tours de
 souplesse,
 Et sans y chercher de finesse,
 Venez en prison, suivez-moy.
 Vous cachez dans vostre Boutique
 Ce que les Loix ont défendu,
 Et vendant le Tabac que vous avez
 vendu,
 Vous avez violé l'Ordonnance publique.
 HUNGE', de Dinan en Bretagne.

III.

UN Devineur d'Enigme est un rude
 Mestier,
 Il ne fait rien s'il n'est Sorcier,
 Du moins Damon se l'imagine;
 Mais quoy, Damon n'est pas grand Fair-
 seur d'Almanac;

du Mercure Galant. 363

Sans y penser quelquefois j'en devine,
En m'amusant à prendre du Tabac.

DAUBAINE.

IV.

Tout est perdu, Mercure, & la triste
Vertu

La Débauche enfin s'en va céder la
place.

Dequoy diable t'avisois-tu,
De semer du Tabac sur le Mont de
Parnasse?

HENRY VARLET, de Rheims,
Physicien à Troyes.

V.

LE Tabac ne se peut cacher,
Toûjours son odeur le découvre.
Soit qu'il soit Tabac à mâcher,
Ou soit qu'il soit Tabac en poudre.

Le Solitaire du Balory.

VI.

Enfin j'ay découvert une affaire
secrete.

Auriez-vous crû de bonne-foy

H h ij

*Que Mercure eust voulu frauder les
droits du Roy,
En debitant chez luy du Tabac en
cachete?*

*La Communauté des Nouveaux
Brasleurs d'Abbeville.*

VII.

M*ercure, je le veux, vous avez le
talent*

*De plaire en contant vos nouvelles.
C'est toutefois estre bien peu galant,
Que d'offrir du Tabac aux Belles.*

BARDON, de Poitiers.

VIII.

A*ristote avoit tort, le Tabac est
fort bon,*

*Sur tout pour chasser la tristesse.
Pour moy, quand le chagrin me presse.
Je fume alors comme un Dragon.*

DE MAUBUY DE....

IX.

D*E faire le Tabac si dangereux
qu'on dit,*

*Ce n'est pas le moyen d'en trouver le
debit.*

du Mercure Galant. 365

*Pour moy, je le puis dire, & ne m'en fais
point feste,
Qu'à le prendre, il ne m'a point fait mal
à la teste.*

Le Docteur imaginaire.

X.

*P**Laisir des sens non défendu,
Charmant Tabac, Herbe divine,
Qui par ta puissante vertu
Sçais adoucir l'humeur chagrine,
Ah, je t'ay bientost reconnu!*

*Le Mâche-Petun de la
Paroisse S. Aignan.*

*Ce mesme Mot a esté trouvé par
Mesdemoiselles de Largilliere, Ruë
Aubry-Boucher; Hénaut, de la Ruë
S. Antoine; De S. Georges, d'Alen-
çon; Et par Messieurs Soyrot, Con-
trolleur General des Finances en
Bourgogne & Bresse; Le Gou, d'I-
pres; De Vaux, de la mesme Ville;
Le Roy, de Lile; Maubert; Hutuge,*

H h iij

d'Orleans, demeurant à Metz; Le
Hot, Avocat au Bailliage & Siege
Presidial de Caen; Pinchon, de
Roüen; Collange du Matré, de la
mesme Ville; L. Bouchet, ancien
Curé de Nogent le Roy; Martin, de
Valogne du Quartier des Halles;
L'ancien Curé & Doyen d'Encre, à
Amiens; Le Chevalier Fredin;
L'Avaricieux Noirau, de chez-M^r
le Beuf; L'Amant jaloux, de
Meaux; Les Freres Cordonniers, de
la Rue des Augustins; Le Solitaire
de l'Ecluse en Picardie; Le Visiteur
ordinaire de l'Hostel d'Avaux; Le
Pylade moderne; L'Oreste nouveau;
L'Amy singulier dans son caractere;
Les illustres Commis de la Rue de
Clery; L'Architecte subtilisé par
Méthaphore; Le jeune Solitaire de
la Rue Maubué; Les Amusemens

du Mercure Galant. 365

Cirardins ; L'Amant par complai-
sance ; Le Sturnien plaisant ; Les
Enjoûmens incommodes ; Le Chas-
seur en Terre conjugale ; L'Ennemy
virginal ; Le bon Amy des Maris
commodes ; Le Passionné journalier ;
L'Indiférent d'inclination ; Les
Voyageurs d'Angleterre ; Le Rési-
dent Parisien ; Le Courageux par
vanité ; Les grands Combats sur la
Nature ; Les Avantages de l'Expé-
rience ; L'Amant de Peronne ;
L'Albaniste de Roëen ; Le Clerc né
Galant ; Le Mache-Petun de la Pa-
roisse de S. Aignan ; Les deux illust-
res & solitaires Compagnes ; La
charmante Malade, de la Pomme d'O-
range de Meaux ; Les deux Sœurs
solitaires du Fauxbourg de S. Ni-
colas de la mesme Ville ; La belle
Briou de la Rue Michel-le-Comte ;

La grande Brune de l'Hostel d'Avaux ; La jeune Femme du mauvais goust ; L'Amitié des-interessée ; Les deux Familles naissantes ; La Voisine inconnüe ; La jeune Epouse triomphante , de la Paroisse S. Sauveur ; L'heureuse Délivrance ; Les Inquiétudes conjugales ; Sylvie, du Havre de Grace ; Diane, de la Forest d'Alcleon ; Et la grosse Gi.

La mesme Enigme a esté expliquée sur le Caphé, le Sorbet, le Chocolat, le Quinquina, le Poison, le Sucre, la Noix, le Papier, & le Poivre.

Les cinq Madrigaux suivans ont esté faits sur les deux Enigmes.

I.

LA Piece, dites-vous, de trois sols
& demy.

Oüy, c'est bien raisonner & ab hoc,
& ab hac.

Ah, par ma foy, je resue, & suis tout
endormy;

Garçon, donne-moy du Tabac.

GARDIEN.

II.

POur n'avoir point gardé mon vœu,
Hélas! j'ay perdu tout au jeu;
J'ay le plus grand defaut, & c'est le plus
notable

Qu'un honneste Homme puisse avoir.

L'argent me manque, sans pouvoir

Trouver d'un Amy favorable,

Une Piece de quatre sous.

Galant Mercure, en avez-vous?

Prestez-m'en, je vous en supplie,

Pour avoir du Tabac. La priere est
jolie.

GYGES, du Havre.

Mercure qui vendoit autrefois le
solide,

Donne-t-il pas sujet de former ce son-
pçon,

Qu'il debite ce Mois une Fable, ou
Chanson,

Puis qu'à tous ses Lecteurs il offre une
Invalide?



Non, voicy le secret, Mercure nous
a mis

L'Invalide à la main, parce qu'il ap-
préhende,

Que si nous l'accusons, il se soit à l'a-
mende,

De vendre du Tabac sans congé des
Commis.

Mercure, en te lisant, je passois par
hasard

Un assez long Bras de Riviere;

Et plus content de ta matiere,

Que des Contes crochus d'un fort vilain
Nazard,

du *Mercur*e Galant. 371

J'achevois de te lire, & resvois aux
Enigmes,

Lors qu'un gros Matelot, aussi brutal
que fort,

M'ayant fait arriver à bord,

Me fournit ce sens & ces rimes.

Comme je sorrois de son Bac;

Monsieur, pargué, dit-il, je suis tout
hors d'haleine.

La Piece de trois sou, pour avoir du
Tabac.

De bon cœur la voila, tu me mets hors
de peine.

PATAPOLIN, de Meudon.

V.

DAns l'une & l'autre Enigme, avec
délicatesse,

Mercure nous prédit, ainsi qu'un Al-
manac,

Que malgré des Traitans la fatigante
adresse,

Avec une petite Piece

De trois sols six deniers, l'on aura du
Tabac.

L'Opérateur F... de Dieppe.

Ceux qui ont encor expliqué l'une
& l'autre Enigme, sont Mesdemoi-
selles de Lommeau, du Mans; Loüi-
son du Moulin, de la Rue S. Denis;
Féru, de Lyon; Et Messieurs du
Verger, Officier de Monsieur; Lay-
raud, Lieutenant de Roy à Doullens;
Chastellain, de la Paroisse de la
Magdelaine; De Naradac, Avocat
au Parlement de Bretagne; J. B.
Oury, Prestre à Caen; L. Mauroix,
de Soissons; Leger de la Verbissonne;
Giroüard, de Poitiers; C. Huet de
Grenault, de la Rue S. Denis; De
Corday, pres Falaise; Rc. de S.
Martial; Le Chevalier Merlatieres,
de Poitiers; Le Chevalier de la Cour
du Bois S. Pere, de la Rue de la Bu-
cherie; Le Chevalier de la Salaman-
dre; Le Marquis de la Hautetouffe;
Les Associez de la Place aux Chats

du Mercure Galant. 373

de la Rue S. Honoré ; Tamiriste, de
la Rue de la Cerisaye ; Le Relequé
des Postes de Rennes ; Le bon Joseph,
pres de Laval ; L' Hermite en songe,
de Vennes ; L' Amant rebuté de la
belle Cousty ; Le Frere Gonin ; Vi-
vant, petit Frere Napolitain ; Cou-
cauli, Sieur de Flandrini ; Le Fe-
licitant Rubicond, de l' Isle ; G. ou
l' Aventurier Nocturne du Palais
Royal ; Le Soldat sans Quartier,
de Laon en Picardie ; L' Amy de tout
le Monde, de Morlaix ; Le folastre
Amant, de la Rue Trouffe - Vache ;
Les Filistiens de Bouret, de Mor-
laix ; La petite Incrédule de la Rue
des Chanoines de Vennes ; Angéli-
que, jadis la Cordeliere ; La Bergere
inconnue d' Amiens ; La Paisanne
aupres le Palais ; Et la belle Dé-
daigneuse de Sainte Ménéhould,
(cette dernière en Vers.)

QUESTIONS

A DECIDER.

I.
SI on peut aimer sans le sçavoir.

II.
Si une Belle qui aime fortement, peut exécuter les desseins de vengeance qu'elle médite contre un Amant absent qui l'a oubliée, quand à son tour il apporte des raisons, quoy que méchantes, pour excuser sa conduite.

III.
Si sans marquer peu d'estime pour une Personne qui nous a fait un présent par amitié, on peut donner à une autre ce qu'elle nous a donné.

IV.
Si un Amant ayant reçu d'une Belle les plus fortes marques d'estime &

d'amitié qu'elle pouvoit luy donner, peut sans attirer sa colere, luy témoigner qu'il doute de sa tendresse, pour en recevoir de nouvelles assurances.

V.

En quoy consiste l'honnesteté & la véritable Sagesse.

VI.

Si c'est une imagination mal fondée, de croire que les Anciens n'ont point connu dans la Musique la Composition à plusieurs Parties, mais se sont seulement servis de quelques Consonances, & par conséquent n'ont point eu l'harmonie parfaite comme nous l'avons aujourd'huy; ou bien si cette opinion est une vérité tres-claire, & dont on est facilement persuadé par la seule lecture de ceux de ces Anciens qui ont écrit de la Musique.

VII.

Vous avez appris par ma Lettre du dernier Mois, que le 24. d'Aoust une femme accoucha de deux Filles, atta-

376 *Extr. du Merc. Galant.*

chées l'une à l'autre par les costes & par le ventre, qui n'avoient qu'un cœur, quoyqu'elles eussent deux corps, deux testes, & deux cerveaux. Comme le cœur est le siege de la faculté vitale, on demande si dans ce monstrueux Composé, il n'y avoit qu'une seule ame, ou une seule vie.

Adieu, Madame, je vous réserve pour le premier Extraordinaire, de fort jolis Vers de M^r du Rosier, & plusieurs autres Pieces sur les Questions, qui n'ont pû entrer dans celuy-cy.

A Paris, ce 15. Octobre 1681.

Je voy tout le monde dans les mesmes sentimens que vous touchant l'Ecriture & la Langue universelle que M. de Vienne-Plancy a inventées. Ce Secret paroist aussi curieux qu'utile, & on attend avec grande impatience qu'il nous en donne l'éclaircissement.



W. H. W. W. W.

1992

120

